

Anecdotes africaines (1946-1958)

---

# Six petits blancs sous un fromager

L'Afrique Occidentale Française racontée par le fils d'un couple  
d'instituteurs berrichons



Daniel BEYS

Illustration 1<sup>re</sup> de couverture : [Fromager - Site Internet Iliade](#)

*Je dédie ces « histoires africaines »  
à Madeleine et Aurélien, mes parents,  
sans eux ces souvenirs n'existeraient pas.*

*Mon idée de départ était d'écrire l'histoire de notre famille en Afrique. Très rapidement, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas parler pour mes sœurs et pour mon frère.*

*Je désirais exprimer mes émotions d'alors, celles du garçonnet et du jeune ado, arrivé à l'âge de 4 ans en 1946, parti définitivement en 1958. Pour cela, je me suis installé dans la peau du petit Dani, le plus jeune des enfants Beys. Ai-je réussi ?*

*Dany.*



# Découverte

---

## Dans le Berry

Je suis né en 1942 à Saulzais-le-Potier<sup>1</sup>. Deux sœurs et un frère m'ont devancé en 1937, 1939 et 1941. La famille se compose dès lors des quatre enfants, de ma mère, de mon père et de Diane sa chienne de chasse. A ce petit groupe il faut ajouter Jeannine, une jeune bonne, qui s'occupe des petits quand ma mère fait la classe.

Nos parents aiment bien les diminutifs, pour eux ce sont des mots d'amour, je le pense. De l'aînée au plus jeune, on trouve « Pépée, Zette, Riquet, Dani ». Dans ce récit j'ai décidé de conserver ces « petits noms », car ils sont liés à cette époque.



Figure 1 : Les enfants Beys vers 1944

Je passe mes quatre premières années à Saulzais, notre village du Berry. Mes souvenirs de cette époque sont rares, mais précis.

Pour moi, le village se réduit à l'école de garçons et à la grande rue qui monte chez le coiffeur. Cet artisan m'effraie avec son œil unique et ses lunettes rondes dont un verre est complètement noir, il est borgne. En plus il juche les petits garçons comme moi sur une planche de bois posée en travers des accoudoirs de son siège de torture. Ensuite il tournoie, menaçant, autour du fauteuil avec ses ciseaux qui cliquettent continuellement. Ainsi installé je suis totalement à sa merci, d'autant que son œil noir me cloue sur place. J'ai beau rentrer la tête dans les épaules et hurler, il officie imperturbablement, en devisant calmement avec mon père ou un client. A bien y réfléchir, il ne doit pas être si méchant puisqu'un après-midi de carnaval c'est lui qui me soustrait à l'attaque des effrayantes grosses têtes qui amusent les passants et ont la mauvaise idée de me poursuivre.

A l'école, notre vie s'organise autour de la cuisine du *logement de l'instituteur*. La pièce donne directement par une ou deux marches dans la cour d'école. Celle-ci est poussiéreuse, gaie et bruyante pendant les récréations, mais elle devient immense et silencieuse lorsque je m'y retrouve seul, car les « grands » sont en classe. Le moment le plus important est le repas du soir, car je le termine

---

<sup>1</sup> Saulzais-le-Potier : chef lieu de canton situé au sud de Saint-Amand-Montrond, département du Cher.

invariablement par un gros câlin sur les genoux de maman. Il paraît que j'ai tété jusqu'à trois ans, probablement la raison de mes bourrelets aux cuisses malgré la guerre. Après le repas du soir, les parents nous donnent la parole jusqu'à l'heure du coucher.

Dans la cour de l'école, il m'arrive de jouer avec les élèves qui me tolèrent, car je suis le fils du maître, mais seul *Nono*, un grand garçon fofou, s'occupe réellement un peu de moi. Il accepte régulièrement de me pousser dans une petite voiture métallique rouge dont je n'arrive pas à atteindre les deux pédales. Riquet, lui, y arrive et fait l'admiration de Papa. Parfois les écoliers jouent bruyamment à la balle au voleur, je les observe avec envie, mais je suis interdit de jeu, car les élèves sont trop brutaux pour le petit bonhomme que je suis.



Figure 2 : Ecole de garçons de Saulzais en 1945 (Nono : 2e rang, 2e à partir de la droite)



Figure 3 : Ecole de filles de Saulzais en 1943.

En dehors des heures de classe nous jouons à deux, mon frère et moi. Etant le plus jeune je suis souvent à la traîne et les bonnes idées viennent de lui, comme le jour où nous semons toutes sortes de graines sur le tas de terreau préparé par notre père. Celui-ci ne s'explique pas la disparition de ses précieuses petites graines. Un jour, finalement, il comprend en voyant sortir de terre des multitudes de salades, radis, carottes, navets qui couvrent le tas de terreau.

Je dois dire que je ne me souviens pas de la guerre. Sauf qu'un soir nous grimpons tous les six dans le grenier pour voir quelque chose de mystérieux, quelque chose dont il ne faut pas parler. Il s'agit d'une matière grise, odorante, qui repose dans une caisse capitonnée d'un torchon. Il s'agit de savon que mes parents viennent de fabriquer et qui refroidit lentement. Bien après, j'ai compris que c'était un leurre imaginé pour nous par nos parents, c'était l'occupation et il fallait être très prudent. Il y avait un pistolet caché dans le grenier et, questionnés, nous n'aurions pu parler que de savon.



Figure 4 : Saulzais vers 1950 (Collection DB)

Un jour de l'automne 1946, la famille se trouve dans une grande ville animée, sonore, gaie et chaude. C'est Marseille que nous avons rejoints sans que je m'en souviennne, sauf de nombreuses et longues attentes dans des trains immobiles. Nous partons pour l'Afrique, un pays peuplé *par des monsieurs et des madames noirs, et des lions*. Je projette d'ailleurs d'aller à la chasse aux fauves en compagnie de mon père pour plus de sûreté, *je prendra le fusil et je les tuera*. Tout le monde semble convaincu et rassuré.

Je ne me souviens pas de notre départ ni des adieux à la famille SADRIN à Vilsoude<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Vilsoude, commune de La Celette (Cher)

---

## Premier voyage

Marseille, ville ouverte sur la mer et plus loin sur les colonies, permet d'acheter les derniers équipements indispensables pour affronter cette Afrique mystérieuse. Nous marchons jusqu'à l'épuisement, car il faut un *casque colonial* pour chacune de nos têtes, sinon nous risquons de mourir. Car dans le pays où nous allons le soleil darde impitoyablement. Je ne sais pas à quoi ressemble ce chapeau, je connais les bérets, les casquettes, mais les casques non. Nous marchons, nous marchons des heures, mes pieds sont usés tellement je souffre. Enfin, nos parents trouvent dans un immense magasin ce qu'ils cherchent des casques, pour les colonies, pesant plusieurs kilos. La séance d'essayage est très pénible, dire que je vais devoir porter ça ou mourir. Je retournerais avec plaisir dans mon village. Je suis même prêt à fréquenter le coiffeur s'il le faut. Mais à quatre ans les fugues ne sont que théoriques, comme la chasse aux lions.

Un coup de baguette magique nous transporte dans les entrailles d'un très grand bateau : le *Pasteur*. A l'origine c'est un paquebot armé juste avant-guerre pour faire la ligne de l'Amérique du Sud<sup>3</sup>. A la déclaration de guerre, avant son voyage inaugural, on le transforme hâtivement en transport de troupes. Il effectue ensuite toute la guerre sous pavillon et équipage anglais. Son premier voyage de guerre consiste à transporter en juin 1940, de Brest à Halifax, au Canada, 213 329 kilos d'or de la banque de France pour constituer des réserves.

Ce mois de novembre 1946 le *Pasteur* emmène en plus de nous, des civils, des officiers et des sous-officiers, des cadres de l'administration civile, à destination des colonies de l'Afrique-Occidentale Française<sup>4</sup>. Ce sont des familles complètes qui partent loin du sol natal.

En 1946 les emménagements du bateau sont sommaires. Les décorations et les équipements luxueux du transatlantique ayant été démontés et remplacés par le strict nécessaire pour des soldats. Le bateau est un gigantesque labyrinthe. Ordre nous est donné de *ne pas nous séparer, car les petits se perdraient*.

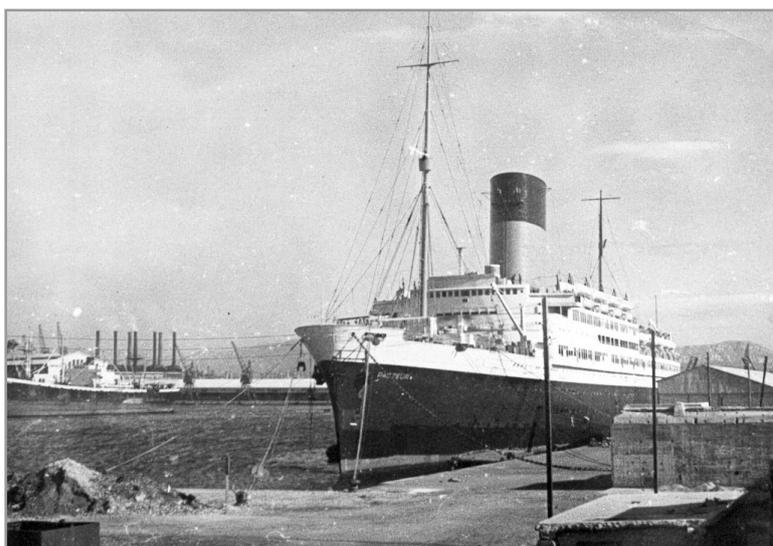


Figure 5 Le Pasteur vers 1950 (Collection DB)

L'imposante coque noire du *Pasteur* se reconnaît à son unique cheminée, implantée très en avant, elle est immense pour éviter les retombées de suie<sup>5</sup>. Les superstructures sont peintes en blanc. Pour parer aux incidents techniques, deux énormes hélices de rechange sont arrimées sur le pont inférieur arrière. Cet endroit est le terrain de jeu favori des enfants, les garçons courent et grimpent. Riquet y gagne une cicatrice au bord de l'œil suite à une collision avec l'hélice. Moi, consigné dans les jupes de ma mère, je suis indemne. Les parents sont très inquiets pour mon frère, c'est un grand soulagement lorsqu'il revient de l'infirmerie du bord : il a des points de suture, mais son œil n'a rien.

Après ce voyage à moitié civil, le *Pasteur* reprendra du service pour la Guerre d'Indochine. Puis réformé, il sera acheté par des Allemands, puis par des Grecs. Il finira sa carrière en Arabie Saoudite où, immobile, il servira de palace de luxe.

---

<sup>3</sup> Paquebots, Daniel Hillion, Editions Ouest-France, Rennes 1992, pp. 94-100

<sup>4</sup> A.O.F.

<sup>5</sup> Op. Cit. Daniel Hillion, p. 99.

Sur le Pasteur, nous sommes dans l'espace réservé aux sans-grades, les gens importants bénéficient de cabines sur les ponts supérieurs. Nous vivons dans une grande salle commune avec d'autres familles. Une enfilade de hublots ronds hauts placés donnent sur la mer. Les meubles se limitent à de grandes tables massives en bois blanc accompagnées de bancs. Nous y mangeons, les adultes dorment dessus ou dessous. La nuit des hamacs sont suspendus pour les plus jeunes enfants dans les espaces libres. Il faut s'habituer à cette nouvelle façon de dormir. Facile, à quatre ans du moment où les parents prennent les incidents et les imprévus avec calme et font bonne figure, ce qui est le cas. Ces hamacs ont un inconvénient majeur, car je ne puis ni y monter ni en descendre tout seul. Obligation donc de subir une dépendance qui me pèse et me frustre. Riquet raconte que *la nuit les hommes et les femmes sont séparés, les enfants sont évidemment avec les mères. Les mamans se détendent en nous mettant dans les hamacs rapidement après le dîner afin d'avoir un peu de répit. Nous nous amusons à nous balancer, cela doit agacer certaines mères au point qu'un jour une nous menace de nous piquer les fesses avec une fourchette si nous n'arrêtons pas. Comme j'ai peur, je m'arrête au moins pour le moment.*

Les sanitaires des hommes sont inoubliables. Ils comportent deux rangées de plus de dix trous chacune, avec de chaque côté de ces trous des arceaux de tube pour se cramponner. Pas le moindre bas-flanc de séparation, pas de porte. L'endroit est surréaliste et vous pouvez facilement imaginer le spectacle, j'ai tendance à baisser la tête. Je ne fréquente plus les toilettes des femmes, je me sens déjà un homme.

L'ambiance devient effervescente sur le Pasteur amarré à quai, nous sommes à Gibraltar<sup>6</sup>. Ce nom dans la bouche de maman a quelque chose de magique, je ne sais pourquoi. A travers un hublot ouvert nous contemplons le port. Interdit de descendre à terre, nous attendons le départ avec fatalisme, mais envie. Des enfants, peut-être, quémangent sur le quai, ils doivent avoir faim. Il faut garder nos ressources pour le voyage, mais le pain blanc ne manque pas à chaque repas. *Le premier pain blanc que nous mangeons depuis la guerre* nous dit notre mère. Elle lance avec gentillesse aux gamins quelques miches. Ils s'en saisissent au vol, rient et remercient. Une belle joie simple que nous partageons avec ceux du quai.



Figure 6 : Famille BEYS sur le pont arrière du Pasteur - de gauche à droite :  
1<sup>er</sup> rang : Dani ; Riquet - 2<sup>e</sup> rang : une inconnue ; Zette ; Pépée - 3<sup>e</sup> rang : Papa ; Maman ; une inconnue.

Dakar : la chaleur, les gens sont noirs. Je ne me souviens pas d'avoir été étonné par cette couleur, sans doute la conséquence du travail d'information que nos parents ont effectué le soir, à Saulzais.

En attendant de repartir, notre petite troupe se promène dans la ville. Six petits blancs découvrent avec émerveillement l'Afrique. Nous marchons sur une interminable route de terre, il fait chaud, pas un souffle d'air, nous avons soif. En short, son casque profondément enfoncé jusqu'aux oreilles, Riquet fait

<sup>6</sup> Il s'agit peut-être en réalité de Dakar.

le pitre. En bons berrichons nous *areuillons*<sup>7</sup> sans retenue. Derrière nous surgit un attelage, c'est une belle calèche tirée par un cheval efflanqué et conduite par un cocher noir ébène. Le passager trône, majestueux dans son costume blanc immaculé, casque blanc, petite badine. C'est un *Monsieur* impressionnant qui fait arrêter sa voiture à notre niveau. L'homme descend et s'enquiert de notre situation. Mon père lui explique que nous ne sommes pas perdus et que nous visitons. L'individu recommande de ne pas tarder dans ces parages sous ce soleil. Voyant sans doute la fatigue des enfants, il arrête une femme portant des ananas sur la tête, en prend un et nous en offre des tranches de ce fruit juteux.

L'attente me paraît longue, un jour il faut changer de bateau. Nous débarquons et prenons nos quartiers dans un autre navire, l'*Ile d'Oléron*. Peu après nous voguons en direction de Conakry on y donnera, à mes parents, leur lieu d'affectation comme instituteurs. Le bateau est beaucoup petit que le *Pasteur*. Nous profitons plus du pont et la vue vers l'arrière nous permet d'admirer un long sillage blanc. De loin en loin nous entendons une explosion, c'est un piège explosif que l'on remorque à la traîne. Il a pour but de tuer des marsouins, car ces cétaqués, pourtant débonnaires, sont considérés comme nuisibles. Leur tort est d'abîmer les filets des pêcheurs et de manger du poisson.

L'Ile d'Oléron a une histoire singulière. C'est un cargo mixte de transport fruitier allemand lancé en 1939 sous le nom de *Mur*. Réquisitionné en 1942, la Kriegsmarine le transforme en *forceur de barrage* basé à Royan, il est devenu le *Sperrbrecher n°32*. En 1944 il devient un navire-hôpital de 450 lits sous le nom de *Munchen*. Le 9 août 1945, le bateau échoit à la marine française<sup>8</sup> et reprend du service comme transporteur il s'appelle alors *Ile d'Oléron*. C'est lui qui nous transporte.

En 1959 une refonte transforme l'Ile d'Oléron en *bâtiment d'expérimentations*. Pendant plus de 40 ans, il effectue, pour essai, le tir de centaines de missiles. Il est désarmé en 2002.

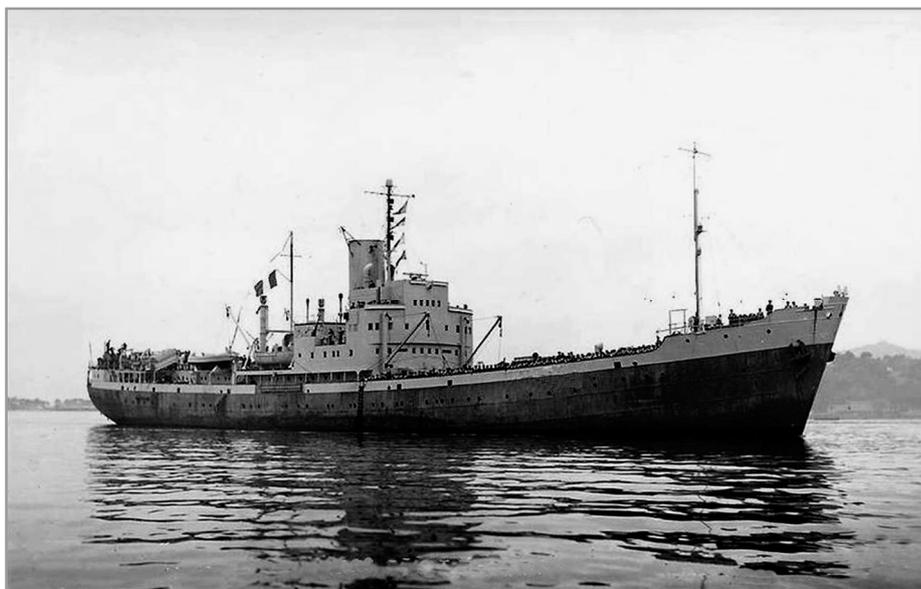


Figure 7 : Ile d'Oléron.

Nous avons deux cabines communicantes, quel luxe après la promiscuité du *Pasteur*. Je revois la cérémonie du midi consistant à avaler la quinine devant nous préserver du paludisme. Elle se déroule dans une de nos cabines. La dose de quinine étant trop importante pour des enfants, maman coupe en deux les cachets, peut-être même en quatre. Pour montrer l'exemple mon père avale son cachet plus les petites miettes des nôtres, semblant même y trouver du plaisir. Nous le regardons ébahis, mais aussi un peu incrédules. Nous, les enfants, nous grimaçons fortement lorsqu'il faut avaler ce médicament très amer. Nous ne devons pas oublier une seule fois ces comprimés blancs, car dans ce cas, comme pour les casques, nous serions en péril de mort. L'aventure est donc très dangereuse. D'ailleurs à Saulzais, le docteur de famille a même tenté de dissuader nos parents de partir en Afrique, en montrant ma sœur *Zette* toute menue il disait : *Celle-là vous ne la ramènerez pas !*

Sur le bateau, ma mère et mes deux sœurs sont souvent nauséuses aussi notre sortie nocturne sur le pont se fait entre hommes. Pour mon père c'est une des nombreuses sorties cigarette de la journée. J'adore ce moment calme et singulier. La nuit est douce, la lune nous offre une lumière agréable, les

<sup>7</sup> *s'areuiller* : regarder avec attention ; rouler les yeux (Allier, Cher et Indre) - Dictionnaire du français régional du Berry-Bourbonnais, Pierrette Dubuisson et Marcel Bonin, Editions Bonnetons, Paris 1993.

<sup>8</sup> En compensation des dommages de guerre.

étoiles scintillent à en devenir éblouissantes. Certains jours nous dérogeons à la règle du bord en escaladant pour nous retrouver dans une des chaloupes de sauvetage. *Ces canots sont dans un état lamentable avec des trous importants dans les fonds. Il est alors recommandé d'avoir confiance dans l'équipage pour ne pas avoir à s'en servir.*<sup>9</sup> Ces moments magiques où l'imagination prend le dessus sur la réalité nous enchantent mon frère et moi, papa probablement aussi.

C'est peut-être ces instants qui m'ont donné le goût de la mer et de la navigation.

A l'escale de Conakry, nous admirons les plongeurs de jeunes noirs qui nagent comme des dauphins. Ils s'amuse à attraper les piécettes jetées dans l'eau du port par des passagers accoudées au bastingage. Tout me paraît gai et innocent.

Nos parents effectuent inlassablement des visites dans les administrations, ils finissent par y apprendre leur affectation en Côte d'Ivoire. C'est presque incroyable que deux adultes, supposés sensés, partent en Afrique avec leurs enfants âgés de 9, 7, 5 et 4 ans, sans savoir exactement où ils vont. Il faut avoir une bonne dose d'optimisme et de confiance en soi. Leur carte de voyage doit se résumer à une carte de l'Afrique comme on en voit dans les livres d'école primaire. Toute notre petite famille paraît sans angoisse ni inquiétude<sup>10</sup>. Maintenant nos parents attendent Abidjan afin de connaître l'endroit où ils enseigneront le français aux petits africains. En échange, nous apprendrons l'Afrique.



Figure 8 : Carte politique de l'A.O.F. en 1935 (Dictionnaire encyclopédique Quillet 1935).

Quelques jours après le départ de Conakry nous sommes en vue de la Côte d'Ivoire. Tout le bateau est en effervescence. Nous arrivons ! Comme tous les autres passagers, je suis impatient de fouler le sol de notre nouveau pays. Il faut pourtant patienter, car le bateau s'ancre en mer. Le débarquement doit s'effectuer à l'aide d'un gigantesque « panier », plutôt une caisse, qui nous descend dans une chaloupe à moteur accrochée au cargo. Une fois chargée elle gagne le pied d'un frêle mille-pattes long de plus de cent mètres. Nous apprenons pour l'occasion un nouveau mot, c'est un *wharf*. Une de ses extrémités s'accroche à la terre l'autre, à laquelle nous accostons, surplombe la mer et sa fameuse *barre* côtière qui frange tout le Golfe de Guinée. L'océan *donne furieusement de la voix en s'enroulant sur lui-même, avant de mourir sur le sable en gerbes d'écume*<sup>11</sup>. Ici pas de port, nous faisons connaissance avec le wharf de *Port-Bouët* qui permet de passer sans encombre les puissants rouleaux d'eau salée qui interdisent pratiquement tout accostage, à l'exception des barques des pêcheurs qui font de véritables exploits à chaque départ ou retour de la plage. Ce n'est pas sans danger.

<sup>9</sup> Source : Guy Beys.

<sup>10</sup> La réalité est probablement différente pour nos parents.

<sup>11</sup> La Côte d'Ivoire aujourd'hui, Mylène Rémy, Editions J.A., Paris 1981, p. 9.

Port-Bouët, ce nom reste gravé dans ma mémoire. A l'extrémité du ponton, des grues noires déchargent les deux ou trois chaloupes qui font la navette entre notre bateau et le pied du wharf. Ces petites embarcations transportent indifféremment humains, marchandises, animaux. Les grutiers indigènes travaillent sans discontinuer, dans le bruit des mécanismes et en pleine chaleur. Lors du transbordement des colis et des caisses, l'une d'elles menace de tomber à la mer. Les passagers attendent, rieurs, la chute qui semble certaine. Nous rions comme les autres. Soudain mon père réagit, cette caisse est à nous. Il interpelle les marins, les exhorte à prendre soin de son bien, supplie. Ouf ! La charge arrive au complet dans la chaloupe ballottée par les flots. Après les colis et les bagages arrive enfin le transbordement des passagers. Un premier panier manœuvré depuis le pont du cargo nous descend dans la barque où, des bras puissants nous saisissent sans ménagement et nous déposent sur une banquette. Une fois chargement au complet, le marin barre la péniche avec adresse jusqu'à l'extrémité du wharf. Un second panier descend, accroché à son câble. Nous y grimpons et la puissante grue nous hisse en balançant jusqu'à plus de vingt mètres de hauteur.

Sur l'immense plate-forme, des wagons de marchandises en cours de chargement nous offrent une petite zone d'ombre bienvenue. Là, nous pouvons poser notre casque. Pendant ce temps mon père court à droite et à gauche afin de retrouver tous nos bagages, et il y en a ! Pas question de quitter l'endroit sans nos précieuses affaires. Ma mère veille, en bonne mère poule, sur ses enfants et garde les caisses qui s'amoncellent. Il fait chaud, vraiment très chaud, la soif me dessèche la bouche. Nous sommes interdits d'exploration, car le wharf ne possède pas de main-courante, et puis le plancher qui relie la zone de débarquement à la terre est à claire voix, seuls les adultes l'empruntent avec précaution.

Enfin, après une attente qui me semble interminable, nous montons dans un wagon et une petite locomotive poussive nous tire lentement en soufflant des panaches de fumée noire. Le wharf craque sous la charge du train. Après une nouvelle attente interminable, ce train nous emmène à Abidjan. Je n'ai aucun souvenir de la ville elle-même, à cette époque.



Figure 9 : Le wharf de Port-Bouët<sup>12</sup>

Durant plusieurs jours nous sommes hébergés dans le camp militaire. Nous y restons en transit en attendant que nos parents soient fixés sur leur sort. Les militaires nous logent dans une chambrée tout en longueur, sol en ciment, une grande porte à chaque extrémité permet à l'air de circuler. Le mobilier se compose de six lits réglementaires avec couchage, une grande table massive et des bancs, une étagère courant le long d'un mur à hauteur d'homme. Midi et soir, à l'autre bout d'une grande place sans arbre, le mess des officiers nous accueille pour les repas. Des serviteurs nous apportent des plats que nous apprécions. Nous découvrons de nouveaux légumes et fruits qu'il faut bien goûter. En hors-d'œuvre il y a souvent des poivrons verts en salade, je n'aime pas, mon frère Riquet adore jusqu'à souffrir d'une indigestion. Le matin je pense que nous déjeunons dans notre chambrée.

Un jeune boy aide nos parents pour les tâches de « maison » qui sont vraiment réduites, le gros de son activité consiste certainement à laver les habits. En réalité il joue beaucoup avec nous, les garçons, et

<sup>12</sup> Site Internet : <http://www.delcampe.fr/>

nous surveille lorsque nos parents sont absents. Nous restons à la caserne environ quinze jours, le temps de régler des démarches administratives.

Seules les valises sont ouvertes, nos caisses et nos malles attendent. Elles contiennent tout le nécessaire pour six personnes. Il y a du linge, des habits, de la vaisselle, des couverts, des casseroles, des ustensiles de cuisine, des livres, un fusil de chasse calibre 12, des cartouches, des bibelots, des photos, des souvenirs, des provisions, des outils, des draps, des couvertures, un ouvre-boîte, et encore plein d'autres choses.

Parfois, le soir, nous dînons au *Campement* qui donne sur la lagune. Il fait plus doux et le soleil se couchant sur la lagune est féérique. De gros coléoptères ressemblants à des rhinocéros m'effraient un peu, mais ils sont le plus souvent placidement à l'arrêt.

Après des journées torrides où nos organismes commencent lentement à s'accoutumer, le signal du départ est donné. Direction *Korhogo*, tout au Nord de la Côte d'Ivoire. Un train à vapeur composé d'une locomotive haletante alimentée au bois, de wagons de passagers des trois classes en vigueur à cette époque, d'un ou deux fourgons pour les bagages et les marchandises.

Pas de vitres aux fenêtres de notre wagon, mais un grillage moustiquaire noirci par les escarilles que la locomotive crache abondamment. Interdiction nous est faite d'y passer les mains, car elles deviennent, inévitablement, noires. L'avantage du grillage sur un vitrage est de laisser circuler l'air, mais la fumée aussi. La climatisation n'existe pas à cette époque. Le chemin de fer, à voie unique et à écartement métrique, part d'Abidjan près de la lagune, le terminus est en Haute-Volta. Comme du temps de Maurice Delafosse, un autre berrichon vivant en Côte d'Ivoire en 1908<sup>13</sup>, le voyage est long même si la ligne compte plus de mille kilomètres maintenant, et non plus cent vingt-quatre comme à son époque. Chaque jour un seul train part vers le Nord, un autre descend vers le Sud.

Tout au long du trajet les arrêts sont interminables. Les nombreuses gares sont animées, surprenantes, bruyantes, odorantes. Elles s'appellent Agboville, Dimbokro, Bouaké, Katiola, Tafiré, etc. Ces noms nous deviendront un jour familiers, tout comme le nom de gare Montparnasse est familier aux petits Parisiens. A chaque gare une foule bruyante et joyeuse se presse autour du train. Marchands et marchandes de tous âges proposent des légumes, des fruits multicolores, des objets variés, des boissons, et même des cure-dents. Ce dernier est une sorte de brosse à dents écologiques. Imaginez une bûchette de bois, un peu comme un bâton de réglisse, que l'utilisateur mâche sans discontinuer tout en le déplaçant de droite et de gauche et en crachant un jet de salive par moment. Le résultat est paraît-il excellent.

Au bout d'un certain temps d'arrêt, le chef de gare siffle plusieurs fois et agite fièrement son drapeau, le chauffeur remonte dans sa locomotive, actionne le sifflet longuement, les passagers montent dans les wagons et, accompagnée d'un coup de sifflet, la vapeur fuse au niveau des roues et le train démarre en direction de la gare suivante.

Il fait nuit depuis longtemps, me semble-t-il, notre compartiment émerge de sa torpeur, car nous devons descendre à la prochaine gare. *Ferkessédougou*, c'est son nom, tout le monde dit *Ferké*. En effet le train ne dessert pas Korhogo. La conversation fuse entre nos parents : *Une voiture doit nous attendre, pourvu qu'elle soit assez grande ! Savent-ils que nous avons quatre enfants et beaucoup de bagages ? N'oublie pas de bien compter les caisses, il ne faut pas en oublier. Riquet reste tranquille ! Où est la lampe de poche ? Tu feras attention pour faire descendre les petits. Comment s'appelle le directeur de l'école ? Attention ! Un, deux, trois, quatre, ils sont tous là. Attrape cette valise.* Un grand noir aux dents



Figure 10 : Côte d'Ivoire

<sup>13</sup> Maurice Delafosse - le berrichon conquis par l'Afrique, Louise Delafosse, éd. Société française d'histoire d'outremer, Paris 1976, pp. 255-257.

étincelantes dans la pénombre de la gare nous accueille. *Bonjour ! C'est vous qui venez nous chercher ?* Et les recommandations continuent. *Ne vous bousculez pas ! Les filles dans la voiture avec maman, les garçons avec moi.* C'est ainsi que je me retrouve coincé dans le noir de la cabine d'un camion. Nous sommes quatre : le chauffeur, ce grand personnage tout maigre, tout noir, tout souriant, prénommé *Zana*, mon père, Riquet et moi. Derrière, dans la benne, s'entassent nos affaires retrouvées à grand-peine, et maintenant surveillées par un jeune apprenti. Les filles, *Pépé*<sup>14</sup> et *Zette*, sont dans une voiture avec notre mère. Elles ont de la chance de rouler dans le confort. Moi je suis fatigué et un maudit morceau de ferraille me rentre dans la jambe et m'empêche de m'assoupir profondément. Le voyage semble ne pas vouloir finir dans la nuit trouée par la lumière jaune des phares. Finalement, les véhicules s'arrêtent.

Un homme portant une lampe tempête marche dans la nuit, six petits blancs le suivent pas à pas. Ils montent quelques marches, traversent une grande terrasse et se trouvent devant la grande porte d'une grande maison. Quel bonheur, nous arrivons chez nous.

Nous rentrons et, à la lueur vacillante de la lampe à pétrole, l'homme nous fait découvrir rapidement les lieux. Le toit est en paille, un assemblage de rondins de bambou<sup>15</sup> constitue le plafond. Juste derrière la porte d'entrée, une immense véranda borde la maison sur toute sa longueur. Elle dessert à droite deux chambres en enfilade avec un cabinet de toilette. En face de l'entrée, le grand salon et la grande salle à manger m'impressionnent. A l'extrémité gauche de la véranda, un grand débarras est utilisé comme garde-manger. Toutes les pièces sont meublées et dans les chambres les lits nous tendent les bras. Nous sommes intimidés, surpris, comme apeurés, tant par la grandeur de la maison que par la visite à la lueur d'une lampe tempête. Ici, pas d'électricité, et puis le marchand de sable passe, ainsi se termine ma première soirée dans notre maison. Il me reste un souvenir impérissable de soulagement et de fatigue. Demain est un autre jour.

## Korhogo

Le premier matin à Korhogo toute la famille se lève de bonne heure, malgré l'épuisement de la veille la curiosité est la plus forte. Sous la lumière du jour, la *paillote*<sup>16</sup> paraît plus accueillante, plus chaleureuse, il y a de l'espace. Elle nous sera vite familière et nous l'aimerons. Une visite approfondie nous montre un office attenant à la salle à manger par une porte. Cette petite pièce donne dans la cour arrière par une seconde porte. De là nous gagnons en quelques pas une modeste construction enfumée qui se révèle être la cuisine. Un grand costaud souriant y officie, son nom est *Lamine*. Il est secondé par un très jeune aide insouciant qu'il houspille constamment.

L'équipement de la cuisine est rudimentaire. Le fourneau à bois se réduit à une construction de maçonnerie de terre avec deux trous et une grille au-dessus pour poser les casseroles. Pas de porte à feu, le cuisinier enfourne simplement le bois par le devant. Pas de cheminée, la fumée s'échappe directement par la porte ouverte. Une vieille table branlante et crasseuse, quelques bassines et seaux, une étagère pour les ustensiles complètent l'équipement. Un four à pain se cache sans doute quelque part, car il faut faire son pain, quand il y a de la farine. Dehors il fait déjà chaud malgré l'heure matinale.

Les travaux ménagers sont confiés à un boy, le nôtre s'appelle *Tèyogo*<sup>17</sup>, il est jeune et actif.

Nous déjeunons avant de continuer le tour de notre *concession*<sup>18</sup>. Nous buvons alors notre premier jus d'orange, je me souviens d'un délice bien frais. Les oranges ont un goût et un parfum qui ne

---

<sup>14</sup> Marie Hélène, son surnom est depuis tombé en désuétude.

<sup>15</sup> Il s'agit de faux bambou.

<sup>16</sup> *Paillote* : maison au toit de paille dans les pays chauds. Les *cases* sont circulaires

<sup>17</sup> Ou *Tayogo* (prononcé Tèyogo).

ressemble pas à celles que nous trouvons en France. Les jours les plus chauds, dans la pénombre « fraîche » du salon, un jeu d'orange bien frais nous attend sur la table basse. J'aimerais que ce soit tous les jours.

Avant d'explorer plus en avant les extérieurs, nous revoyons l'intérieur de la maison.

La véranda est large, sans meuble, la circulation est facile, nous pourrions y jouer si les parents le veulent bien.

Les deux chambres sont sommairement meublées. J'ai le souvenir d'un lit dans la première qui est celle des parents. La seconde près du cabinet de toilette nous est dévolue, nous y dormons à quatre dans deux lits. Le cabinet de toilette dispose d'un lavabo et d'une douche rudimentaire. Le mécanisme est des plus simples. Il se compose d'une sorte d'arrosoir suspendu au bout d'une corde. Plusieurs grands *canaris*<sup>19</sup> contiennent la réserve d'eau. D'autres remplissent la même fonction dans l'office, mais leur eau y est potable, car elle est filtrée, goutte à goutte avec un filtre en porcelaine. Inutile de dire que nous ne gaspillons pas.

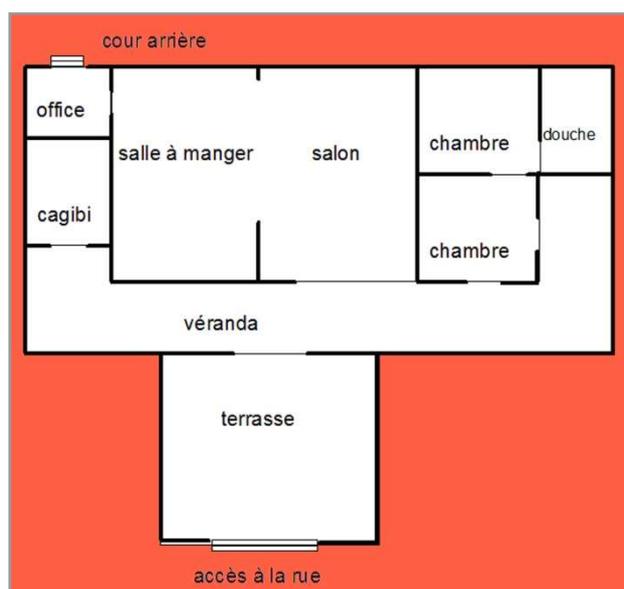


Figure 11 : Notre paillote de Korhogo en 1947.

Le salon est meublé de quatre fauteuils rectangulaires en bois massif et d'une table basse. Il y a quelques meubles de plus, mais je n'en garde qu'un souvenir vague. Cette vaste pièce a des persiennes à claires-voies qui donnent sur la cour arrière. L'accès à la terrasse est commode, elle est en quelque sorte l'homologue du salon, le soir à l'heure tempérée.

La salle à manger est plus petite. Un buffet, une grande table et des chaises nous y attendent. Au-dessus de la table, transversalement, pend une sorte de grand écran. Il s'agit d'un mince cadre de bois, de un mètre de haut par deux mètres de large, qui tient une natte tressée. Cet objet, que l'on nous dit s'appeler un *panka*, ne cesse de nous intriguer, car nous ne devinons pas son utilité. Pour éclairer nous avons des lampes tempête et une lampe à pétrole à col que mes parents ont apportées de France. Gare

aux incendies avec le toit de paille et les plafonds de bois.

Notre paillote se tient à l'angle de deux routes sur un terrain de bonne taille. Au-delà de la cuisine dans la cour derrière notre maison, une haie nous sépare de la concession du directeur d'école. Un peu plus loin encore, on découvre l'école avec son immense cour bordée de quelques manguiers. Les classes s'étirent, sous des toits de paille grise, dans trois bâtiments rectangulaires qui encadrent la cour. Les parents visitent leurs futures classes. Elles sont sommaires, mais propres. Ils n'auront pas loin à aller.

La communauté européenne compte moins de quarante français et syriens, enfants compris. Il y a des commerçants, des missionnaires ou des religieux, des fonctionnaires et bien sûr l'Administrateur du Cercle<sup>20</sup> de Korhogo. Tous ces gens habitent une zone de la ville bien aérée qui jouxte le grand marché. De larges rues mènent aux différents bâtiments et commerces et aux habitations avec leurs belles cours ombragées. Une grande avenue monte à la *Résidence du Commandant de Cercle*<sup>21</sup>.

Le vieux village indigène, appelé *Koko*, est au nord-est, la résidence du roi G'bon<sup>22</sup> au sud, la montagne de Korhogo au nord-ouest<sup>23</sup>. Et puis, complétant le tissu urbain, des groupes de petites concessions s'imbriquent avec les autres parties pour former la ville.

Les négociants sont essentiellement les gérants ou les propriétaires des trois ou quatre maisons de commerce. Ces négoce se présentent tous sous le même schéma : un bâtiment allongé abritant un long

<sup>18</sup> *Concession* : désigne ce que nous appelons en France une propriété.

<sup>19</sup> *Canari* : récipient de terre cuite de forme arrondie.

<sup>20</sup> Équivalent d'un préfet.

<sup>21</sup> L'équivalent de notre Préfet.

<sup>22</sup> Prononcer Gbon en liant le g et le b pour ne faire qu'un seul son.

<sup>23</sup> op. cit. Louise Delafosse, plan de Korhogo pp. 282-283.

comptoir, derrière des rangées de marchandises et un grand local entrepôt. Les clients se tiennent d'un côté du comptoir, le commerçant et ses aides de l'autre. Ces commerces vendent de tout, aussi bien des denrées qui se conservent, que de la quincaillerie, du pétrole lampant, des tissus, des conserves, etc. En somme ce sont les précurseurs de nos grandes surfaces.

En descendant vers le marché, sur la droite et à proximité de la poste, les deux commerçants *Trabucato* et *Olivier* sont les premiers. Plus loin monsieur *Pénicaud* et sa fille tiennent boutique le long du marché, ils habitent au-dessus du magasin. La famille *Escarré* vit et travaille encore plus loin, sur la gauche.

Le second groupe comprend des missionnaires avec leurs soutanes blanches, les religieuses chargées de s'occuper des femmes et des filles. Il y a même un pasteur anglican accompagné de sa femme et de sa fille, ils ne parlent qu'anglais. Un jour, la fille du pasteur étant malade son père arrive à la maison, avec un thermomètre médical, pour qu'on l'aide avec les degrés Fahrenheit et les degrés Celsius. C'est maman qui lui vient en aide.

Les fonctionnaires représentent l'autorité française avec en tête le commandant du cercle<sup>24</sup> de Korhogo, et ensuite le *chef de poste*<sup>25</sup> *Foatelli*, le juge de paix *Denvil*, les instituteurs. Un peu perdue à l'écart, dans une ferme modèle, vit la famille d'un agronome français. Le seul médecin, Monsieur *Konaté*, est un autochtone formé à l'école de médecine de Dakar. Il s'occupe du dispensaire et de l'école, il aussi de la population européenne.

A ces résidents s'ajoutent les gens de passage qui ont une grande importance sociale pour tous ces isolés. En effet les voyageurs apportent avec eux des nouvelles du reste du pays et surtout de France. Nous n'aurons pas la radio avant de nombreuses années, les postes à transistors sont inconnus et ceux à tubes demandent de l'électricité et il n'y en a pas. Le courrier et les journaux sont rares. Les passagers apportent également des marchandises introuvables que l'un ou l'autre a commandées. Et puis des amitiés finissent par se nouer.

La famille s'installe et la découverte commence. La tournée protocolaire pour faire connaissance de la communauté européenne est effectuée sans attendre. Les contacts s'établissent rapidement et des invitations acceptées devront être rendues. Ce système permet à notre petite communauté de vivre sur elle même, sans besoin d'intégration.

Notre père semble le plus aventureux, il y a de quoi surprendre ceux qui le connaissent, lui si casanier. Un matin il parcourt le marché à la recherche de légumes et de fruits cultivés ou ramassés par les cultivateurs des alentours. Les marchandes s'installent à même le sol avec leurs produits devant elles. Cela ne le surprend pas, car dans le Berry les paysannes font de même, à part qu'elles ne s'asseyent sur une chaise ou restent debout. L'implantation des étalages se fait sans laisser d'allée de circulation en ligne droite, comme cela se fait le jeudi matin à Saulzais. Les badauds et les acheteurs doivent se faufiler dans les passages sinueux laissés disponibles. Il faut prendre son temps pour avancer, ainsi votre œil a le temps de voir les différents produits mis à la vente. Les supermarchés de notre fin de siècle n'ont rien inventé lorsqu'ils nous font déambuler selon un parcours compliqué.

On se bouscule gentiment, on traîne, on parle fort, on transpire, on rit, sous le soleil d'Afrique. Des hommes, souvent des vieillards, attendent le client assis au milieu de leur étalage de poudres étranges, de tabac, de *cauris*<sup>26</sup>, de lézards et de crapauds séchés, de morceaux de végétaux, de lambeaux de peaux de bêtes ou de tissus, de cailloux, de bouts de métaux. Ce sont les marchands de produits médicaux et de *grigris*<sup>27</sup>. A proximité, des *Dioulas*<sup>28</sup> bavards vendent quelques rares cotonnades et produits manufacturés, ou du pétrole au détail. Les marchandages sont animés, les pièces de monnaie ou les petits billets sales et froissés changent de main rapidement. Le marché à la viande est le plus impressionnant. Les odeurs fortes et le spectacle agressent le visiteur blanc. Des nuées de mouches recouvrent les morceaux de viande noire, ou virevoltent, chassées par les gestes amples des bouchers. Tout se vend : les sabots de bœuf, les têtes de cabris, les entrailles dans l'état, les tendons et les couennes, les articulations et les os. Trouver un morceau de viande fraîche et présentable relève de la chasse au

---

<sup>24</sup> *Cercle* : division administrative coloniale a peu près équivalente à une préfecture. Le commandant ou administrateur de cercle est assimilable au préfet.

<sup>25</sup> Il est chargé de la police.

<sup>26</sup> *Cauri* : coquille d'un petit gastéropode du genre cyprea encore parfois utilisé comme monnaie en Afrique noire. Il sert aussi à la fabrication de bijoux ou d'amulettes.

<sup>27</sup> *Grigri* : amulette utilisée pour conjurer le mauvais sort.

<sup>28</sup> *Dioulas* ou *Diolas* ou *Yolas* : peuple de l'Afrique occidentale vivant dans les marais entre la Casamance et la Gambie. En Côte d'Ivoire ils sont souvent colporteurs et marchands ambulants.

trésor. Au-delà, des femmes assises à même le sol sont cernées de grandes *calebasses*<sup>29</sup> remplies de graines ou de préparations. D'autres offrent des fruits ou des légumes présentés en petits tas colorés. Il n'y a aucune pomme de terre. A part quelques légumes connus en France comme les salades, les haricots verts, les tomates, les courgettes, différents haricots et pois, les oranges et les bananes, les autres fruits et légumes sont inconnus de mon père. Les marchandes discutent entre elles ou bien interpellent un chaland. Souvent elles portent un nourrisson dans les bras, tétant éternellement un sein flasque. De vieilles femmes fument la pipe ou chiquent une poudre couleur bronze. Les jets de salive fusent de droite et de gauche avec force et précision.



Figure 12 : Le Palais du roi G'bon en 1926

Tout est nouveau, comment savoir ce qui est bon et comment le préparer ? Au hasard lors de ses premières visites, mon père goûte les fruits et les légumes inconnus. Un petit fruit rouge vernissé et oblong attire son attention, il en a déjà vu offerts en quantité par petits tas. Il ose enfin en prendre un et le porte à la bouche, la vieille vendeuse lui offre en même temps son large sourire édenté. Déçu par l'absence de goût, mais se sentant encouragé par le sourire de la vieille, il en reprend un deuxième. Cette fois il le mâche consciencieusement. L'effet est presque immédiat, fulgurant et interminable. Le feu envahit sa bouche, son palais, ses yeux pleurent. La brûlure est intense. Il crache, salive, recrache, mange une tomate, engouffre une banane. Rien n'y fait. Et puis le temps passe, la douleur s'atténue lentement. Au repas de midi, il nous dira de faire attention aux fruits et légumes que nous ne connaissons pas. De cet épisode provient peut-être une partie de sa réticence à manger les produits locaux.

Nos parents comprennent vite que les courses au marché ne peuvent être faites que par Lamine notre cuisinier *Sénoufo*<sup>30</sup>. En effet, comment faire sans parler la langue du cru et sans savoir comment préparer les produits locaux mis en vente ? En plus, il est impossible de marchander sans parler baoulé, les parents se réservent alors les achats dans les maisons de commerce.

Ces commerces dépendent souvent de groupes financiers ou de riches négociants. Pour la période de 1946 à 1948, parmi les plus connues, nous pouvons citer la C.F.A.O.<sup>31</sup>, *Tessière* parmi les anciens, *Pociello* parmi les nouveaux.

Ce sont de longs bâtiments ouverts sur la rue par plusieurs portes. Un très long comptoir barre presque toute la pièce dans sa longueur et délimite de façon stricte deux zones. D'un côté se tiennent les clients, de l'autre le commerçant et ses nombreux employés de tous les âges servent posément les acheteurs. Presque aucune denrée n'est visible, il faut demander ce que l'on désire et quel en est le prix. En cet immédiat après guerre, le choix est des plus restreint. L'huile, le sucre, le café vert local qu'il faut apprendre à faire griller sur une tôle, le lait concentré en boîte, les légumes secs sont presque toujours

<sup>29</sup> *Calebasse* : récipient creusé dans le fruit de certaines plantes de la famille des cucurbitacées et en particulier du calabassier. On trouve des gourdes, des récipients de toutes tailles, des louches, etc. Le terme désigne aussi le contenu.

<sup>30</sup> *Sénoufo* : peuple du nord de la Côte d'Ivoire.

<sup>31</sup> Comptoir Financier de l'Afrique Occidentale.

disponibles. Les pommes de terre manquent très souvent. Il faut se rabattre sur les tubercules locaux, igname et manioc. C'est un drame, car la soupe paysanne quotidienne manque aux estomacs berrichons qui réclament. La farine est aussi parfois absente si longtemps qu'il faut se résoudre à cuire une sorte de pain à la farine de maïs, s'il est d'un beau jaune, il nous paraît bien moins bon. Dire que de nos jours le pain au maïs est un luxe. Ces changements d'habitude alimentaire sont difficiles à supporter surtout lorsqu'ils sont imposés par la pénurie et non pas par un choix raisonné. Mais les parents rodés par cinq années de pénurie entreposent les denrées essentielles dans le cagibi. Il arrive de rêver à une bonne purée, au pâté aux pommes de terre, à une tranche de jambon.

Les commerces vendent également des outils, des ustensiles, du tissu, des lampes, des bougies, du savon, en général tout ce qui se conserve bien. Il faudra attendre quelques années pour voir les premiers négociants en produits frais s'installer. Lorsque l'achat est lourd et volumineux, ce qui est souvent le cas, le commerçant charge un de ses employés d'effectuer la livraison à domicile, c'est gratuit. Ce dernier en charge à son tour un subalterne qui parfois retransmet l'ordre à un jeune garçon qui ploiera sous le chargement, mais profitera au mieux de cet instant de liberté, loin du patron.

Nos réserves attirent des rats, mais aussi des cancrelats monstrueux. Mon père organise régulièrement des battues qui prennent toujours un peu l'allure de grandes cavalcades à travers la véranda, à la poursuite des intrus.

Ce qui me manque le plus ce sont les friandises et je ne suis pas le seul. Un jour une boîte de berlingots est annoncée par courrier. Elle est envoyée par *Yvonne Favardin*<sup>32</sup>, je crois. Nous l'attendons avec impatience, mais elle tarde, en effet les colis arrivent très lentement par bateau. Enfin le paquet, enveloppé de papier kraft et soigneusement ficelé, arrive. Précieusement apporté par mon père, il le donne à ma mère qui s'installe sur la grande table de la salle à manger. Nous l'entourons tous, en salivant déjà, imaginant les beaux berlingots multicolores. Après l'emballage papier, la boîte métallique est enfin ouverte et elle nous révèle un magma coloré, résultat d'un voyage particulièrement chaud. J'ai une petite déception bien vite oubliée en suçant une cuillerée du précieux bonbon. Longtemps je reste obsédé par cette boîte de sucreries. Pourtant j'ai peur d'être surpris quand poussé par la gourmandise je dois, en cachette, me battre avec la masse collante pour dérober un peu de plaisir. Seul Lamine m'apercevra et malgré ma crainte il ne dira rien. L'obsession cesse avec la fin du mélange colorée.

Pour améliorer les menus, mes parents, comme peut-être le directeur de l'école, ont l'autorisation de prendre des légumes dans un jardin potager qui alimente le commandant de cercle. Nous y allons parfois avec notre père, c'est un vrai plaisir. Le jardin est magnifique, bien entretenu par des jardiniers dont le chef est un vieux noir. Les plantations sont irriguées par la rivière voisine. Un réseau de petits canaux permet à l'eau courante de circuler entre les carrés cultivés. Aussi le jardin est très vert, d'autant qu'il y a des bananiers en quantité, des salades, des haricots verts, des courgettes et des tomates, des haricots *kissi*<sup>33</sup>, et un tas d'autres beaux légumes. En comparaison avec la savane sèche environnante, j'ai le souvenir d'une douce oasis.

A chaque visite je me passionne pour les petits poissons qui nagent dans l'eau claire. Ils se faufilent doucement entre les herbes aquatiques, comme j'aimerais en attraper un pour le mettre dans un bocal. Mais notre père veille à sa marmaille et comme il craint mon imprudence il me serre la main sans la lâcher une seconde. Vivement que je sois grand.

Je me souviens d'un jour où nous allons à la bananeraie chercher un régime à point, les bananes étant gonflées et bien régulières. A cette époque nous ne mangeons que des fruits africains, il n'y a rien d'autre. Mon père demande au chef jardinier de cueillir un régime. Le jardinier hèle un de ses nombreux petits aides et lui demande de se saisir du régime. Le chef attrape sa machette et tranche avec adresse la grosse queue du régime encore bien vert, mais arrivé à point. Le jeune garçon manque de laisser choir le précieux fardeau tant il est lourd aussi se fait-il houspiller en sénoufo, la langue locale. Mon père demande alors au vieux de bien recommander au porteur d'occasion de ne pas poser le régime par terre. Mon père insiste, car il sait les jeunes un peu fantaisistes et s'inquiète pour nos belles bananes. Arrivé à la maison Lamine suspend le régime au milieu du cagibi. Bientôt les bananes arrivent à maturité, elles mûrissent toutes en même temps. Les parents en proposent aux amis et voisins qui souvent sont dans la même situation. Nos serviteurs ont aussi droit à leur part, mais cela ne suffit pas. Lamine nous prépare alors des beignets de banane, ou des bananes cuites, ou de la crème à la banane, jusqu'à nous écœurer. Heureusement il se fait pardonner en faisant un moka au chocolat quand par un heureux hasard notre mère trouve une tablette de gros chocolat noir non sucré. Lamine cuisine bien et nous, les enfants, nous

---

<sup>32</sup> *Yvonne Favardin* est une amie originaire de Saulzais et propriétaire d'une confiserie sur le boulevard Pasteur.

<sup>33</sup> *Haricot kissi* : haricot demi sec plat, de couleur verte et à la peau épaisse. Il accompagne bien les rôtis de porc.

raffolons de ses gâteaux, et lui le sait. Alors chaque fois qu'il le peut il nous gâte, il semble ensuite avoir bien du plaisir à constater notre gourmandise. J'aime ses petits sablés qu'il découpe avec un petit verre à gnôle.

Lorsqu'il fait bien chaud, c'est à dire toujours, il arrive que nous ayons droit à un grand verre de jus d'orange bien frais. Les oranges en Côte d'Ivoire sont jaunes et le goût est différent de celles que nous trouvons de nos jours, elles sont peut-être un peu plus acides, mais avec du sucre tout s'arrange ?

*Pépée*<sup>34</sup>, ma sœur aînée, est alitée dans la véranda, elle est très malade. Elle n'a droit qu'à des bouillons clairs et très peu de légumes cuits. Il nous est interdit de la fatiguer. Les parents sont très inquiets. Le docteur Konaté vient la visiter très souvent. Formé à l'École de Médecine de Dakar, il a bien identifié la maladie. C'est une typhoïde, c'est très grave à cette époque, surtout que les médicaments manquent cruellement à Korhogo. Mais le docteur n'ignore rien de la pharmacopée courante utilisée en Afrique. Il connaît aussi, probablement, des pratiques ancestrales exercées par des guérisseurs Sénoufo.

Lorsque ma sœur commence à aller mieux, j'ai le droit de la voir, brièvement au début. Après plusieurs semaines de régime, elle est squelettique. Le menu s'est un peu amélioré, toujours du bouillon, quelques légumes cuits et maintenant un peu de jus de viande rôtie. Elle rêve de poulet rôti avec des petits pois. Enfin elle guérit, mes parents sont convaincus que c'est notre bon docteur qui l'a sauvé.

Mon père chasse, et ce depuis l'âge de seize ans. Ici il est parfois accompagné par le Docteur Konaté. Bien souvent ils vont vers le Mont Korhogo. C'est un dôme parfait de granit avec des cultures autour. Je me souviens de deux anecdotes de chasse, sans doute pour les avoir entendues à l'époque et réentendues ensuite.



Figure 13 : Le Mont Korhogo de nos jours.  
Il domine de 158 mètres la ville et ses environs.

La première c'est le jour où mon père arpente les flancs du mont, une gazelle dévale en sautant au milieu des rochers. Habile chasseur mon père tire sans hésiter. La bête culbute au milieu de la végétation. Les deux chasseurs s'approchent, satisfaits. Stupeur c'est un cabri appartenant sans doute à un éleveur proche. Que faire. Il se voit mal la descendre au village voisin. Le docteur Konaté propose de la dissimuler dans une faille rocheuse. La chasse se termine là. La descente et le retour chez nous paraissent bien longs à mon père, et puis il craint de voir à un moment ou un autre un homme venir demander des comptes.

L'autre chasse se déroule aussi sur le Mont Korhogo. Mon père habitué à ce terrain de chasse marche sans prêter beaucoup d'attention au sol. A un moment, entre deux buissons calés contre des rochers, il se voit enjamber un énorme boa. Un bond en avant, instinctif, lui donne un peu de marge. Le serpent fait plus de 15 centimètres de diamètre, Papa n'aperçoit ni le début ni la fin. Inutile de préciser qu'il ne reste pas longtemps à admirer le monstre. En Afrique il vaut mieux regarder où l'on met les pieds.

Le soir avant la tombée de la nuit, au moment où la chaleur tombe un peu et lorsque des connaissances passent, les fauteuils du salon et une table basse sont sortis sur la terrasse. C'est le moment de l'apéritif et des conversations. Un soir où les deux célibataires Foatelli et Denvil visitent mes parents, l'un d'eux a apporté une précieuse bouteille de *Marie Brizard*<sup>35</sup>. Elle trône sur la table, intacte, je la revois encore attendant son ouverture. Les adultes attendent avec un peu d'impatience le moment de trinquer. Je ne sais pas pourquoi j'arrive en courant, sans doute pour voir Maman, dans mon élan je bouscule la table, la bouteille tombe et casse. Un silence pesant me cloue sur place. Je suis très penaud, redoutant une sévère réprimande qui serait méritée. En fait je suis modérément grondé, mais je suis incité à aller courir ailleurs. Ouf !

<sup>34</sup> Marie-Hélène, nos parents aimaient bien les diminutifs et les surnoms.

<sup>35</sup> Bouteille de un litre.



Figure 14 : L'apéritif à Korhogo en 1947 (Mrs Foatelli et Denvil)

Pendant des vacances probablement, mes parents et nos voisins les Daurès décident d'emmener les deux familles pour une partie de pêche dans le Bandama et un pique-nique.

Le fleuve *Bandama* prend sa source au nord près de la frontière de Haute-Volta, coule entre Ferké et Korhogo, descend sur le sud presque en ligne droite, passe dans la région de Bouaké, poursuit sa course et reçoit en fin de parcours les eaux du Nzi, enfin il se jette dans l'océan à Grand-Lahou.

Au jour dit, de bon matin, un camion et une voiture viennent nous prendre pour nous conduire sur le lieu de pêche. La troupe se compose de 6 Beys, 4 Daurès, Lamine notre cuisinier, Tèyogo notre boy, le petit boy et leurs homologues au service des Daurès. Au total plus de 12 personnes sont de sortie. A cela il faut ajouter le matériel pour la journée : table de cuisine, caisses et malles où s'empilent casseroles, ustensiles de cuisine, pain, provisions, boissons et en plus les cannes à pêche et les fusils des deux hommes.

Le transport s'effectue grâce à l'obligeance d'un ami ou d'une relation. Départ le matin de bonne heure pour éviter la grosse chaleur. L'équipage comprend les 4 Daurès, les 6 Beys, Lamine pour la cuisine et un boy. Il y a beaucoup de matériel, surtout celui prévu pour le repas de midi, et aussi de l'eau et des provisions.

Nos véhicules nous laissent en bordure de la route de terre. La savane est sèche, grillée. Un peu plus loin une ligne d'arbres au feuillage dense indique où se trouve la rivière. Nous y serons bien avec l'ombre des grands arbres et avec la fraîcheur de l'eau. A peine arrivés certains se mettent en action, je crois bien que je ne suis que spectateur. Soudain une nuée de moustiques, sans doute réveillés par la chaleur, bourdonne et tournoie autour de nous. Ils semblent décidés à casser la croûte sur nous. Rapidement l'ordre de repli hors de la zone insupportable est donné. Tout le monde se dirige vers un grand baobab proche de la route. Nous allons y attendre les véhicules qui sont prévus pour nous reprendre le soir.

Le baobab, comme toujours en période sèche, ce qui est presque tout le temps en pays Sénoufo, n'a pas de feuille. Sa seule ombre est donnée par le tronc et par les branches, autant dire, rien. Il faut tenir. Les mères de famille savent que la journée sera longue et rude, mais il ne faut pas démoraliser la jeune troupe. Au menu des frites et du poulet rôti, d'où la présence du cuisinier et du boy. Ceux-ci s'activent. Le poulet est certainement déjà cuit. Pour les frites par contre je me souviens bien de la séance de pluche, puis du petit feu de bois allumé en quelques minutes par Lamine et son aide. Ensuite quelques pierres et une casserole avec de l'huile. Il ne reste plus qu'à attendre. J'ai faim et ça ne vient pas vite.

A quelque distances des gazelles sont visibles perchées sur de longues pattes élégantes. Une partie de chasse s'improvise. En effet mon père, monsieur Daurès et sa femme ont emporté fusils et cartouches. Les deux hommes décident d'aller y voir de plus près. Ils font un large détour pour profiter du sens du vent, les animaux ayant un bon odorat. Ils marchent lentement, en se courbant, car le gibier a aussi des oreilles et des yeux. Les chasseurs vont bientôt être à bonne distance lorsque les biches lèvent la

tête, en éveil. Sans plus attendre, elles se sauvent en grands bonds magnifiques. Apeurées elles n'ont pas vue le groupe immobile des spectateurs. Il y a tout de même dix personnes plus les bagages pourtant elles foncent droit sur nous. Madame Daurès se saisit de son fusil, cherche des cartouches, mais c'est son mari qui les a dans sa cartouchière. En quelques secondes le troupeau est sur nous et passe en trombe en sautant de plus belle notre groupe et les colis. Magnifique. Elles disparaissent trop rapidement.

Les frites et le poulet calment ma grosse faim, une banane ou une orange termine le repas. Il fait très chaud. La seule ombre est celle de nos casques. Les parents sont inquiets. Après réflexion notre groupe rejoint le bord de la route pour faire du stop. Nous attendons un long moment avant qu'une voiture ne s'arrête, elle va à l'opposé de Korhogo. Le conducteur propose de nous emmener dans une ville voisine ayant un *campement*. Tout est bon pour éviter l'insolation. Un campement est une paillote de plusieurs pièces utilisées par les voyageurs de passage, en quelque sorte un hôtel gratuit. Le mobilier est sommaire : quelques lits militaires, une table, des chaises, autant que je me souviens. Nous y attendons à l'ombre les véhicules devant nous ramener à Korhogo.

Beaucoup de choses et de scènes nous surprennent. Des travailleurs ont entrepris de désherber un terrain de l'autre côté de la route qui longe notre paillote. Ils sont une dizaine sur un rang, ils semblent souffler un peu après l'effort. Leur outil est une *daba*<sup>36</sup> ayant une grande pelle. Des tirailleurs armés les surveillent. Ce sont des prisonniers de droit commun. Au signal d'un gardien armé d'une *chicotte*<sup>37</sup>, ils se mettent à piocher à une cadence inouïe, tous biens en rang. En peu de temps ils progressent d'une dizaine de mètres puis soufflent. L'effort est violent surtout en plein soleil. Lorsque l'un des travailleurs prend du retard, la chicotte claque et l'alignement est vite rétabli. Ma mère nous laisse peu de temps regarder cette scène désolante.

Les prisonniers civils effectuent souvent des travaux de voiries, mais je n'ai jamais revu une telle brutalité, une telle ignominie.

Le réveillon de Noël 1947 se passe dans une grande maison, peut-être celle du commandant de cercle. Toute la communauté européenne est présente. Les plus jeunes enfants courent partout. Tout se calme à l'annonce du Père Noël. Il arrive dans son grand manteau blanc avec son panier sur le dos. Je suis au premier rang, ébahi. Rentre alors un personnage tonitruant lui aussi en manteau blanc, il porte une gerbe de baguettes de bois. C'est le Père Fouettard qui cherche les enfants désobéissants. Je m'esquive et cherche ma mère pour me cacher près d'elle. Au milieu de la foule je ne la trouve pas. Je ne me souviens plus de ce qui se passe ensuite.

J'ai appris bien après que le Père Fouettard était joué par ma mère. Pas étonnant que je ne l'ai pas trouvée. Les manteaux blancs étaient deux soutanes prêtées par les missionnaires.

Ce jour de Noël nous sommes particulièrement gâtés. Mes deux sœurs ont des petits lits en bois pour leurs baigneurs, avec des rideaux et un couvre-lit rose, des draps. Mon frère et moi avons chacun un bureau avec une petite chaise en bois et peut-être nos fusils à flèche.



Figure 15 : Cultivateur et sa *daba*.

---

## Dagnogo

Dieng Soufoun DAGNOGO est élève à l'école primaire de Korhogo, dans la classe de mon père. Comme tous les autres enfants il est Sénoufo et les marques tribales strient son visage. Ses scarifications font suite à l'important passage dans un des cycles d'éducation et d'initiation des garçons. Cette éducation appelée *Poro* dure jusqu'à l'âge adulte, et même après.

Dans les villages, dès leur plus jeune âge, les jeunes garçons travaillent pour leur famille et pour la communauté. Par exemple, lorsque les récoltes approchent ils veillent en permanence dans les champs pour les protéger des attaques des oiseaux, des singes et des rongeurs. On leur apporte à manger et

---

<sup>36</sup> Une *daba* est une pioche à manche très court qui oblige à se plier en deux pour travailler.

<sup>37</sup> La *Chicotte* est une sorte de fouet.

pendant des jours et des nuits ils ne rentrent pas chez eux. Petits, ils sont effrayés lorsque la nuit tombe, bien qu'ils s'organisent en groupes.

Dans une volonté d'alphabétisation, l'administration coloniale impose à chaque village un contingent d'écoliers, à charge pour le village de subvenir à leurs besoins et d'aider les familles qui font ce sacrifice. Venant d'un village situé à deux jours de marche de Korhogo, *Dieng* prend pension dans une famille de Korhogo, son village payant pour cela. Sa mère est veuve et elle s'est remariée avec le chef du village. Lorsque le village a dû envoyer des jeunes à l'école ce chef n'a pas désigné un de ses fils comme cela se fait en général, trouvant plus judicieux de le garder près de lui, c'est *Dieng* qui a pris le chemin de Korhogo. Il y arrive après deux jours de marche.

Un jour arrive où le village n'envoie plus d'argent. Son logeur perd patience, il lui demande de retourner chez lui et de rapporter la pension ou d'y rester. Le jeune garçon entame alors le chemin qui doit l'emmener chez lui, convaincu qu'il ne reviendra pas. Il n'est pas trop mécontent, car l'éloignement lui pèse et sa mère lui manque.

A peine a-t-il fait quelques dizaines de mètres, en route pour le village, qu'il rencontre son père. Celui-ci lui demande ce qu'il fait, *Dieng* lui explique son histoire et annonce qu'il quitte l'école définitivement. Sans hésitation son père lui dit : *Tu vas aller dans ton village et dire au chef que maintenant c'est moi qui vais payer ta pension. Ensuite tu reviendras.* Après plusieurs jours *Dieng* revient. Ses parents l'installent dans une petite paillote de leur concession avec *Tèyogo* leur boy. Il mange avec le cuisinier et les autres serviteurs, n'ayant que l'obligation de suivre les cours, de faire ses devoirs et d'apprendre ses leçons. Il travaille très bien.

Plus tard, *Dieng* part étudier en France avec l'aide d'une bourse. Il fait de brillantes études en histoire et fini par revenir enseigner à Abidjan, accompagné par sa femme une ch'ti' mi-originaire de Croix.

Longtemps après *Papa* reçoit dans sa classe *Monsieur Vagon*, inspecteur primaire. Tout semble se passer normalement, mais arrive le moment des commentaires adressés par l'inspecteur. Son père n'est pas d'accord avec certaines remarques et le fait savoir. Le ton finit par monter, enfin la discussion tourne court.

*Papa* ayant retrouvé son calme, peut-être suite à dialogue avec *Maman*, il songe qu'il a fait une erreur en perdant son sang-froid, il s'attend au pire ; Il craint sans doute de recevoir un blâme, et puis le temps passe, rassurant. Finalement une lettre de mutation ordonne à ses parents de rejoindre *Bouaké* pour le 1<sup>er</sup> janvier 1948.



Figure 16 : Masque Sénoufo

Le pic-boeuf (héron) sur la tête, les oreilles à hauteur des yeux, les 3 scarifications sur les joues et les 2 fanons qui encadrent le menton, sont caractéristiques des masques Sénoufos.

# Au pays de la reine Pokou

## Bouaké

Bouaké est la seconde ville de la Côte d'Ivoire, c'est le pays *Baoulé*, le pays de la reine Pokou. La ville est à la jonction des populations animistes ou catholiques du Sud et des pratiquants musulmans du Nord.<sup>38</sup> Les autochtones parlent souvent baoulé, mais Bouaké est une grande ville et de nombreuses ethnies y vivent en paix. Parmi eux les *Dioulas* venus il y a fort longtemps des régions du Sénégal, peuple de commerçants leur langue sert aux échanges entre indigènes de langue différente.

En décembre 1947 nous partons de Korhogo, Lamine, Tèyogo et Dieng sont du voyage. Ils quittent définitivement leur pays Sénoufo. Nous sommes contents de les avoir avec nous. Je n'ai pas de souvenir de notre déménagement, mais il est probable que nous ayons pris le train à Ferké. Il n'y a pas de meubles, car ceux-ci font partie du logement de fonction des fonctionnaires.

Bouaké a plusieurs écoles primaires et pour le secondaire un unique Collège Moderne. C'est tout pour l'enseignement laïc.

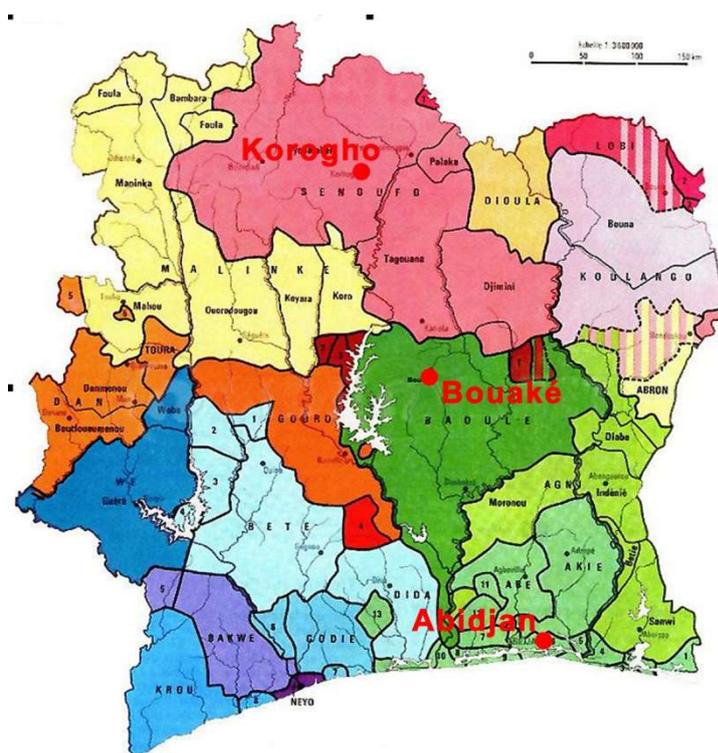


Figure 17 : La Côte d'Ivoire, un patchwork d'ethnies<sup>39</sup>.

un rythme africain. Souvent mon frère et moi, influencés par nos héros de capes et d'épées, nous les utilisons comme cimenterres pour affronter des ennemis imaginaires.

Un camp militaire est implanté en bordure de la ville et abrite des Tirailleurs. On parle en France de tirailleurs sénégalais, mais ici ils doivent être nombreux à être ivoiriens. Ils sont commandés par des officiers de *La Coloniale*. Une école primaire est installée au milieu du camp.

Les commerces sont nombreux, ils s'alignent le long d'une large avenue rectiligne bordée de flamboyants, *la rue du commerce*. Lorsque les arbres sont en fleur c'est magnifique, d'autant plus que leurs feuilles minuscules laissent de l'espace aux grappes rouges. Après la floraison, on voit apparaître des gousses plates en forme de croissants, d'abord vertes elles terminent marron foncé. L'enveloppe de grande taille devient dure comme du bois et protège de grosses graines. Lorsque j'agite une de ces gousses les graines font du bruit, un peu comme des maracas, mais en plus fort, l'occasion de « faire de la musique » sur

<sup>38</sup> Jean RAMADIER - *Gouverneur de la décolonisation* - par Jacques LARRUE et Jean-Marie PAYEN, édit. Karthala, 2000.

<sup>39</sup> [http://agoras.typepad.fr/regard\\_eloigne/abron/](http://agoras.typepad.fr/regard_eloigne/abron/).



Figure 18 : La Résidence du Commandant de Cercle de Bouaké.

A Bouaké se trouvent toutes les administrations nécessaires. En premier lieu, il y a la Résidence du Commandant de Cercle puis, les Finances, le Trésor, le Palais de justice, la Police avec sa prison. Il y a une Poste avec des écrivains publics installés sous les manguiers qui bordent le chemin d'accès. Installés sur de petites tables branlantes ils attendent le client. Ils écrivent des lettres privées ou officielles, remplissent des formulaires administratifs, mais aussi, ils lisent pour leurs clients les lettres que ceux-ci ont reçues.

Près du passage à niveau de la ligne de chemin de fer se trouve un cinéma en plein air, le *Rex*. Chaque nuit deux films plus les actualités sont projetés, entre les deux films je trouve l'entracte interminable. Le bâtiment est simple : un mur-écran devant un parterre de terre battue équipé de fauteuils en bois pour les plus riches, des bancs de bois pour les autres et, lorsqu'il y a plus de monde que de places, de nombreux spectateurs s'asseyent à même le sol. Il n'y a pas de toit.

Quelques années plus tard, un second cinéma, le *Vox*, est inauguré en bordure du marché. Toujours en plein air, mais l'écran est bien plus grand, après des agrandissements successifs, il y aura un toit pour protéger une partie du public. Lorsqu'il pleut, tous les spectateurs exposés sous la pluie enjambent les barrières qui délimitent les deux zones et envahissent la partie à l'abri. Les quelques minutes de réorganisation donnent lieu à des scènes amusantes, agitées et bruyantes. Pendant ce temps il est presque impossible de voir l'écran et tout à fait impossible d'entendre les haut-parleurs. De toute façon, comme il s'agit souvent de tornades, le bruit de la pluie et le tonnerre empêchent de bien entendre. C'est tout de même une bonne soirée.

Au marché, près du nouveau cinéma, le seul bâtiment en dur abrite le commerce de la viande. Aucun réfrigérateur ou chambre froide, alors l'odeur de viande plus ou moins fraîche est « prenante ». Maman décide très tôt de laisser à Lamine le soin d'effectuer les achats au marché. Surtout parce que Lamine est à même de marchander efficacement et, pour la viande, il vaut mieux que ce soit lui qui affronte les odeurs et le spectacle des empilements de têtes de moutons, de sabots de vaches et des tripes en l'état. Derrière le pavillon de la viande, quelques marchands installent leurs étals sous de petites paillotes, mais, la plupart des vendeurs et des vendeuses s'installent à même le sol.

Le marché me paraît immense. Il jouxte une grande place remarquable de par son énorme baobab. Il ne faut pas compter sur l'ombre de cet arbre qui n'a presque pas de feuilles en dehors de la saison des pluies. Son fruit, appelé *pain de singe*, est une cabosse oblongue de 10 centimètres de diamètre de 20 à 30 centimètres de longueur. Lorsqu'un fruit tombe, sa coquille se casse parfois, montrant des graines enrobées d'une pulpe blanche déshydratée au goût peu sucré et acidulé. C'est ce fruit qui fait que l'on parle d'*arbre à pain*. Chaque fois qu'une cabosse tombe, les passants se précipitent pour la ramasser et sucer les graines.

Un autre arbre monumental et emblématique de l'Ouest de l'Afrique est le *fromager* ou *kapokier* qui est de la même famille que le baobab. Sa cabosse de plus petite taille renferme des graines noires enveloppées de fibres soyeuses, le kapok principalement utilisé comme rembourrage. Il est facile à reconnaître, car c'est un arbre immense et la base du tronc comporte des contreforts géants. On le trouve souvent au cœur des villages ou en bordure de routes, c'est l'*arbre à palabres*.

Une grande place proche du marché fait fonction de gare routière. Des camions stationnés en désordre, chargés au-dessus des ridelles de sacs, de caisses, de ballots, partent dans toutes les directions. En plus, juchés sur les marchandises, des passagers s'entassent à grand bruit, parfois en compagnie de cabris entravés et de volailles en paquets, ficelées par les pattes. Chaque camion ne part qu'une fois chargé au-delà du maximum. L'heure de départ est donc le fait du hasard. Pour connaître la destination il faut demander.

C'est le rôle de l'apprenti que d'attirer le client pour compléter le chargement et trouver des passagers. Il fait aussi toutes les petites besognes exceptée, c'est évident, la conduite. C'est lui qui tourne la manivelle pour démarrer le moteur, qui change la roue crevée, qui court chercher de l'eau au marigot lorsque le moteur surchauffe, qui houspille les piétons qui ne se rangent pas assez vite au passage du véhicule, qui bloque les roues avec une cale en bois lors des arrêts, qui enlève cette cale puis court après le camion qui démarre et finalement qui grimpe à la volée en haut du chargement, ouf !

Au cœur de la ville on trouve une très belle gare de style colonial. Nous y étions passés lors de notre aller à Korhogo, cette fois c'est notre destination. Il y a bien sûr un buffet-hôtel attenant.

Je n'ai pas le souvenir de notre déménagement, mais je me souviens de notre premier logement en ville, pas très loin de la gare.

Nos parents ne sont pas contents de la rusticité de notre logement, et pour cause. C'est une grande case rectangulaire très longue où

nous disposons de deux pièces, l'une pour les repas et peut-être chambre des parents, l'autre sert de chambre d'enfants. Le sol est en terre battue<sup>40</sup> et il n'y a pas de plafond, nous sommes directement sous la paille. Alors des brins de paille et de la poussière tombent sans arrêt, le plus embêtant c'est lorsque nous sommes à table. Nos deux pièces ne communiquent pas par l'intérieur, nous devons passer dans la grande cour poussiéreuse qui s'étend le long de notre bâtiment. Dans cette cour, à une vingtaine de mètres, se dressent nos latrines. Il s'agit d'une petite bâtisse toute en hauteur avec une sorte d'entresol. D'un côté, deux escaliers de terre mènent chacun à une porte de bois grossier. Sur l'autre face, celle que nous voyons depuis chez nous, deux grands fûts métalliques servent de réservoirs. Je vous laisse imaginer la taille des mouches et l'intensité des odeurs. Une haie avec quelques arbres longe tout l'arrière de notre case.

En Afrique, à notre latitude, la nuit tombe invariablement le soir à six heures trente. Elle survient rapidement. Le cuisinier dispose, pour travailler, d'une lampe à carbure que Papa lui a appris à utiliser. Il faut absolument chaque jour en vider les cendres, la nettoyer soigneusement, remplir le réservoir du bas avec du carbure, faire le plein d'eau dans celui du haut. Si l'on respecte toutes ces précautions la lampe fonctionne bien, sans danger

Un soir, Lamine ne réussit pas à allumer sa lampe, il commence à faire nuit. Mon père décide d'examiner cette lampe à carbure, tout en pestant. Des commentaires peu amènes fusent, se transformant en quelques jurons. Notre cuisinier ne pipe mot, il sent bien que ce n'est pas le moment.

Papa nettoie sommairement la lampe puis il ouvre le petit robinet qui libère l'eau goutte à goutte, on entend le chuintement du carbure se décomposant pour produire de l'hydrogène, c'est bon signe. Il craque une allumette et la présente devant le bec, rien, une autre allumette, pas de flamme. Il coupe avec précipitation l'arrivée d'eau, mais évidemment la réaction chimique ne s'arrête pas pour autant. Impossible d'ouvrir le corps de l'appareil, car la pression est déjà trop forte, dangereuse. Vite il faut éviter un accident possible, il lance la lampe au loin, tout en jurant encore une fois de colère. Les protagonistes tournent alors les talons, l'un vers sa cuisine en bougonnant, l'autre vers la salle à manger en ronchonnant, Riquet et moi dans son sillage de notre père.

La lampe n'explose pas et reste toute la nuit dans la cour. Le lendemain elle est remise en service après une révision complète.

Nous avons un beau chien noir que nous avons adopté à Korhogo, ou c'est lui qui nous a choisis. Il répond, lorsqu'il le veut bien, au nom de Pompon. C'est un jeune animal que mon père emmène à la chasse. J'ai toujours connu des chiens à la maison.

Pompon tombe malade, il est très mal, on parle d'empoisonnement et, malgré des soins et toute notre sollicitude, il meurt. Nous pleurons tous, bien évidemment. Posté à une fenêtre donnant sur l'arrière de notre case j'assiste, en pleurs, à l'inhumation. Lamine creuse une tombe à l'ombre de la haie, le jeune chien noir y est déposé doucement, enveloppé dans un linge. On rebouche le trou, un moment de silence encore, et c'est fini.

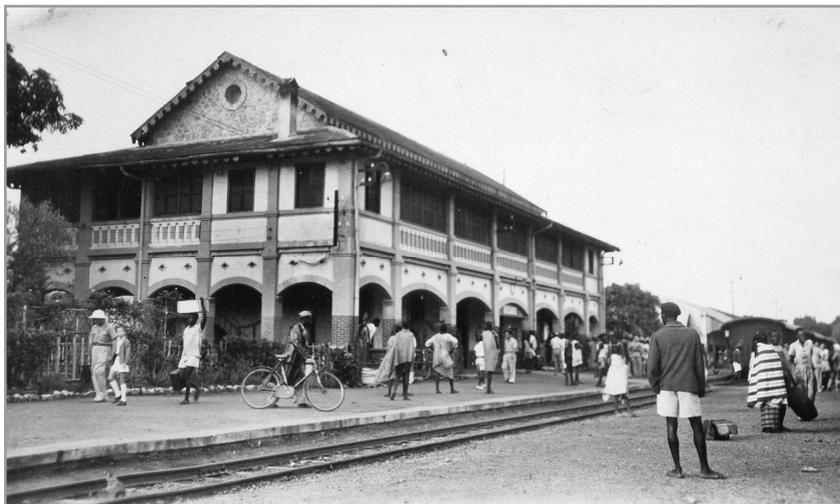


Figure 19 : La gare de Bouaké

<sup>40</sup> Je crois.



Figure 20 : Mon frère coiffé de son casque et jouant avec son fusil à flèche.

bordure de la route d'Abidjan, à la sortie de Bouaké. Elle se dresse à côté d'un bois de teck, de l'autre côté de la route il y a la gendarmerie. N'oubliez pas que cette gendarmerie est un grand bâtiment comme à Saulzais. Dans mon souvenir c'est une grande concession avec des paillotes disséminées dans une immense cour poussiéreuse. Au centre de la cour un mat et son drapeau. Je ne sais pas lire, impossible de dire s'il y a la traditionnelle inscription : *Gendarmerie*.

Je me souviens un peu de l'intérieur de notre maison et pas du tout de notre vie à ce moment. Finalement, j'ai beaucoup aimé cette maison.

---

## Au collège du plateau

Après un court séjour dans notre deuxième maison, une grande paillote de fonction se libère au collège où enseignent maintenant nos parents. En cette année 1948, c'est le seul établissement d'enseignement secondaire hors de la région d'Abidjan. Il est installé sur un plateau à l'extérieur de la ville de Bouaké.

Pour y arriver en venant du centre de l'agglomération, de la gare par exemple, il faut prendre la route du camp militaire. Celle-ci passe le long du marché, entre dans le camp militaire, contourne la place d'armes avec son mât et le drapeau. Plus loin, à un carrefour, on prend sur la droite une rue de terre bordée de manguiers, elle passe devant les villas des officiers en descendant entre des arbres jusqu'à un *marigot*. On traverse un petit pont et la végétation devient plus rase, peu après la route fait une fourche. À gauche on va à *Tiébissou*, je pense me souvenir, l'autre embranchement monte au collège. Les herbes poussent au milieu du chemin et les deux passages, marqués par la faible circulation, sont sablonneux. Quatre à cinq cents mètres après le ruisseau on découvre le collège construit sur un plateau. Au-delà, à l'extrémité d'un sentier peu carrossable, se trouve une grande plantation, la *Cotonnière*<sup>41</sup>, les voitures ne peuvent pas y accéder facilement à partir du collège.

Notre paillote est à l'entrée du *collège moderne*, à gauche de la route et en bordure de la grande cour rectangulaire. C'est un bâtiment allongé couvert d'un toit de paille, les murs de terre sont crépis au ciment. Le long du chemin une petite véranda est construite sur le pignon de notre maison. Une seconde véranda accueillante donne directement dans la grande cour du collège, c'est un endroit idéal pour surveiller la cour, les bâtiments et donc les élèves. Quelques arbres prolongent l'espace privé devant la véranda ensuite c'est la grande cour du collège avec son mât pour le drapeau. Le soir, pendant l'apéro, c'est le lieu idéal pour apprécier la fraîcheur relative. Derrière notre maison s'alignent la cuisine au feu de bois, et des petites pièces. Une de ces pièces sert à stocker des provisions, une seconde est réservée à Dieng, enfin une autre est destinée à Tèyogo notre boy qui est célibataire. Lamine a suivi notre famille avec sa femme et ses enfants, il est grand et athlétique comme le sont souvent les Sénoufos, Tèyogo aussi est un beau jeune homme.

---

<sup>41</sup> Ferme modèle pour la culture et la promotion du coton et pour l'amélioration des graines, je crois.

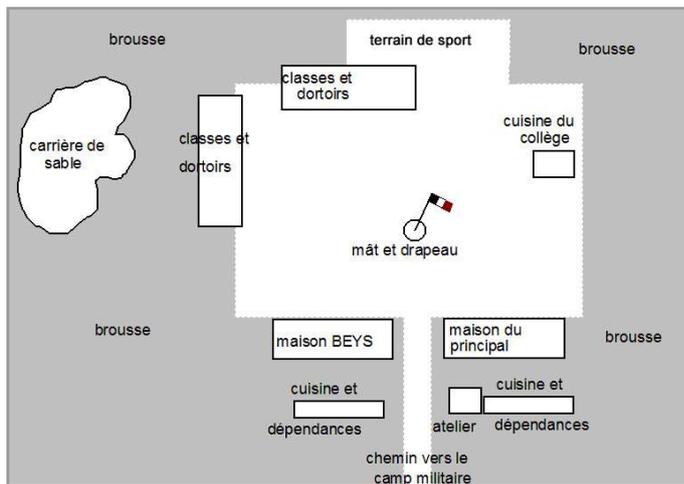


Figure 21 : Le Collège Moderne vers 1950

de la pluie. On y stocke aussi des planches pour la menuiserie, à l'abri de la pluie. En effet tous les meubles de classe et le mobilier des enseignants sont fabriqués par le menuisier du collège.

Il n'y a pas de réfectoire, seule existe une cuisine rudimentaire, isolée dans un coin de la cour par crainte de l'incendie. Les internes arrivent aux heures des repas munis de leur assiette en tôle émaillée, ils se font servir puis s'égayent par petit groupe pour manger. Il n'y a pas de terrain de sport et les séances de gymnastique s'effectuent dans la cour commune. Les professeurs sont peu nombreux, nos parents représentent la moitié de l'effectif dans les débuts. Il faut donc tout savoir enseigner. Maman est préposée aux maths, à la physique, à l'anglais, au dessin. Papa enseigne le français, l'histoire et la géographie, la gymnastique. Heureusement qu'ils ont une formation d'instituteurs.

Souvent le soir, nos parents font sortir les fauteuils et la table du salon pour prendre l'air et aussi l'apéro. C'est un moment agréable. Parfois un peu perturbé comme la fois où une colonne de *fourmis magnans*<sup>42</sup> décide de traverser la cour, de monter nos escaliers, de traverser dans la véranda, de continuer leur chemin via la salle à manger pour ressortir par la porte donnant dans la cour arrière. Une colonne d'environ deux centimètres de large est constituée d'insectes noirs à touche à touche. Ils progressent encadrés par des guerriers beaucoup plus gros que les autres et armés de solides mâchoires. Leur morsure est très douloureuse. La procession semble interminable, impossible de savoir quand cela va s'arrêter.

Cette transhumance n'est pas du goût de nos parents et la défense s'organise. La pompe à *fly-tox*, un insecticide, est mise en action. Peu après les voisins viennent en renfort avec une pompe. Le combat est inégal, les fourmis ne reculent pas. Elles contournent les zones fly-toxées et se regroupent après. Arrive le moment où l'insecticide manque, il est remplacé par du pétrole, moins efficace. Enfin, de la paille en feu est expérimentée. Je ne me souviens plus de la fin de l'histoire.

En tout cas pendant que les parents s'occupent de défendre la maison nous, les gamins, observons en détail la colonne en mouvement et le différent type de magnans. Au centre une multitude de fourmis de taille moyenne avancent semblant se cogner les unes aux autres, certaines transportent précieusement un œuf blanc presque aussi gros qu'elles. Sur les bords des fourmis énormes, bien armées de grosses mandibules, ce sont des guerrières, elles assurent le service d'ordre et la protection de la colonne.



Figure 22 : Une colonne de Magnans (Wikipedia)

<sup>42</sup> Les *fourmis magnans* migrent régulièrement, accompagnées de la reine. Elles sont aveugles et communiquent par le biais de phéromones.



A la direction du collège, monsieur *Clamagirand*<sup>43</sup> remplace monsieur *Daurès*. Il est principal en titre. Sa femme Hélène est une grande et élégante personne à la démarche chaloupée admirée par la cadette de mes sœurs. Elle est « folle » de bergers belges. Ils n'ont pas d'enfant, c'est leur premier séjour en Afrique. Les relations d'abord professionnelles avec mes parents deviennent rapidement amicales.

Des améliorations sont apportées à la vie des collégiens. En premier des cuisines plus fonctionnelles et un vaste réfectoire sont construits. Ainsi les élèves peuvent manger à une table et surtout cela permet de passer du plat unique à un repas plus équilibré. C'est aussi l'occasion d'inculquer l'hygiène avec en priorité la propreté des mains. Au début les mains sont contrôlées systématiquement à l'entrée du réfectoire. Je me souviens de ma mère postée près du bac de nettoyage où les plus roublards tentent d'oublier l'hygiène, ceci pour éviter la queue près du point d'eau. Cependant, l'habitude du lavage des mains est bien vite adoptée par tous les élèves. La seconde amélioration est la construction d'un plateau de sport au-dessus du collège.

Ces constructions se font avec les moyens du bord. Souvent, seuls les matériaux sont achetés. Les plans sont « maison », la main-d'œuvre est celle dédiée à l'entretien du collège, avec parfois un apport des personnels des autres administrations.

Le terrain de sport est l'œuvre des militaires du camp voisin. En effet pour débroussailler, dessoucher et niveler le terrain choisi il faut des moyens importants. Un matin, de bonne heure, des militaires arrivent dans leurs chenillettes<sup>44</sup>. Ces engins possèdent des palans et des pelles pour arracher les souches et pour combler les trous. Une troupe de tirailleurs armés de pelles et de pioches complètent l'équipe. Pendant plusieurs jours les soldats s'affairent dans le bruit et la poussière. Pour nous, les gamins, c'est un spectacle fascinant. Une fois le terrain préparé, les équipements sont installés, ils consistent dans des buts de foot et une fosse à sable pour les sautoirs en longueur et en hauteur. La zone de saut en hauteur comporte deux piquets et un élastique rouge fait fonction de barre. Tout le monde saute plus ou moins en ciseaux.

Sur leur lancée les militaires prolongent la route pour désenclaver la Cotonnière puis rejoindre la route de la piscine.

J'aime l'endroit où nous habitons, c'est beau cette fascinante savane qui nous entoure. Je suis sans doute sous surveillance étroite, mais je garde un souvenir de liberté et « d'aventure ».

Sur la photo avec Tèyogo, il manque Pépée, ce doit être l'année où les parents avaient décidé de la laisser à Bourges en croyant que cela lui serait bénéfique pour réussir sa 5<sup>e</sup>. Cela a été inefficace sur le plan scolaire et catastrophique sur le plan sentimental.

Dès le début au collège, nos parents sympathisent et fréquentent la famille Casanova. Le père, Joseph, est directeur de l'école du Camp militaire. La mère, Vanina, s'occupe d'un nourrisson, une belle petite fille potelée : Malou<sup>45</sup> née en 1946 à Marseille. Deux garçons complètent cette famille, Roger l'aîné, François qui a un an de moins que moi.

Pour aller jouer chez les Casanova le trajet se fait souvent à vélo et pour moi sur un porte-bagages, de rares fois c'est à pied, mais je renâcle alors, car c'est pénible. Ils habitent une grande maison près de l'école, massive, surélevée et avec une grande terrasse. Dans la cour de magnifiques manguiers deviennent rapidement notre terrain d'escalade et de jeu. Les arbres sont grands, leurs branches très flexibles ne risquent pas de casser. Le bois est résineux, souvent nos jambes et nos shorts en gardent la marque. Les mangues, à maturité, sont grosses et succulentes. Nous les mangeons dures et à peine mûres au début, ensuite c'est un régal, nous terminons avec des fruits très mous. Pour manger ces derniers, nous perçons avec les dents un trou à une extrémité, la peau est amère, puis nous « tétons » en pressant la mangue avec les deux mains pour extraire le jus. Après ces dégustations nos mains sont jaune orangé et bien poisseuses, nos avant-bras aussi.

<sup>43</sup> Gille CLAMAGIRAND.

<sup>44</sup> *Chenillette Renault* : tracteur à chenille blindé conçu pour alimenter l'artillerie (Wikipedia).

<sup>45</sup> Marie-Louise.

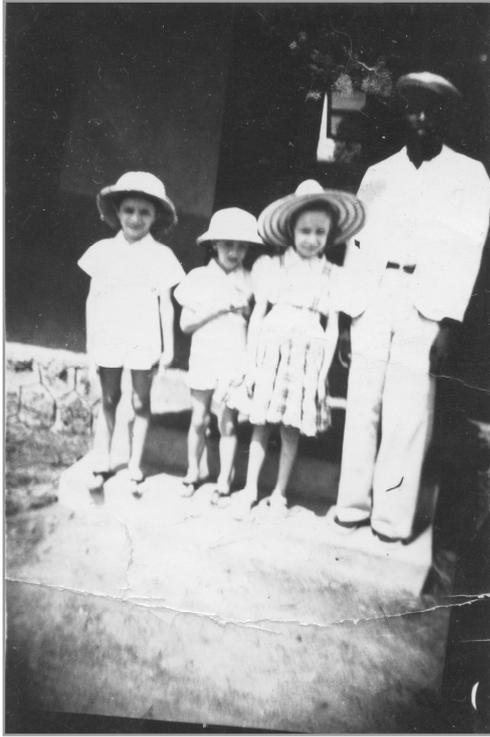


Figure 23 : Derrière notre paillote vers 1948  
de gauche à droite : Riquet, Dani, Zette, Tèyogo

Les Casanova ont une jeune guenon, appelée *Chita* bien évidemment<sup>46</sup>. Elle nous amuse beaucoup, grimpe aux arbres pour nous accompagner et fait beaucoup de bêtises. Par exemple un jour, Chita trouve amusant de se draper dans un tissu bien chaud, elle le traîne dans la poussière, cabriole avec joie dessus, se cache dessous. Survient Jo Casanova qui pousse des cris coléreux et des jurons, car la guenon a profité d'un placard mal fermé pour lui voler son manteau neuf. Celui-ci a été acheté à Marseille pour affronter l'automne bien froid de la Métropole, en effet les vacances se terminent le 1<sup>er</sup> novembre et il fait froid à Marseille, surtout les jours de Mistral.

Le temps passe, plein de jeux. A la rentrée mes aînés sont en classe et je me trouve un peu esseulé, car les parents aussi ont classe. Je reste sous la garde de Tèyogo et de Lamine. C'est avec eux que j'apprends à faire de la bicyclette, sur le vélo de ma mère. Pour un enfant ce n'est pas aisé, car il faut pédaler en danseuse. Ils n'étaient pas trop de deux pour courir interminablement derrière moi. Il faut dire que l'étroit passage sableux de la route descendant au marigot complique mon apprentissage que je n'ai pas le droit de faire dans la cour du collège. C'est maintenant que je réalise tout leur mérite.

Arrive le grand drame de ma vie : je dois aller à l'école, au cours préparatoire. Fini la liberté et le jeu permanent.

Dans la véranda attenante à la classe de monsieur Casanova, qui enseigne aux CM1 et CM2, deux pupitres sont installés de chaque côté d'une porte. Ils m'accueillent avec trois autres compères, quatre petits blancs. Ce régime « de faveur » est dû au fait que les autres enfants de notre âge apprennent à parler français, ce qui n'est pas utile pour nous quatre. Nous entendons régulièrement ces écoliers ânonner en chœur, dans une salle voisine.



Figure 24 : Au camp militaire chez les Casanova.  
De gauche à droite : Vanina Casanova, Malou, Dani, Roger, Riquet, François.

Dans la classe de monsieur Casanova, la discipline est rigoureuse pour ne pas dire sévère, sauf pour nous quatre, mais nous évitons de nous faire remarquer, on ne sait jamais. La dictée est particulièrement redoutée, car à chaque faute d'orthographe correspond un coup de règle sur les mains. Zette et Riquet qui on subit cette pratique en garde un mauvais souvenir et puis, l'efficacité n'a pas été prouvée.

<sup>46</sup> C'est le nom du singe de Tarzan.

Avec Riquet et François, notre terrain de jeu est la brousse environnant le collège. Nous n'allons jamais bien loin. Nous aimons beaucoup la carrière de sable et son voisinage. Interdiction nous est faite de sauter du haut des « falaises » pour arriver sur le tas de sable qui amortit le choc en arrivant. Nos parents craignent que nous soyons victimes d'un éboulement. Evidemment nous sautons avec bonheur, mais en faisant attention.

Tout autour de la carrière poussent de petits arbres aux branches assez basses pour faciliter l'escalade. L'un retient particulièrement notre attention, car à deux mètres du sol il possède deux longues branches horizontales, une pour s'asseoir et l'autre un peu plus bas pour poser les pieds. On se croirait sur un banc. Nous y passons de bons moments à discuter ou à souffler un peu après nos courses et nos sauts. Un jour, je ne sais pas lequel de nous a eu besoin de satisfaire un besoin, ce jour-là il a inventé nos cabinets en altitude. Parfois nous sommes trois biens assis, le short sur les mollets, occupés à satisfaire une urgence, un jeu de garçons. La pratique cesse le jour où mon père nous surprend, François et moi, en position et nous a dit de cesser nos bêtises. J'imagine que le soir, notre histoire amuse bien Maman.

Tèyogo, encouragé par nos parents, décide d'apprendre à lire et à écrire. Il débute avec Maman et peut-être aussi avec l'aide de Dieng qui étudie au collège. Après des années d'études, il devient gendarme et se déplace jusqu'à Bouaké, tout fier de l'annoncer aux parents.

---

## Route de Gonfreville - le Nouveau Collège

En 1950, je crois, nous déménageons une fois de plus, nous allons habiter au « nouveau collège ». Il se trouve à la sortie de Bouaké, sur la route de Gonfreville, sur un vaste plateau nu qui, pour le moment, ne comporte que quelques villas pour les enseignants et le principal. L'établissement est à construire et se résume à notre arrivée à un entrelacs de fondations et un château d'eau en bois, réservoir en béton.

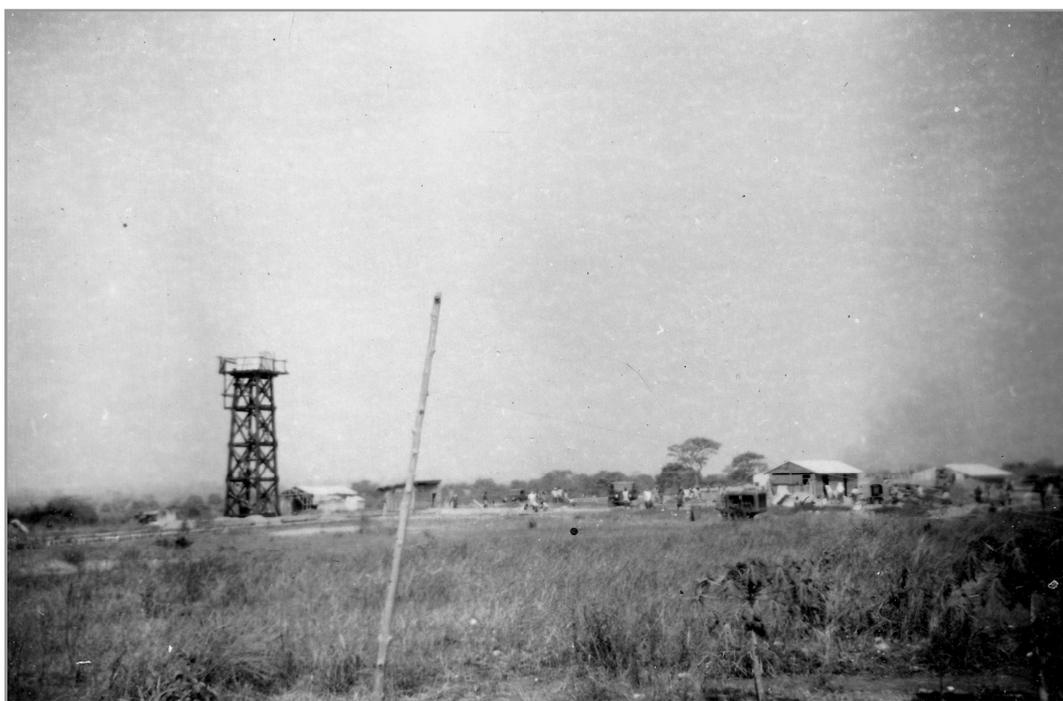


Figure 25 : Le futur collège à notre arrivée.

Notre maison est neuve et en matériaux « modernes » : ciment et toiture en éverite (couverture ondulée, mélange d'amiante et de ciment). La façade est majestueuse avec une grande terrasse, une belle véranda ornée de quatre colonnes. Les fenêtres et portes sont à claire-voie, pas de vitres, l'air circule librement. On pénètre dans le séjour par une porte à deux battants, à droite la salle à manger, à gauche le salon puis les chambres. Une porte isole le couloir donnant sur les chambres, une pour les parents, une plus grande pour les enfants (nous sommes quatre). Toutes les pièces sont dotées de nombreuses fenêtres à claires-voies, on les relève avec un bâton d'environ un mètre qui les garde entrouvertes, ce système empêche les rayons du soleil de pénétrer dans les pièces.



**Figure 26 : Notre maison plusieurs années après notre arrivée.**

Au début il n'y avait aucune végétation. Celle-ci fut plantée à l'instigation de nos parents, en accord avec les voisins.  
Devant la terrasse : 2 magnifiques papayers, à leur gauche un bougainvillier luxuriant.

Les sols sont pavés de carreaux rouges. Dans le séjour notre mère exige que le sol, laborieusement ciré, reste brillant, alors : patins obligatoires sous les pieds. Je crois qu'il nous arrive d'oublier un peu, mais cela se voit et nous sommes rappelés à l'ordre. L'entretien du carrelage nécessite beaucoup d'énergie et Maman est la première à donner l'exemple. Elle enseigne à son entourage la bonne méthode : il faut faire briller le sol avec un mouvement alternatif des deux jambes, comme pour une course sur place, bien cadencée. Tout le monde est mobilisé à un moment ou un autre, employés et enfants, sauf Papa. Après, nous sommes plus enclins à utiliser les patins.

Comme dans les précédentes maisons nous nous éclairons avec des lampes à pétrole sous pression de marque Coleman. Nous en avons deux, je crois, pour les grandes occasions, autrement une suffit à éclairer le séjour bien installée sur une sellette de presque deux mètres de haut. Elle est déplacée du salon à la salle à manger suivant les besoins. L'éclairage est puissant, mais bruyant. Nous sommes habitués à faire attention à la sellette et je crois que nous n'avons jamais eu d'accident.

Certains soirs, des nuages d'éphémères virevoltent par centaines autour de la lampe Coleman. Une partie des insectes grillent en se cognant au verre brûlant. D'autres, pendant le dîner, tombent dans nos assiettes. C'est particulièrement dissuasif lorsqu'il y a la soupe rituelle des Berrichons.

Ailleurs nous utilisons une lampe tempête facile à déplacer, ou une lampe à col. Pour travailler et pour lire, c'est à peine suffisant.

Nous découvrons avec cette maison l'eau courante dans le cabinet de toilette, dans la cuisine il y a un robinet, enfin les w.c. sont équipés d'une chasse d'eau murale. L'eau est économisée au maximum, car notre château d'eau individuel est un fût de 200 litres juché sur un échafaudage en bois de teck. Au pied de ce réservoir un second fût de 200 litres reçoit l'eau apportée par camion-citerne, une pompe à main Japy sert à monter l'eau. J'aime pomper, mais c'est rapidement lassant.

La concession est vaste et sans végétation, tout est à faire. Papa et monsieur Daurès, qui habite quelques maisons plus loin, délimitent le terrain et prévoient les emplacements des arbres à planter. Il faut aussi envisager une haie de lantanas jaunes, c'est une plante arbustive persistante dont les fleurs sont en grappes très colorées, elle supporte bien la sécheresse. Les arbres seront des acacias pour la plupart. Dans un coin de la concession un gros arbre dont le tronc nous nargue, car son tronc est recouvert de gros et solides piquants, impossible d'y grimper. Lorsque je parle de nous dans les jeux il faut comprendre que c'est Riquet et moi. Nous avons 16 mois d'écart et je dois reconnaître que je lui colle au train, cela doit bien l'agacer quelques fois. D'un autre côté c'est lui le chef, il sait tellement plus de choses que moi et il a une multitude d'idées.

Lors de notre arrivée au nouveau collège, celui-ci n'existe pas encore. Sur le plateau où nous sommes installés, ce ne sont que tranchées, montagnes de terre, pelleteuses, bétonnière, et autres engins de chantier. Le conducteur de chantier est monsieur Miquel qui habite aussi ici avec sa femme et leurs deux enfants. Il est compagnon du devoir et a une oreille percée pour porter la boucle d'oreille traditionnelle, c'est étrange pour moi. Je ne me souviens plus du nom du garçon qui avait pourtant mon âge et avec qui je jouais souvent. Leur fille aînée s'appelle Monique, peut-être de l'âge de Zette.

Avec Riquet, François, le fils Miquel et parfois Michel Daurès, le chantier est notre terrain de jeu favori. Nos parents sont bien un peu inquiets aussi nous sommes munis de multiples recommandations et d'appel à la prudence. Bien sûr il ne faut pas courir sans regarder où l'on met les pieds, les tranchées ont environ un mètre de profondeur, parfois plus. Nos jeux préférés sont les batailles, influencés par les quelques films que nous voyons, nous sommes tour à tour des cow-boys et des indiens, Zorro et les méchants soldats, les trois mousquetaires et les hommes de main du Cardinal, des explorateurs, etc. Dès que les devoirs sont terminés, ce ne sont que courses, escalade des tas de sable que nous dévalons avec plaisir, coups de fusils et de pistolets, duels, et encore plein d'autres aventures. Notre arsenal est bien fourni, car nous fabriquons une partie de nos armes (boucliers, armures, arcs et flèches, épées, lances-pierres). Il y a tout de même quelques jeux plus calmes, lorsqu'il fait trop chaud et que nous avons l'interdiction de courir au soleil. Le plus populaire est un jeu de bille, le jeu des trois trous. Il suffit de peu de chose : une bille par joueur et trois trous en triangles creusés dans la terre. Le jeu consiste à faire un tour à sa bille, en rentrant successivement dans les trois trous, il est possible d'expédier les concurrents en dehors du circuit pour les retarder. Mais attention, on ne lance pas la bille, il faut la projeter avec le pouce le dos de la main contre le sol. Zette est joueuse adroite à ce jeu.

Chaque soir nous rentrons juste avant la nuit et, le temps de retrouver une allure civilisée, l'heure du repas arrive. Lamine nous apporte les plats, avec la sacro-sainte soupe pour commencer, il les présente à Maman et, lorsque nous sommes entre nous, il les pose sur la table. Notre cuisinier est assisté par un jeune marmiton : le « petit boy ».

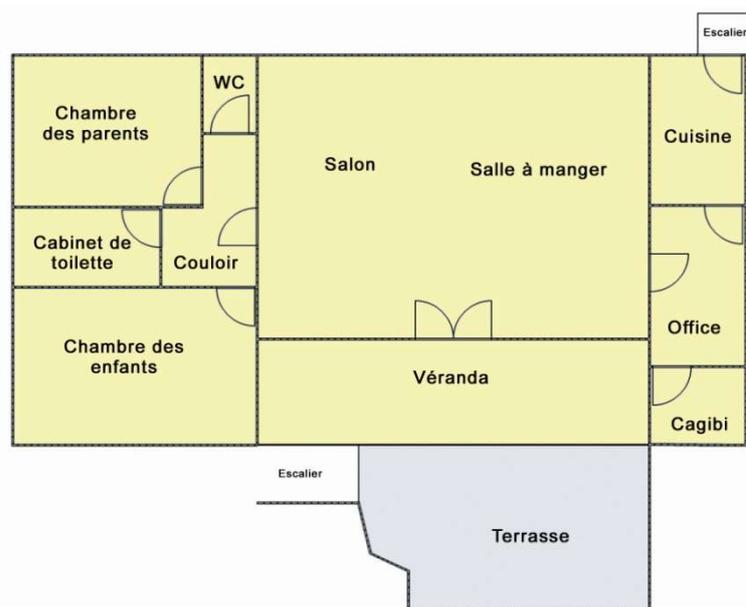


Figure 27 : Notre habitation au « nouveau collège » - Bouaké vers 1952

Le soir avant de partir, une fois son travail terminé, Lamine passe voir Maman pour connaître le menu du lendemain. Puisque c'est lui qui fait les achats au marché car il connaît les produits disponibles et leur prix moyen. Les repas du lendemain en découlent, ses recommandations étant souvent retenues. A la saison des haricots verts, je ne les aime pas, il propose généralement de me faire des frites ou des *haricots kissis*. Ça ne marche pas à chaque fois. Merci Lamine, tu sais nous faire plaisir.

Vient le moment des comptes. Lamine annonce ses dépenses et le prix moyen des produits à acheter le lendemain, en fonction de quoi une somme lui est attribuée. Parfois ma mère trouve que le prix annoncé pour un achat, une salade par exemple, est exagéré. Comme elle a bonne mémoire, elle se souvient du prix des précédentes salades, l'augmentation ne peut pas être énorme. Lamine se défend, mais ma mère n'est pas dupe, cependant l'affaire en reste là et tout le monde sauve la face. Lamine nous quitte en bougonnant, mais il sait qu'il ne faut pas trop exagérer sa petite marge.

En général le boy, que l'on peut qualifier de titulaire, a d'autres prérogatives que le cuisinier. Le matin Tèyogo effectue le ménage, il sert à table le midi, l'après-midi c'est souvent lavage ou repassage, enfin il dresse la table puis il nous quitte avant la nuit. Lorsqu'il y a des invités, il effectue le service à table, même le soir. Le rituel est bien rodé : d'abord Maman, c'est la maîtresse de maison, ensuite les femmes, puis les filles, enfin c'est au tour des hommes et des garçons. Son travail principal est l'entretien de la maison, le ménage sans oublier le sacro-saint carrelage à faire briller, le lavage des habits, des draps et du linge de toilette et de table, le repassage qui en découle. Avec 6 personnes à la maison il a de quoi s'occuper.

Tèyogo et Lamine sont appréciés, estimés et respectés dans notre famille. Avec nous, les enfants, ils sont gentils et attentionnés. Lamine, par exemple, propose souvent de remplacer les épinards ou les carottes prévues par des frites ou des haricots, pour moi.

Je ne travaille pas bien en classe et mes parents décident de me changer d'école, je quitte celle du camp militaire et j'intègre une école voisine du Nouveau collège, toujours en construction. Je suis le seul européen de cette école et j'ai le souvenir de m'être bien ennuyé en classe. La cour est un grand espace sableux sans aucun arbre pour se protéger du soleil.

Pour le CM1 je retourne à l'école du camp militaire, depuis peu ce sont les Muller qui enseignent au CM1 et au CM2. Ma première année est avec madame Muller, elle me donne le goût de travailler et, bien soutenu par Maman, je fais une assez bonne année. Monsieur Muller a la réputation d'être féroce, avec mes camarades nous redoutons ce qui nous attend. A la rentrée suivante je découvre que notre maître est très exigeant, mais qu'il est agréable de suivre ses cours. Moyennant beaucoup de travail tout se passe bien. Je réussis le concours d'entrée en 6<sup>e</sup> et j'obtiens « mon » Certificat d'Etudes Primaires le 6 juillet 1954. Pour le certif, en plus des épreuves à savoir : dictée, rédaction, calcul, sciences, histoire et géographie et peut-être quelques autres, nous devons chanter *La Marseillaise* et réciter une poésie, je tombe sur une fable de La Fontaine.

A la rentrée suivante, en 1954, Zette rejoint Pépée au Lycée Vauvert de Bourges. C'est horrible lorsque nous les accompagnons le dernier week-end avant de retourner à Bouaké. Les voir en tenue stricte dans de longs couloirs gris me laisse un chagrin indélébile. Maintenant nous sommes seulement deux enfants au lieu de quatre. Heureusement que les vacances d'été sont longues.

Cette même année, en novembre, je rentre en 6<sup>e</sup>, dans le « nouveau collège » qui vient d'être terminé. Il m'attend à 100 mètres de notre maison.

Au premier plan (voir la photo page suivante) se trouve la cour d'honneur, elle est encadrée par la salle des professeurs, le bureau du principal, l'entrée d'honneur, le bureau de l'économe, la salle des fêtes. Près de la véranda, au 2<sup>e</sup> plan le bureau du surveillant général est disposé pour avoir une bonne vue sur les deux cours.

Dans le U au second plan, autour de la cour boisée, les classes de chaque niveau et quelques salles spécialisées : sciences naturelles, physique et chimie, dessin, histoire et géographie, encadrent la cour des élèves. En son centre une cloche suspendue à une potence rythme la vie du collège. C'est un élève de 3<sup>e</sup>, reconnu pour son sérieux qu'il la fait tinter, pour exécuter sa mission il est pourvu d'un réveil qu'il emmène partout.

A gauche, autour de la cour rectangulaire de service, l'enfilade sur trois niveaux des dortoirs et des sanitaires, le réfectoire, la cuisine et les magasins. Et, au bout d'un petit chemin sinueux en cul-de-sac une modeste construction, en parpaings et couverte de tôles, abrite deux énormes moteurs diesels, chacun couplé avec un gros alternateur. C'est la centrale électrique qui alimente tous les établissements scolaires et les villas du « campus<sup>47</sup> ».

En contrebas de la cour des élèves, un terrain de foot et un sautoir constituent les premiers équipements de sport. Rapidement un terrain de basket, deux terrains de volley et un terrain de handball complètent le plateau sportif. Plus tard deux tables de ping-pong viennent s'ajouter dans la salle des fêtes, lorsque celle-ci est inutilisée.

L'eau est pompée dans le marigot qui coule à quelques centaines de mètres en contrebas. Trois pompes « Bernard » sont nécessaires pour l'acheminer jusqu'en haut du château d'eau. Elles doivent toutes fonctionner en même temps, car les bassins intermédiaires sont de petite capacité. Il ne faut pas de panne de longue durée surtout pour la cuisine et les sanitaires. Chaque moteur se démarre manuellement. Cette chaîne repose sur un préposé, mais des fois l'eau n'arrive pas, d'autres fois le château déborde et le préposé est introuvable, après il a des « explications » avec l'économe, mon père.

---

<sup>47</sup> Ecole primaire, collège, centre d'apprentissage, villas de fonctions.

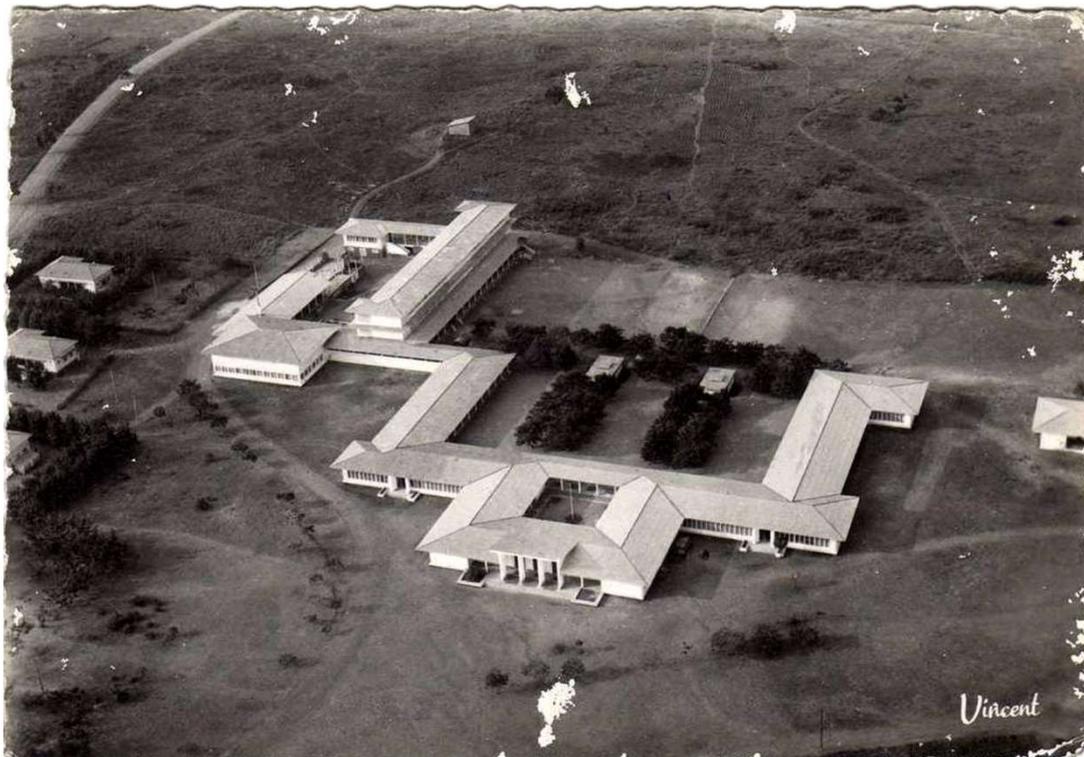


Figure 28 : Le « nouveau » Collège Moderne de Bouaké

L'année d'avant ma rentrée, Papa arrête d'enseigner le français, l'histoire-géographie et la gymnastique, car il accepte le poste d'économiste de ce collège. Sa première mission consiste à préparer la rentrée 1954-1955. Tout est à créer, car l'ancien collège va subsister et devenir *Cours Normal* destiné à la formation des instituteurs.

Pendant près d'un an, Papa, Monsieur Albaret le nouveau principal, Monsieur Diagne le surveillant général, préparent la rentrée. Tout doit être opérationnel pour l'arrivée des élèves que l'on attend dans les 2 sixièmes, les 2 cinquièmes, les 2 quatrièmes et les 2 troisièmes. Tous les collégiens, à l'exception de quelques européens, sont internes. Ils sont pris en charge à 100% pour tout : livres et fournitures scolaires, habits, chaussures, linge de corps et de toilette, produits d'hygiène, logement et nourriture, soins médicaux.

Les mobiliers des classes et des dortoirs, les équipements de la cuisine et du réfectoire, le matériel pédagogique, les outils pour les ateliers d'entretien, sont commandés depuis longtemps et arrivent de France, tout est à installer. Pour effectuer ce travail, des employés ont été recrutés, certains sont sans qualification, mais il y a un cuisinier, deux mécaniciens, un ou deux chauffeurs, deux menuisiers, etc. Toutes les activités sont menées de front et la gestion administrative et financière du collège commence immédiatement.

L'atelier à démarrer de toute urgence est celui dédié à la confection des habits d'uniforme de couleur kaki. La salle de couture est installée dans la future salle des fêtes pour plusieurs tailleurs plus ou moins expérimentés. Des patrons de coupe existent, mais il faut estimer les besoins de chaque taille, en espérant ne pas avoir trop de retouches au final. Le rythme de production est ambitieux, c'est Papa qui s'assure du résultat quantitatif et de la qualité. Chaque collégien doit être doté de 2 shorts, 2 chemises, 2 tricots de corps, 2 slips, une paire de sandalettes en plastique transparent, une paire de tennis. Une partie des tailleurs restent pour les retouches.

Des jardiniers préparent les abords, car, après le chantier de construction, il reste beaucoup à faire. Des arbres sont plantés dans la cour encadrée par un corps de bâtiment en U bordé d'une véranda. Il faut aussi désherber.

Un plateau de gymnastique, d'abord sommaire avec son seul sautoir en hauteur et longueur, est aménagé par la suite. Au final on y trouve plusieurs terrains de sport, 1 de foot, 2 de volley, 1 de basket.

D'autres chantiers sont lancés comme celui du montage du mobilier arrivé en caisse et son installation dans les classes, sans oublier estrades et tableaux. Les mobiliers du réfectoire et des dortoirs sont aussi préparés, la vaisselle est déballée. Les tables sont prévues pour 10, elles sont à dresser avant chaque repas, mais les aides du réfectoire ne savent pas compter et il faut tout leur apprendre. Avant chaque repas, dans les débuts, Papa passe en revue les tables, car il manque souvent des couverts ou des verres ou il y a des tables installées pour 9 ou 11 et les plats sont pour 10. Enfin, à force tout fini par se faire correctement.

Pour la cuisine, des spécialistes, venus de France installent deux immenses cuisinières<sup>48</sup> au fuel, elles mesurent plusieurs mètres de long, les deux marmites autoclaves pour le riz font 150 litres, les fours sont à la même échelle, les brûleurs pour les casseroles sont monstrueux. Les cuisiniers et leurs aides doivent être formés, car ils passent d'une cuisine rudimentaire au bois à une cuisine moderne. Aucun ne sait lire et allumer les brûleurs est compliqué, il faut être rigoureux, car le risque d'explosion existe. Mon Père suit la formation en même temps que le cuisinier, et les travaux pratiques aussi : allumage et réglage des brûleurs, chargement, fermeture et ouverture des autoclaves, etc. Les premières semaines il passe beaucoup de temps à la cuisine et au réfectoire, plusieurs fois par jour pour chacun des repas.

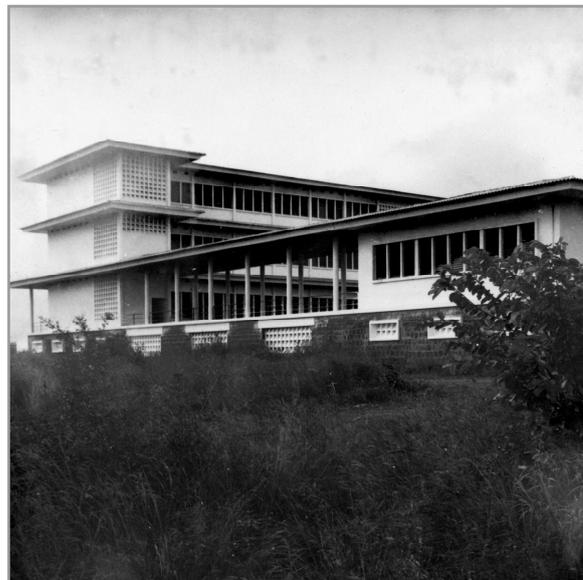


Figure 29 : Le Collège Moderne de Bouaké vers 1955 à gauche les dortoirs

Les livres, cahiers, crayons, porte-plumes, gommes, matériel de dessin, craies, sont contrôlés et stockés en attente du jour de la rentrée. L'équipement des salles spécialisées et la mise en place de leur matériel pédagogique doivent être prêts pour la rentrée. Je vois encore les grandes armoires vitrées du « magasin » de sciences naturelles avec leurs échantillons de pierres, d'insectes, des maquettes et des microscopes et, cerise sur le gâteau, *Arthur* le squelette.

Le soir, après le repas Papa ramène de grands registres pour la comptabilité et la gestion. Maman l'aide très souvent, car, gérer le collège en cours d'installation et être toute la journée sur le terrain pour résoudre les difficultés rencontrées par les différentes équipes, c'est beaucoup de travail. Il travaille tous les jours et même le dimanche.

Je découvre la 6<sup>ème</sup> avec plaisir, c'est formidable nous avons une belle salle claire, du côté de la véranda des claustres sur tout le mur apportent une bonne aération et de la lumière. Ce sont les professeurs qui changent de salle, sauf pour l'histoire-géographie, les sciences naturelles, la physique-chimie, le dessin. Pour l'anglais et le dessin, mon prof s'appelle Maman, j'évite de l'appeler. Ce n'est pas toujours la fête d'avoir un de ses parents en classe, d'abord leurs collègues sont de vilains rapporteurs et, je me souviens qu'un soir j'ai négligé d'apprendre mon vocabulaire d'anglais, le lendemain en fin de cours en passant près du bureau pour sortir, Maman me glisse « Je ne t'ai pas interrogé aujourd'hui, il ne faudra pas que cela se reproduise ». Mes sœurs et mon frère se rappellent aussi des soirs où Papa réclamait leur cahier de français ...

Je suis très content d'avoir de nouvelles disciplines, en particulier je ne fais plus d'arithmétique, mais des mathématiques : algèbre et géométrie. Ah ! Le plaisir de découvrir les équations à une inconnue : le fameux « x » et, en géométrie, les mystères des triangles et les 3 cas d'égalités qui vont avec. Riquet qui est en 4<sup>e</sup> me fait baver d'envie en me racontant les miracles de la chimie : l'électrolyse, les liquides incolores qui deviennent subitement rouges. Pour mon frère tout est merveilleux, même une banale oxydation du fer. En plus il est chargé, avec un camarade, de participer au nettoyage et au rangement hebdomadaire des tubes, becs Bunsen et autres objets sous la surveillance de Monsieur VINCHON, le professeur. Celui-ci, pour les récompenser, leur permet parfois de manipuler et de faire une expérience déjà étudiée.

J'avoue ne pas être un acharné au travail, surtout pour les matières qui m'ennuient : français, anglais, histoire-géographie. Mais, Maman veille sans faille et contrôle tous les jours mon travail. Régulièrement elle m'aide pour mes rédactions, car je n'arrive pas à m'y mettre tout seul. C'est clair : je

<sup>48</sup> Peut-être que l'on parle de pianos.

ne suis pas autonome, ce qui la désole. Dans les autres disciplines, ça va plutôt bien. Ce mode de fonctionnement dure si longtemps que mes parents se demandent comment je ferai en seconde, lorsque je serai obligé de rentrer interne en France. Finalement alors que je suis en 3<sup>e</sup>, Maman écrit un jour à *Tata de Vilsoude*, Antoinette sa sœur, « ça y est je crois que Dany va se débrouiller tout seul ». Il est bien temps. J'ai l'habitude de dire que si j'ai obtenu le baccalauréat c'est grâce à ma mère.

---

## Zamblé

Peu après ma rentrée en 5<sup>e</sup>, lorsque Papa rentre de son travail juste avant le repas du soir, vers 7 heures, il dit à Maman qu'il a remarqué ces derniers jours un jeune garçon faisant ses devoirs sur l'escalier d'entrée du collège. Il a l'impression qu'il dort la nuit sur une natte près du gardien. Maman lui demande de se renseigner et c'est comme cela que Zamblé est entré dans la famille.



**Figure 30 : En voiture devant le Vox**  
De gauche à droite : un jeune inconnu, Zamblé, François et moi.

Zamblé Bi Tra est en 6<sup>e</sup>, il est né dans un village gouro<sup>49</sup> éloigné et n'a pas de bourse pour être interne. Il veut étudier et il est inscrit régulièrement pour sa scolarité. Un « frère de village » qui est interne s'arrange pour lui apporter à manger. Devant cette situation mes parents décident de le prendre en charge.

Une chambre est installée dans notre garage avec une table pour travailler. Au début Lamine fait aussi la cuisine pour Zamblé. Rapidement Papa décide qu'un collégien de plus sur le budget du collège n'est pas un problème. En conséquence Zamblé peut manger au réfectoire avec ses camarades de classe et avoir une place en étude s'il le veut. Il est aussi habillé, équipé comme tous les autres. Durant cette année des liens amicaux se créent entre nous, nous nous voyons tous les jours et jouons ensemble. Zamblé n'est pas très sportif, à l'exception du ping-pong où il excelle.

Cette même année mes parents effectuent les formalités qui lui permettent d'être interne à partir le l'année suivante. Cela ne nous empêche pas de nous voir presque chaque jour.

Zamblé est, quelque part, mon frère. J'ai l'habitude de dire « mon frère de lait », même s'il n'est pas arrivé nourrisson chez nous. Aujourd'hui, il m'arrive de penser à lui. J'ai peu de nouvelles, mais je sais que hélas, il est diabétique et presque aveugle. Il habitait Bouaké qu'il a quitté à cause de la guerre civile, maintenant il réside à Abidjan. Il a une nombreuse et belle famille.

---

<sup>49</sup> *Gouro* – Ethnie au N.O. de Bouaké

J'aimerais que Zamblé me donne sa version de cet épisode.

---

## Jeux et distractions

Lorsque nous sommes petits, je ne sais pas trop ce que font mes deux sœurs. Il leur arrive de jouer à la poupée, car elles ont chacune un gros baigneur aux joues et aux cuisses rondes. Elles ont aussi des dinettes fleuries en porcelaine, j'aime bien jouer à la dinette, mais je ne suis pas le bienvenu. Sans doute ont-elles peur que je fasse de la casse.

Il y a aussi les parties de chat perché, de cache-cache, de saute-mouton. J'aime beaucoup jouer à saute-mouton, mais en général cela ne dure pas longtemps, car il y a toujours une des deux sœurs pour avoir mal au dos, un prétexte probablement.

J'ai déjà parlé du jeu de billes les trois trous, mais il en existe plein d'autres sortes que tous les garçons connaissent. Un soir à l'heure douce, Zette, Riquet et moi décidons de faire une partie de billes. Pour cela Riquet qui a eu l'idée de cette partie creuse le premier un trou avec une machette prise dans le garage. Bien évidemment je veux aussi en creuser un, Riquet me cède l'outil pour creuser le deuxième, ensuite il réclame la machette pour le dernier. Nous sommes accroupis et une dispute s'engage, en colère je lui rends l'outil en le lui lançant maladroitement dans les jambes. Il a une bonne entaille qui saigne, les parents alertés par les cris demandent comment c'est arrivé. Je n'en mène pas large et j'apprécie lorsque mon frère dit qu'il a fait une maladresse. Zette solidaire, ne pipe pas mot. A l'époque, honteux, je n'ai pas remercié mon frère et ma sœur, je le fais donc aujourd'hui.

La lecture nous occupe beaucoup. Lecture à la sieste, car nous devons nous reposer et c'est une bonne excuse pour éviter d'avoir à dormir. Nous lisons aussi chaque soir et le matin des jours où nous n'avons pas classe. Petit c'est Maman qui me fait régulièrement la lecture ou bien elle me raconte une histoire. J'ai bien dû entendre un millier de fois l'histoire de *la chèvre et ses sept petits biquets*.

Mes premières lectures à la maison, sur un vrai livre, un de la collection verte, un de la Comtesse de Ségur, ont commencé par un drame. En effet lorsque Maman n'est pas disponible pour me faire la lecture, c'est Marie-Hélène qui doit parfois s'y coller. Inutile de préciser qu'elle n'est pas volontaire, elle fait la sourde oreille le nez dans son bouquin chaque fois que je la sollicite. Un matin, sous la véranda, elle refuse la corvée et dit « maintenant tu sais lire il faut te débrouiller tout seul ». Riquet et Zette la soutiennent, Maman est loin, je me retrouve avec un livre à la main. Je commence à lire laborieusement à haute voix, comme j'en ai l'habitude. Au bout d'un moment, après de multiples incitations à lire en silence, je suis sommé de lire sans faire de bruit, car je gêne, mais, je ne sais pas lire autrement. « Tu n'as qu'à lire dans ta tête ». « Ah ? Je ne savais pas qu'on pouvait lire dans sa tête et je ne sais pas comment faire ». Peine perdue, il faut que je m'y fasse. Sur les conseils de mes aînés j'articule sans bruit avec un plaisir mitigé. Une fois aguerri je dévore la *Collection verte*, la *Bibliothèque rose illustrée*, la *Collection rouge et or*. Mes favoris sont *L'auberge de l'Ange gardien*, *Le général Dourakine*, *Surcouf*, *Le dernier des mohicans* et bien d'autres.

Les jeux de société et les jeux de cartes sont aussi un bon passe-temps. J'aime par-dessus tout le *Nain jaune* et *la bataille*. Un matin de Noël nous découvrons au pied de l'arbre un jeu de *Monopoly*, nous l'adoptons immédiatement. Ce jeu nous occupe de longues heures et il y a toujours beaucoup de récriminations acharnées de la part des plus pauvres. La vie est dure sans argent.

Au *nouveau collège*, comme je l'ai déjà dit, le chantier de construction constitue un terrain de jeux extraordinaire.

Avec mon frère en dehors de la lecture, les heures de sieste sont aussi l'occasion de faire des jeux de rôles. Nous construisons des tentes, des voiliers, avec les bâtons des persiennes en guise de mâts. Nos aventures se passent sur terre, dans des pays inexplorés, sur mer aussi. Riquet préfère les grands voiliers et moi les modestes bateaux de pêche ventrus, ceux qui font teuf ! teuf ! Pour préparer nos expéditions nous utilisons le Catalogue de Manufrance, il y a des armes, des outils, des habits, du matériel de camping, des appareils photo, des vélos et des motos, des instruments de musique et bien plus encore. Une fois équipés c'est l'aventure.

Un jour notre expédition consiste à survivre en solitaire sur une île déserte, l'équipement est limité à quelques objets et nous pouvons emporter un livre, un seul. Je choisis un livre de la collection Rouge et Or, sans doute, Riquet emporte le dictionnaire Larousse. « Pourquoi ? » « Tu vois, c'est



parce que sur le dictionnaire il y a tout, c'est très utile et on ne se lasse pas de le lire ». Selon le langage actuel, j'en reste *scotché*.

Au Nouveau collège, les Casanova habitent une maison très proche de la nôtre, 100 mètres, environ. Alors nous sommes très souvent ensemble, deux Casanova et deux Beys, Malou est encore petite et vie dans les jupes de sa mère, même si quelques fois elle colle à la troupe. Et puis nous grandissons et un jour Roger, qui avait tendance à être notre chef, abandonne notre troupe. Peut-être qu'il commence à s'intéresser aux filles.

Près du collège, la brousse est toute aussi proche que dans notre précédente maison, il suffit de traverser la route bordée de manguiers et nous y sommes. La végétation, à la saison sèche, est composée principalement d'herbes hautes et d'arbustes souvent épineux. Il y fait chaud lorsque le soleil donne, mais cela ne nous décourage pas. C'est là que nous cherchons du bois pour faire nos arcs, nos flèches et nos épées. Nous nous y promenons aussi, rien que pour le plaisir et pour observer. Il faut bien sûr marcher en regardant où l'on pose les pieds, car il peut y avoir des serpents. Pas bien loin de la maison il existe une termitière rouge, comme le sol dans notre région. Elle n'est pas bien haute, peut-être 50 centimètres.

Un matin, Riquet, François et moi, nous décidons de creuser à l'intérieur pour observer sa construction et son contenu, nous voulons aussi trouver la *reine* de la termitière. Celle-ci est une grosse termite ayant un abdomen monstrueux, de la taille d'un gros pouce, il est mollet, comme gélatineux et de couleur jaune pâle. A notre arrivée il n'y a que quelques termites qui sortent et d'autres qui rentrent en transportant un fêtu de paille. Nous attaquons par le sommet qui cède assez facilement, la termitière se réveille et une multitude d'insectes s'agite et cherche ce qui se passe. Les guerrières sortent de partout armées d'une paire de mandibules impressionnantes. Elles trouvent rapidement des pieds puis des jambes nues, car nous sommes en short et elles nous attaquent féroceement. D'autres s'accrochent à notre pioche, grimpent le long du manche et trouvent enfin nos bras, rentre sous nos chemisettes. Je ne sais pas comment les termites font pour savoir que nous sommes les assaillants, mais elles n'ont pas d'hésitation.

A trois, nous avons chacun notre rôle. Le premier creuse, le second qui vient de creuser pose ses habits et, aidé du troisième, il se débarrasse aussi vite que possible des guerrières et ouvrières venues à la rescousse. Aie ! Aie ! Et l'on tourne, la terre de la termitière est très dure. Il fait très chaud et nous suons à grosses gouttes, évidemment nous n'avons pas d'eau. A midi notre trou est un peu en dessous du niveau du sol, toujours pas de reine, il faut songer à rentrer pour le repas.

Vers 5 heures nous revenons creuser, sans grande conviction et finalement nous abandonnons devant la défense des termites toujours aussi décidées. La termitière a gagné et la reine est bien protégée.



Figure 31 : Reine des termites<sup>50</sup>

Très souvent le soir après les cours, lorsque le nouveau collège est opérationnel, Riquet et moi allons faire du sport avec les autres collégiens. Nous avons tous bien de la chance, car le professeur de gymnastique, monsieur CLAVERIE, est presque tout le temps sur le plateau de sport. Nous pouvons faire des tournois de volley, de basket, des matches de football ceux-ci arbitrés par le surveillant général qui aime ce sport. Certains préfèrent l'athlétisme, c'est possible aussi. Après une bonne suee d'une heure environ, la cloche du collège annonce l'étude, nous devons aussi rentrer à la maison et nous installer à nos bureaux.

Un camarade de Riquet, Ouassenan<sup>51</sup>, un grand gaillard athlétique se mesure de temps en temps au lancer du poids avec le principal, Albaret. Au début c'est le principal le plus fort, il pavoise, mais arrive un jour où Ouassenan se met à gagner alors les confrontations s'espacent. Non seulement ce collégien est grand et fort, mais il travaille très bien et est sérieux. Alors, suprême honneur et signe de grande confiance, il est doté d'un réveille, car c'est lui qui, à chaque heure de la vie du collège, sort de cours ou d'étude pour aller actionner le battant de la cloche de bronze installée au milieu de la cour. Cette responsabilité est attribuée chaque année à un collégien, méritant, d'une classe de 3<sup>e</sup>.

---

## Les amis de la famille ... les Casanova

---

<sup>50</sup> <http://www.spi0n.com/reine-termite/>

<sup>51</sup> Gaston Ouassenan Koné, né en 1939 à Katiola, devenu Commandant supérieur de la gendarmerie de Côte d'Ivoire puis Ministre de l'intérieur et écrivain. Il est auteur de 4 romans.

En Afrique, celle de mon enfance, les adultes se font facilement des relations. Lorsqu'on est expatrié, il est naturel de rechercher des liens avec ceux de son pays. Autour de nous, il y a principalement des enseignants, mais pas seulement. Et une fois connaissance faite des amitiés se lient. J'ai déjà parlé des Clamagirand. Vers 1955 et après, mes parents sympathisent avec les Pons, Marius et sa femme dont je ne me rappelle plus le prénom. Lui est directeur et professeur du Centre d'apprentissage dont les premiers élèves sont formés en mécanique.

Le soir en fin de semaine, les « célibataires » aiment passer à l'heure de l'apéritif, ils savent qu'ils seront invités à s'asseoir dans un des fauteuils sortis sur la terrasse pour l'occasion. Il y a régulièrement Michaut, Bouda, parfois Diagne.

Pierre Michaut, issu d'une famille bourgeoise, a une grande culture et joue très bien du piano. C'est le professeur de musique du collège, je ne sais pas quelles autres matières il enseigne et où. Je dois dire que ses cours théoriques me barbaient, le solfège d'abord, l'histoire de la musique, le chant grégorien, Rameau et d'autres compositeurs aussi peux enthousiasmants. A la maison j'écoute des disques de Brassens, de la musique de danse, des histoires de Jean Richard. La radio permet à peine d'entendre les actualités sur Radio France et rien d'autres, sauf quelques stations russes et anglaises, et des émissions en langage Morse. Michaut dirige, un soir par semaine et le samedi, la chorale du collège. Riquet et moi sommes sopranos, mon frère est chanteur solo. En fin d'année, pour la distribution des prix, la chorale est à l'honneur pour la Marseillaise et un petit récital. Certaines années il y a également une pièce de théâtre, je me souviens d'avoir aimé le *Malade imaginaire*.

Monsieur Bouda, professeur d'histoire-géo, habite la maison que nous apercevons depuis notre terrasse. A l'heure de l'apéro on le voit arriver sa lampe torche à la main, pourtant il fait encore jour. Debout sur la terrasse il discute avec nos parents et d'autres qui sont là, au bout d'un moment Papa se sent obligé de l'inviter à s'asseoir. Quand l'heure du repas approche, alors que les invités regagnent leur maison, Bouda continue imperturbablement à discuter. Maman va voir si le repas est prêt, elle revient et annonce que nous allons bientôt passer à table. Mais Bouda reste assis, détendu, pour qu'il parte il faut lui mettre les points sur les « i ». Souvent, de guerre lasse, mes parents l'invitent à dîner.

Un samedi soir où Bouda a trouvé une autre table accueillante, pendant que nous terminons de dîner, Roger arrive pour demander si nous allons au cinéma. Il nous dit qu'en montant les marches de la véranda il a entendu un sifflement de serpent. C'est bien possible, la brousse est toute proche et un magnifique bougainvillier forme une véritable tonnelle au-dessus des marches. Mon père prend son fusil de chasse d'une main et une lampe torche de l'autre. Papa, avec « les garçons » sur les talons, explore les environs de l'escalier, rien. Un rapide coup d'œil sans succès dans la cour, l'exploration continue sur le côté vers le cabinet de toilette. Là, le long du mur un gros serpent tente de fuir, il n'y a rien pour se dissimuler. Papa donne la torche à l'un de nous et se prépare à tirer. Le serpent se sent acculé, il se redresse et se gonfle : c'est un énorme *naja*, un serpent cracheur. Pan ! En même temps que la tête il perd la vie. Il est rapporté triomphalement. Le coup de fusil, vers 8 heures du soir, n'est pas passé inaperçu des voisins. Il faut raconter plusieurs fois l'évènement et admirer la taille du cracheur.

Quelqu'un suggère de faire « blague » à Bouda qui n'est pas encore chez lui. Le reptile est installé sur les escaliers, la blessure cachée par un pot de fleurs. On se réjouit déjà de la surprise qu'aura leur collègue. Mauvaise plaisanterie qui n'est pas du tout appréciée par la victime et le fait savoir le lendemain.

Diagne, le surveillant général est très apprécié de mes parents. Il est né au Sénégal d'une famille de notables et a fait de bonnes études. Il porte des lunettes et voit mal de l'œil gauche à cause d'une blessure de guerre pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est célibataire. Lorsque je me retrouve seul, Riquet étant à Vierzon, très souvent le samedi soir il m'invite, en compagnie de Michaut, à aller au cinéma.

Pendant la construction du collège, le chef de chantier est monsieur Miquel, c'est un « compagnon » et son oreille percée m'étonne. Avec sa femme ils ont une fille, Monique, et un fils de mon âge, Michel. Je joue souvent avec lui. Une année nous avons de, concert, une paratyphoïde. Voilà un très mauvais souvenir pour moi, nous aurions bu de l'eau du marigot en bas de chez nous.

Parmi les amis et relations, la famille Casanova occupe une place particulière. Nos pères s'entendent vraiment bien, ils exercent le même métier, aiment la chasse, les discussions le soir à l'apéro, ils fument ils sont souvent ensemble. Nos mères sont moins proches.

Quant à nous, les enfants, nous nous entendons bien même si parfois Roger et mes sœurs ont quelques différends. Je crois pouvoir affirmer qu'une grande amitié lie les plus jeunes. Riquet est également ami avec Roger. Pendant mes 11 années à Bouaké, François et Malou sont comme un frère et

une sœur pour moi. Nous avons tant fait ensemble qu'en juin 1958, lorsque je quitte définitivement « mon » Afrique, c'est un chagrin de les laisser.

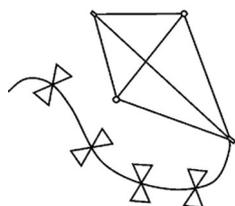
Avec François nous sommes inséparables. Lorsqu'il nous arrive d'être désœuvrés, ce qui est rare, nous allons voir ce qui se passe à la maison Beys, puis à la maison Casanova, ou vice versa. A chaque étape nous trouvons une occupation, un jeu. Chez François il y a plein d'animaux, Chita bien sûr et par périodes, des boas, une petite biche, une tortue, une chatte et ses petits. Tous circulent librement dans la maison, certaines fois, excédée par cet envahissement, Vanina se fâche et crie en langue corse, Jo n'est peut-être pas totalement étranger à ce moment d'humeur. Nous, les gamins, nous comprenons qu'on ne rigole pas ce jour-là, il vaut mieux s'esquiver.



Figure 32 : Au camp militaire chez les Casanova – François et Chita.

Chita est une source inépuisable de bêtises et d'amusements, elle imite tout ce que nous faisons, à sa manière. Lorsque les bêtises dépassent l'entendement, il vaut mieux éviter de la corriger lorsqu'elle se trouve dans la maison, car, à chaque fois ou presque, elle se sauve en criant et en ouvrant les vannes, cela incite à la modération.

Malou possède un petit vélo sur lequel elle promène souvent Chita autour de la maison. La guenon adore s'asseoir sur la selle, tenir le guidon des deux mains et se cramponner sur le cadre avec ses pattes arrières pendant que Malou la pousse. Un après-midi, alors que nous discutons derrière la maison Casanova, Chita arrive en traînant le vélo et s'approche de Malou. Elle montre clairement qu'elle veut faire du vélo, comme Malou refuse Chita insiste puis se met en colère montrant toutes ses dents et, tout en criant, elle frappe d'une main Malou. Inutile de dire que la guenon est mise en fuite avec pertes et fracas.



Lorsque souffle l'harmattan, ce vent sec venu du Sahara, les meubles se mettent à craquer, des tourbillons de poussière traversent la cour, nos lèvres se dessèchent. Avec Riquet et François, nous profitons du vent pour fabriquer des cerfs-volants. Deux baguettes de bambou, un peu de papier d'emballage léger, de la colle, de la ficelle pour l'assemblage et pour le faire voler. En peu de temps c'est construit. Nous procédons aux essais d'envol avant de trouver le bon équilibre. Nos prototypes sont fragiles et, la moindre chute endommage ou détruit notre cerf-volant. Le bon papier léger est rare il faut éviter la casse. Finalement le vent semblant convenir nous lançons chacun notre cerf-volant jusqu'à des altitudes vertigineuses, nous semble-t-il. C'est à qui montera le plus haut.

Lorsque nous devenons collégiens, nos parents mutuels acceptent de nous emmener régulièrement à la piscine, de nous y laisser puis de revenir nous chercher. Les consignes de sécurité nous sont rappelées à chaque fois, en plus il y a souvent quelques rares adultes. Nous sommes prudents et

barbotons en groupe. Cricri et Jacotte, les deux filles Albaret, savent nager et nous ne voulons pas être en reste. Alors nous apprenons à nager, d'abord sous l'eau en ouvrant les yeux malgré la poussière en suspension, puis en surface. A partir de ce moment, nous essayons de nous faire conduire une fois par semaine, lorsqu'il y a de l'eau. En effet l'eau, non filtrée, provient d'un marigot et en saison sèche le filet d'eau minuscule ne parvient pas à contrebalancer les quelques fuites du bassin qui mesure 33 mètres. Le long du bassin une immense paillote constituée de piliers et d'un toit en paille sert de « club house », certains soirs il y a apéritif pour les adultes, il y a alors du monde.

J'avoue que j'aime beaucoup la compagnie de Jacotte, j'ai l'impression que mon élan est ignoré, timide, je me contente de nos discussions et de l'admirer.



Figure 33 : Dans la Simca 5 décapotable des Casanova, casse-croûte devant la piscine.

De l'autre côté du bassin de natation, sous des manguiers, un terrain de volley rudimentaire nous permet de varier les plaisirs. Sous les arbres nous jouons et de jouer même aux heures chaudes. Une fois le match terminé nous sautons dans la piscine, suants et pleins de poussière. Cela ne change pas de façon visible la qualité de l'eau brunâtre. Peu de temps avant que je rentre en France il y aura un pédiluve et une douche.



J'aime beaucoup les promenades dans la brousse avec Maman, car elle commente ce qui nous entoure, elle a de grandes connaissances en botanique. Ces marches sont plus rares avec Papa. Il emporte toujours son fusil, dès fois qu'une perdrix ne serait pas effrayée par notre troupe. Ces sorties ne sont pas toujours possibles, car après la saison des pluies les herbes sont trop hautes et trop drues. Lorsque nous quittons le voisinage immédiat de Bouaké les herbes à éléphant dépassent 2 mètres de haut. Après de spectaculaires feux de brousse, c'est plus praticable. C'est aussi le début de la saison de chasse.

Figure 34 : Sortie en brousse avec Malou et François

En avril,-mai, après quelques pluies, des orchidées sauvages fleurissent en quantité, c'est comme les champignons il faut trouver les bons endroits. Maman en connaît, à cette période elle nous emmène en voiture pour une partie de cueillette, le matin. Parfois François et Malou sont de la partie, c'est une bonne occasion pour emporter la glacière et un petit en-cas La période de cueillettes est éphémère. Nos orchidées donnent au sommet d'une longue tige rectiligne au sommet une seule petite fleur de couleur rose pâle. Nous en cueillons de belles brassées, assez pour fleurir le séjour de nos deux maisons.

---

## Chasse, vie sauvage

Notre grand-père Joseph Beys<sup>52</sup> chassait et notre père a commencé à chasser dès 16 ans, comme il est de coutume dans les familles de chasseurs. C'est pour lui une activité naturelle. Il la considère à la fois comme un plaisir et comme utilitaire, en effet nous mangeons le gibier rapporté. Cette viande permet aussi de varier les repas, nous adorons les perdrix et les lièvres.

Nos parents comptent sur le produit de la chasse, spécialement pendant la guerre où la viande était rare et chère. En ce temps-là, les lapins ont souvent alimenté la famille. Comme les fusils de chasse étaient interdits par les Allemands, mon père apprit à chasser au furet. Il en possédait un couple à Saulzais, mais j'en ai qu'un souvenir fugace.

Une fois installés à Korhogo Papa reprend ses parties de chasse, d'autant plus que le gibier abonde et que la viande fraîche est rare. Ne sachant où et comment chasser dans la brousse il accompagne monsieur Konaté, un instituteur indigène enseignant dans la même école que nos parents. C'est un homme déjà vieux que nous appelons à la maison : *le père Konaté*. Les chasses sur le mont Korhogo sont fréquentes. Les deux chasseurs y partent de préférence de bonne heure le matin pour éviter le gros des chaleurs. Un jour mon père rentre plus tôt qu'à l'accoutumée, bredouille et penaud. Il raconte son aventure dont nous n'en perdons pas une miette, mais il ne faut pas la répéter. Ce matin pendant la avec son compagnon habituel, une gazelle détale soudain en direction d'un éperon rocheux, sans hésitation il l'ajuste et tire, la bête roule, touchée. Les deux chasseurs s'approchent, heureux de l'aubaine, mais ils constatent que la gazelle est en réalité un gros cabri, mort sur le coup. Mon père est bien embêté surtout que le berger ne doit pas être bien loin, un cabri ne s'éloigne pas tant du village s'il n'est pas accompagné. Que faire ? Le père Konaté réagit promptement : il tire la chèvre par les pattes puis la pousse dans un petit ravin, une faille plus certainement. La sortie de chasse est écourtée, le plaisir a disparu faisant place à un peu d'inquiétude, bien que le père Konaté affirme que ce n'est pas grave. Les deux hommes rentrent par le chemin habituel et ils s'arrêtent selon la coutume à chaque rencontre pour les salutations d'usage. Le coupable n'en mène pas large. Les jours passent sans nouvelle de la fausse gazelle. Quel soulagement !

Les anecdotes de chasses sont nombreuses et plusieurs méritent d'être racontées.

Les petites sorties de nuit à proximité de la maison sont destinées à fournir un ou deux lapins pour le repas du lendemain. Certaines fois Marcel Suisse annonce son arrivée pour le lendemain. Il descend à Abidjan ou en revient, voyage qu'il effectue une fois par mois, pour expédier la récolte de diamants d'une mine en exploitation au Sud de Korhogo. C'est un hôte apprécié de nos deux parents et aussi un bon convive. Il arrive que Maman dise : « Tiens, Suisse vient dîner demain soir, il appréciera de manger du gibier », Papa demande « Combien veux-tu de lapins ? » - « Trois, car ils sont petits ». Sitôt le repas terminé, mon père enfile ses pataugas, coiffe sa lampe frontale et sort avec son fusil, la chienne reste à la maison, car la nuit ce serait dangereux pour elle. Quelques instants après : « Pan ! » - « En voilà un ! » dit Maman ... peu après « Pan ! » ... « Pan ! » - « Papa ne va pas tarder à rentrer ».<sup>53</sup>

Les sorties nocturnes ne sont pas toujours fameuses à raconter. Celle qui se passe une nuit au vieux terrain d'aviation. Ce terrain d'aviation comporte une piste constituée d'éléments métalliques utilisés pendant la guerre 39-45, il y a un bâtiment inutilisé depuis longtemps, les avions sont rares. Cette fois il y a plusieurs chasseurs équipés, à cette époque, de lampes frontales à acétylène. Il s'agit de repérer dans la nuit les yeux brillants de quelque gibier. L'un des chasseurs aperçoit en face de lui quelque chose qui luit, il s'approche et s'appête à tirer lorsqu'il réalise qu'il vise la petite lumière visible au-dessus de la tête d'un compagnon, celui-ci lui tourne le dos et la petite lumière provient de la petite cheminée de la lampe. Le drame a été évité de justesse. A partir de cet instant, la nuit, il n'y aura qu'un seul chasseur en action.

---

<sup>52</sup> Onésippe Zéphirin Joseph BEYS.

<sup>53</sup> Ce dialogue est authentique.



Figure 35 : Tableau de chasse exceptionnel.  
Monique Miquel, Malou, Zette, Maman, Madame Miquel, et à l'extrême gauche Milou

Parfois le tableau de chasse est incroyable, les chasseurs sont contents, leurs femmes sont heureuses de leur joie, les enfants sont admiratifs de leur père, les boys et les cuisiniers se réjouissent à l'idée de la viande qui leur sera donnée pour leur famille.

Les parties de chasse de nuit se font en général en voiture, un pick-up est le véhicule idéal. Il faut un conducteur, où une conductrice, et sur le plateau arrière deux chasseurs, chacun chargé scruter chacun un des côtés de la route avec un phare de voiture branché sur une batterie. Trois c'est l'équipe minimum idéale. La voiture roule très lentement, on éclaire la brousse à la recherche d'une paire d'yeux qui brillent dans le faisceau lumineux. Lorsque c'est le cas, on frappe deux coups sur le toit de la cabine, le conducteur stoppe et au besoin il recule. Silence. Un chasseur descend et s'enfonce dans la brousse pendant que le gibier aveuglé reste immobile. Fusil à la main, l'homme fait un détour pour s'approcher de la biche sans allumer sa lampe frontale. Lorsque la progression du chasseur est lente le moteur de la camionnette est coupé. Le silence de la brousse est oppressant, ça et là des bruits inconnus, mon souffle est suspendu et mon cœur bat plus vite. J'aime cette ambiance : c'est l'Afrique. Soudain celui qui est dans la brousse allume sa lampe frontale, immédiatement le préposé au projecteur éteint. C'est le moment critique où la biche bondit derrière les arbustes ou alors, elle reste éblouie. Très souvent elle se sauve.

Il arrive, rarement, qu'une grande sortie soit organisée avec les familles. Un samedi matin pendant des vacances, nous partons à une quinzaine de personnes dans 3 véhicules : un 1000 kg Renault, une Savane<sup>54</sup> et une berline. Le projet consiste à gagner une zone de brousse éloignée, à chasser l'après-midi puis la nuit et enfin à rentrer chez nous. Inutile de dire que tous les enfants sont ravis. À proximité de Fétékro, 50 km à l'Est de Bouaké, un pont franchit le Nzi<sup>55</sup>. Ce pont est construit à partir de trois piles de pont constituées de blocs de latérite, de troncs d'arbres et d'une chaussée de terre.

Le convoi passe le fleuve. Pique-niques sérieux à midi et le soir, avant la tombée de la nuit, les glacières sont pleines, la boisson ne manque pas. Il fait chaud. La chasse de nuit commence, mais cela ressemble plus à une promenade. Finalement il est décidé de rentrer, j'avoue que je suis bien fatigué. Sur la route du retour le pont que nous avons passé le matin a été emporté par la crue du N'Zi. Les ponts en dur sont rares il faut envisager de faire plusieurs centaines de kilomètres en plus pour en trouver un. On doit monter vers Dabakala, ensuite plein Ouest pour trouver un pont en béton à proximité de Katiola.

<sup>54</sup> La Renault Savane est un peu l'ancêtre de la Renault Espace

<sup>55</sup> N'Zi rivière à l'Est de Bouaké, affluent du fleuve Bandama,

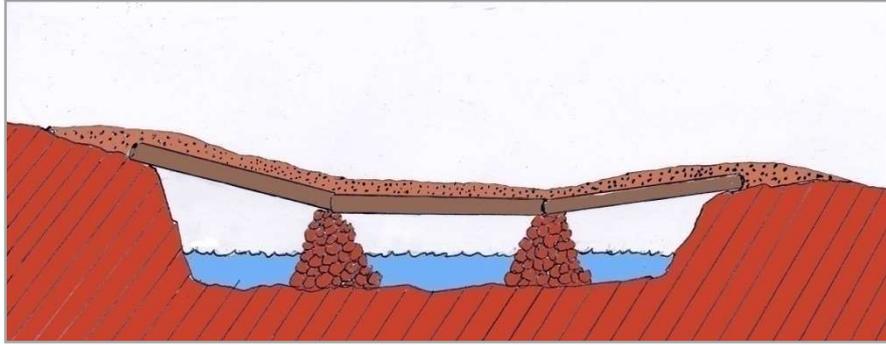


Figure 36 : Pont de brousse.

L'ambiance tombe. Nous roulons sur les routes de terre, la tôle ondulée est redoutable. La technique pour souffrir le moins possible est de démarrer énergiquement, d'abord la voiture semble vouloir se désintégrer, ensuite lorsque la vitesse atteint 80 ou 90 kilomètres à l'heure les secousses se calment, car les roues sautent d'un sommet de bosse à l'autre. Et là, piloter est du sport et il faut ralentir le moins souvent possible, sinon c'est de nouveau l'enfer. Les véhicules laissent presque un kilomètre entre eux pour éviter le gros du nuage de poussière soulevé par les roues. Nous roulons, nous roulons, on peut seulement sommeiller par intermittence. Enfin vers 7 heures du matin nous arrivons, juste à temps pour empêcher Diagne d'envoyer une « colonne de secours » à notre recherche.

En Afrique, les déplacements importants exigent des précautions, eau et nourriture c'est évident, En plus il faut une caisse à outils bien garnie, plusieurs roues de secours, de l'huile moteur, du matériel pour réparer les crevaisons. Il est souhaitable d'avoir des connaissances en mécanique. Avec Jo Casanova c'est rassurant, il « mécanique » souvent lui-même ses voitures.

Un matin, en me levant, j'aperçois plusieurs trous de 5 à 6 centimètres de diamètre dans la carrosserie de notre camionnette 203. Hier il y avait chasse de nuit, une roue arrière menaçait de prendre son indépendance à cause d'un mauvais montage du moyeu. Une rondelle épaisse était complètement usée et devait être remplacée, cela n'aurait pas dû se passer. Une seule solution découper dans la carrosserie, au burin, une rondelle qui, s'usant rapidement, a dû être changée plusieurs fois. Bel exemple d'autonomie.



Figure 37 : Le pick-up Casanova (Aurélien Beys et Jo Casanova )

Le Bandama est un des grands fleuves de la Côte d'Ivoire, il passe à une cinquantaine de kilomètres à l'Ouest de Bouaké. Près de la ville de Bécoumi, un bassin sur le fleuve est réputé être fréquenté par des hippopotames. Les Casanova ont un gros pick-up d'occasion, il vient d'être remis en état depuis peu, son « voyage inaugural » doit nous emmener voir ces hippopotames. Nos deux familles embarquent, trois dans la cabine avant, le gros de la troupe sur le plateau bordé de ridelles. Une fois arrivés pas le moindre animal. On se renseigne, personne n'en a vu aujourd'hui. Mais oui, c'est un endroit à hippopotames !

Bien déçus une nouvelle fois nous prenons le chemin du retour. On rit, on chante, tout d'un coup « Boum !! » le pick-up s'affaisse sur l'arrière gauche, l'arrêt est brutal. Les occupants de la cabine viennent d'apercevoir une roue du véhicule dépasser la voiture et foncer dans les buissons. Nous voilà sur trois roues. Après les jurons d'usage, il faut s'occuper de se dépanner. La recherche de la roue prend un long moment, car elle est cachée par la végétation. Bon, elle est enfin trouvée, ce sont les écrous de fixation de la jante qui se sont desserrés et ils sont perdus. Il est inimaginable d'espérer les trouver sur la route. Pas de problème, il suffit de prendre un écrou sur chacune des trois autres, de bien serrer et de rouler à vitesse modérée.

Une fois mon frère rentré en France, j'arrive à convaincre mon père d'aller chasser de nuit, à trois. Nous allons régulièrement vers Fétékro, près du N'Zi. Habituellement, avant la tombée de la nuit, nous pique-niquons sur un petit terre-plein qui surplombe le fleuve. Ensuite nous faisons demi-tour pour chasser en rentrant à la maison. Une fois, au moi de juin, tout se déroule normalement jusqu'au de faire demi-tour. Il fait sombre, la route étant étroite, Papa décide d'aller tourner de l'autre côté du fleuve. Brusquement une roue avant de la camionnette s'enfonce à travers le pont, nous n'avions pas remarqué que le N'Zi est en crue, l'eau passe de justesse sous les poutres du tablier, en plus, le passage est truffé de plusieurs autres trous. Heureusement des gens passent et aident manuellement à dégager la 203. Ouf ! Moralité, d'après Maman, il ne faut pas abuser du vin avant de traverser un pont, je trouve son propos exagéré.

Une autre fois sur cette même route nous rencontrons un caïman étendu immobile, au milieu de la route. La chasse ayant commencé, mon père vise et tire, l'animal accuse les deux coups de chevrotine et disparaît dans la brousse. Pas question de le suivre. Le lendemain, retourné sur les lieux de chasse, le crocodile est retrouvé mort à proximité d'un marigot, il mesure environ 1,50 mètre. Au retour, Lamine est content, car la viande du reptile est réputée pour sa saveur.

Les serpents ne sont pas rares, instinctivement nous y faisons attention. Je me souviens de trois de nos rencontres.

La première fois, en rentrant l'après-midi, Riquet et moi apercevons sur le sol de la véranda un petit serpent vert<sup>56</sup>, immobile, mort. Il a le tort d'avoir voulu visiter la maison et, d'être tombé nez à nez avec Papa qui rentrait avec une scie égoïne à la main.

Une autre fois, à cette époque nous avons à droite de la maison, sous les acacias, un poulailler clos par du grillage. Parfois une poule disparaît mystérieusement. Un matin, le coupable est découvert, sommeillant après un bon repas. C'est un boa, énorme, une bosse de la taille d'un gros poulet déforme son corps longiligne et l'empêche de ressortir par son trou d'entrée. Il mesure environ 4 mètres pour une circonférence de plus de 30 centimètres. Encore de la bonne viande à manger en perspective.

Enfin, un soir en rejoignant mon lit, j'aperçois une ceinture lovée sous mon oreiller. Bizarre. Je me penche et constate qu'il s'agit d'un petit serpent installé au chaud. Très calme je rejoins le salon et annonce à mes parents et à un invité, qui finissent de dîner, qu'il y a un serpent dans mon lit. Papa se saisit d'un bâton de persienne et, suivi à bonne distance, pénètre dans la chambre. Pan ! C'est fini. Mon lit est complètement retourné avant que je me couche, un peu tracassé, quand même.

---

## Voyages

A partir de 1947, les enseignants sont autorisés à rentrer en France tous les ans pour les grandes vacances. Celles-ci dans les premières années commencent le 15 juillet pour se terminer fin octobre. Ces longs voyages sont souvent agrémentés d'incidents cocasses ou gênants. Mais les déplacements dans l'intérieur du pays, même si ils sont plus courts, réservent aussi beaucoup de surprises. Dans tous les cas ils offrent bien du plaisir et du dépaysement.

---

<sup>56</sup> Appelé *serpent des bananiers*.

## En train

Nous utilisons le train deux fois par an à chaque départ en congé annuel et pour le retour. Ce train à voie métrique est lent et il s'arrête à toutes les gares. En plus il s'arrête aussi entre les gares pour des raisons variées. Que nous allions de Korhogo à Bouaké ou de Bouaké à Abidjan, le trajet dure longtemps plus de six heures, je crois.

La première raison, et la plus fréquente, c'est lorsque du bétail encombre la voie. Il s'agit souvent de cabris au ventre rebondi et aux pattes courtes. Ces animaux vivent en totale liberté et sont la plaie des automobilistes et des conducteurs de train. Leur imprudence leur coûte aussi souvent la vie. En voiture ils présentent un réel danger. Parfois, conduites par un longiligne « berger » Peulh coiffé de son large chapeau traditionnel et muni d'un long bâton, ce sont des vaches efflanquées qui paissent sur les voies.

Il arrive que le train s'arrête sans raison apparente, tous les voyageurs se penchent aux fenêtres pour tenter de deviner le motif de la halte et pour estimer la durée de l'attente, certains sautent sur le ballast pour mieux voir. A l'avant, le chef mécanicien ou le chauffeur descend de sa locomotive fumante et soufflante, il s'enfonce dans la brousse et disparaît à notre vue. Après un certain temps il remonte posément dans sa machine. Le sifflet de la locomotive est actionné, tous les passagers descendus sur la voie se ruent sur les marchepieds. Le train s'ébranle dans un panache de fumée et d'escarbilles de bois. Notre homme vient de satisfaire à un besoin apparemment urgent.

A d'autres moments, c'est l'heure de la prière pour les musulmans et le train s'arrête. Les pratiquants s'installent le long du ballast de part et d'autre du train ou même sur les traverses entre les rails. Les plus aisés déroulent un petit tapis coloré. Tous commencent par faire les ablutions rituelles, certains ont une bouilloire pleine d'eau prévue pour cet usage, mais aussi pour boire. Ceux qui n'ont pas d'eau font le geste de se laver les mains et le visage, comme le font les habitants du Sahara. Ensuite c'est la prière. Ils se prosternent et se relèvent presque en cadence, murmurent en étant accroupis et en égrenant un chapelet. Finalement, dans un jet de vapeur, un long coup de sifflet annonce le départ.

Lors d'un trajet Bouaké Abidjan, une autre famille est de la partie, les Casanova. Avec les enfants ce sont deux compartiments de première classe que nous occupons. Cette fois-ci il est décidé que nous n'irons pas au wagon restaurant. Est-ce parce que Lamine a besoin d'aller à Abidjan, lui aussi. Je ne le sais pas. Toujours est-il qu'il est du voyage. Je le revois nous servant du poulet rôti préparé la veille et aussi un morceau de gâteau maison. C'est ça le plaisir de voyager.



Figure 38 : Départ pour Abidjan – vacances de Pâques 1956

Une autre fois sur ce même trajet le train s'arrête. Le temps passe, nous ne savons pas la raison de cette immobilité. N'y tenant plus mon père va aux nouvelles. Après un long moment il revient et nous explique qu'un arbre énorme est tombé en travers de la voie. Impossible de le déplacer, le tronc fait plus de deux mètres de diamètre, nous sommes en pleine forêt primaire. Des hommes suants, éclairés par la

lumière de lampes tempête, s'activent à découper à la hache une grosse rondelle qu'il faudra ensuite pousser hors de la voie. Les tronçonneuses n'existent pas, tout doit se faire à la main. Le temps s'écoule, interminable. Chacun essaie de se caler pour se reposer, mais c'est difficile et les voisins sont bruyants. Plusieurs heures après notre arrêt le coup de sifflet du chef de gare retentit dans le petit jour. Nous reprenons notre voyage en direction d'Abidjan.

Les arrêts dans les gares permettent à des petits marchands de commercer avec les voyageurs. Certaines gares ont une spécialité, c'est le cas pour Agboville. Dès que le train s'y immobilise une nuée de marchands proposent à grands cris des objets en bois peint de couleurs vives. Je me souviens en particulier de crécelles magnifiques. D'autres objets sans doute sont proposés, les vendeurs les dressent au-dessus de leur tête. Les parents refusent toujours de m'acheter une crécelle, un petit regret subsiste.

Les heures d'arrivée ne sont jamais respectées. Lorsque nous allons attendre un voyageur à la gare de Bouaké, nous demandons tout de suite au chef de gare combien le train a de retard. Il n'est pas rare dans les années cinquante qu'il annonce, pour le train devant arriver à vingt heures, un retard de 3 à 4 heures. Vite nous remontons en voiture et nous allons à un des deux cinémas. Le premier grand film commence sans tarder, et avec un retard de quatre heures nous avons le plaisir de voir aussi le deuxième grand film. Enfin nous accueillons le retardataire. Nous sommes enchantés de notre soirée.

### Voyage à Korhogo

Vers la fin de l'année scolaire 1952 ou 1953 Papa est désigné comme examinateur au concours d'entrée en sixième qui doit se dérouler à Korhogo. C'est la première fois depuis notre installation à Bouaké qu'il peut y aller. Bien qu'il s'en défende, il doit être très content de cette occasion. Il va retrouver des connaissances, je pense qu'il a aussi envie de faire un peu la fête. Riquet et moi allons l'accompagner. C'est donc probablement ma mère qui en a fait la suggestion. En tout cas je suis satisfait d'être du voyage, surtout que nous serons entre hommes.<sup>57</sup>

Le départ est prévu au train de 8 heures du matin. Ce sera relativement rapide et confortable. Nous descendrons à Ferké<sup>58</sup>, là un chauffeur nous attendra avec une limousine.

La veille du départ je tarde à trouver le sommeil. Au matin je suis réveillé sans ménagement, l'agitation est extrême à la maison. Nous sommes en retard et il faut se préparer très rapidement. Aujourd'hui pas de toilette, youpi ! Les parents comptent sur les coutumes locales pour que nous attrapions le train qui doit selon son habitude avoir au moins une demi-heure de retard au départ. Huit heures, Zana le chauffeur est devant la maison, il fait ronfler le moteur en attendant de nous voir monter dans son véhicule. Ma mère est excitée et veille à tout. Mon père pense que nous devrions arriver à temps. Au moment où nous ouvrons les portières de la camionnette deux longs coups de sifflet se font entendre, parfaitement audibles malgré la distance qui sépare la gare à notre maison. Les parents comprennent immédiatement que c'est le train qui part sans nous. Pour la première fois, à notre connaissance, il est à l'heure. Décidément l'Afrique change.

Le délai nous permet d'observer de près toute l'activité de ce centre routier. Les départs et les arrivées de camions se font dans les cris, car l'organisation est libre. Les accrochages et les accidents de personnes sont évités de justesse. Il fait chaud et le seul arbre de la place est un vieux baobab qui à cette saison n'a aucune feuille. Seuls deux ou trois fruits pendent encore au bout de leur longue queue. Si par chance l'un d'eux tombe les gens se précipitent pour se l'approprier. L'heureux gagnant ouvre le fruit, de la taille d'un ananas, et il extirpe d'une sorte de gangue cotonneuse des graines de la taille d'une noisette. Ces graines au goût acidulé font le bonheur du gourmand et de ses amis. Partout la foule des voyageurs et des camionneurs jette au sol des détritrus, des épluchures.

Des vautours perpétuellement affamés se chargent de la voirie. Ces oiseaux ont un aspect peu sympathique avec leur corps noir, leur cou pelé et tordu, leur crête avachie de couleur sang, leur bec crochu et leurs serres puissantes. Mais ils sont très utiles et bien tolérés par les indigènes. La moindre charogne est âprement disputée à grand renfort de coups de becs et de griffes, le tout agrémenté de violents battements d'ailes et de sauts grotesques. Une fois le morceau de carne englouti, les charognards se remettent à déambuler calmement l'œil aux aguets, prêts pour une nouvelle dispute.

Enfin, le chauffeur de camion donne le signal du départ. Le chargement déborde au-dessus des ridelles et les passagers doivent se hisser au sommet, à plus de deux mètres cinquante. Les plus jeunes

---

<sup>57</sup> J'ai 7 ou 8 ans lors de ce voyage.

<sup>58</sup> Ferkessédougou.

grimpe allègrement en se bousculant pour avoir la meilleure place, les femmes et les plus vieux sont hissés et poussés à la fois pour atteindre le haut de la plate-forme. Tout ce monde s'installe au mieux pendant que nous grimpons dans la cabine où nous nous entassons (deux adultes et deux enfants). Le camionneur lance son moteur et klaxonne longuement pour signaler son départ. L'apprenti famélique enlève les cales de bois placées devant les roues, il les range vivement puis il attend que le camion roule à bonne allure pour s'agripper à la volée aux ridelles et grimper à son tour. Cet exercice de voltige est apprécié comme il se doit par la foule des badauds qui applaudit lorsque le jeune aide se montre particulièrement audacieux, manquant d'être projeté à terre. Parfois l'un de ces jeunes hommes rate l'embarquement, la foule crie pour signaler au conducteur l'incident. L'homme doit alors arrêter son camion pour attendre le maladroit. Ce dernier tout penaud peut alors gagner son poste et le voyage commence. Nous quittons donc la gare routière dans cette ambiance animée et joyeuse.



Figure 39 : La gare de Bouaké en 1956

L'aller se passe bien, entrecoupé de nombreux arrêts dans les villages que nous traversons. C'est long, poussiéreux, fatigant, finalement nous arrivons à bon port. Notre séjour de quelques jours à Korhogo me laisse peu de souvenirs.

Pour regagner Bouaké nous prenons le train en compagnie de monsieur *Pelletier* un collègue de nos parents. Dans le compartiment de première classe nous sommes donc quatre. Tout est gris et charbonneux dans les wagons.

Le paysage dénudé de la savane défile à travers la fenêtre grillagée qui voile le spectacle. Le fin treillis de fil de fer protège des escarbilles expulsées par la cheminée de notre locomotive, en contrepartie il limite largement l'aération pourtant nécessaire. Il faut choisir être ventilé et noir de charbon ou transpirer à grosses gouttes. Les gares se suivent. A l'une d'elle un ami des parents, monsieur Suisse, décide de se joindre à nous. Il doit aller à Bouaké pour affaire trouve que le voyage en train sera plus rapide et plus agréable que dans sa Jeep, cahotant sur les routes de latérite défoncées par les ornières et par la tôle ondulée. Son chauffeur est chargé d'acheminer le véhicule et de retrouver son patron chez nous, il doit arriver bien après nous. Le voyage reprend donc avec un compagnon de plus.

Au milieu de l'après-midi le train fait halte dans une gare située dans le contrebas de deux collines. L'arrêt se prolonge un long moment, car nous attendons qu'un autre train venant en sens inverse laisse la voie unique libre pour notre convoi. Après une longue attente, où bien des passagers sont descendus le long de la voie, le chef de gare, à longs coups de sifflet, annonce un départ imminent. Le train s'ébranle péniblement, il attaque lentement la côte, arrivé à mi-pente, malgré les soufflements féroces de la locomotive, les roues patinent, les wagons s'immobilisent. Le mécanicien donne toute la vapeur, mais impossible d'avancer. Le chauffeur s'active et charge le foyer de la chaudière jusqu'à la gueule avec du bois stocké dans le tender. Le mécanicien surveille la montée de la pression et, une fois la pression normale atteinte, il actionne brièvement son sifflet et embraye. La vapeur s'échappe à grands jets

autour de la locomotive, le train paraît avancer. Les cris de joie des passagers sont couverts par le bruit des grosses roues qui patinent sur les rails. Les jets de sable devant les roues ne changent pas la situation, l'adhérence est insuffisante pour démarrer. Pour aider, des passagers descendent et lancent des poignées de sable et de graviers sur la voie, les roues patinent de plus belle. Certains entreprennent de pousser, qui la locomotive, qui les wagons, rien n'y fait.

Après plusieurs tentatives, le chef de gare arrive et *palabre*<sup>59</sup> avec le conducteur. Il est décidé de repartir en arrière pour grimper sur l'autre pente afin de prendre de l'élan. Le sifflet strident annonce le début de la manœuvre, le train recule doucement puis accélère. Il descend, passe devant la gare et monte la colline qui doit nous aider. Tous les habitants du village se pressent de chaque côté de la voie et commentent joyeusement l'événement. Les passagers de notre compartiment semblent moins ravis, car le temps passe et nous avons déjà bien du retard. Ceux qui doivent venir nous chercher seront déçus et sans doute inquiets. Mais que faire ? Après une courte pose le train repart en direction de Bouaké. Il dévale la pente, prend de la vitesse, repasse devant la gare et s'élance à l'assaut de la montée, il dépasse l'endroit où nous avons patiné, tout le monde applaudit. Mais la locomotive s'essouffle rapidement, la vitesse tombe, des hommes descendent pour pousser, mais le train s'arrête avant le sommet de la colline. Tout est à recommencer, mais cette fois il faut pousser le feu de la chaudière à fond et attendre la pression au maximum avant de repartir dans le bon sens. Rien à faire. Le scénario va durer plusieurs heures, jusqu'à ce qu'une seconde locomotive providentielle vienne nous tirer de cet entonnoir.

La nuit tombe, les wagons ne sont pas éclairés. Ce n'est pas drôle le noir qui s'installe dans notre compartiment et plus moyen d'admirer le paysage. Mais monsieur PELLETIER sort de sa malle une lampe tempête et une bouteille de pétrole, c'est un colonial d'expérimenté. Lorsque la lumière pâlotte nous éclaire, le moral remonte, les conversations repartent. En plus cet homme plein de ressources extirpe de ses bagages quelques gâteaux secs que nous partageons. C'est bon et mon estomac se calme.

Nous arrivons vers minuit à la gare de Bouaké, nous avons plus de six heures de retard. Le conducteur de la jeep a mangé et s'est reposé, il attend son patron. Notre famille et les amis, prévenus par la gare de notre retard, ont eu le temps d'aller au cinéma et d'y voir les deux grands films plus les actualités et ensuite de nous attendre un peu.

Des histoires comme celle-ci, cela ne s'oublie pas.

## En avion

Deux fois par an, à l'occasion des congés annuels, nous prenons l'avion à Abidjan, destination de Paris., retour en sens inverse

Les premières années les avions sont des DC3. Il s'agit de bimoteurs de construction américaine, conçus pendant la Deuxième Guerre mondiale pour le transport aérien. Ce sont de bons avions, mais le rayon d'action est limité. Aussi pour effectuer le voyage de Paris à Abidjan plusieurs escales sont prévues. Bien souvent nous faisons halte à Marignane, à Alger, puis dans le Sahara, soit à Gao, soit à Aoulef, ensuite à Niamey ou à Bobo-Dioulasso, enfin nous atterrissons à Abidjan.

Les arrêts durent une ou deux heures, mais aussi parfois une nuit, car l'équipage doit se reposer. A chaque halte le plein des réservoirs est refait. En France ou sur les plus grands aérodromes, les pompes sont actionnées par des moteurs, mais ici le remplissage s'effectue à l'aide de pompes manuelles. C'est plus long. Pendant ce temps les passagers sont invités à consommer une boisson.

L'aérodrome d'Aoulef est perdu en plein centre du Sahara. La piste fut construite, pendant la guerre, directement sur le sable avec un assemblage de tôles métalliques prévues à cet effet par les américains. Une petite construction couverte de tôle ondulée abrite deux pièces et constitue l'aérogare. Une des pièces sert de bureau, l'autre de salle des passagers. L'unique boisson offerte est du thé à la menthe que des Touaregs préparent sur un foyer à l'extérieur. Avec Riquet nous adorons cette escale. Elle s'effectue souvent de nuit alors que la chaleur est supportable. Les dunes de sable sont là, partout autour de nous, c'est magique et captivant. Le sable brûlant aux pieds fait paraître la température de l'air plus fraîche au corps. Pieds nus, nous passons notre temps à fouiller les dunes à la recherche de bois pétrifié dont le coin regorge. Un soir, emportés par notre recherche nous nous éloignons plus que de raison. Au moment de repartir, nous sommes encore à gratter le sable, sourds aux appels. Inquiets nos parents demandent vite de l'aide pour nous retrouver. Tous les passagers adultes et le personnel se mettent à notre recherche. Nous sommes rapidement repérés et tout rentre dans l'ordre après un bon sermon.

---

<sup>59</sup> *Palabre* : discussion.

Gao, est une autre escale que j'affectionne. La ville s'étend au bord du fleuve Niger, le cadre est somptueux. Il y a le soleil, le désert de sable, l'eau du fleuve, la verdure de l'oasis, les habitations de terre ocre, l'hôtel où nous passons généralement une nuit, les habitants et leurs dromadaires. Le terrain d'aviation est un peu à l'écart de la ville. Généralement nous atterrissons le matin, nous embarquons rapidement dans un vieux car qui nous dépose à l'hôtel. A midi le repas habituel est du poulet au curry, il est excellent, mais pimenté. Après nous devons obligatoirement faire la sieste pour laisser passer le gros de la chaleur. Presque nus sur les lits, immobiles, nous transpirons à grosses gouttes. Il faut bouger le moins possible pour supporter la température. J'aime beaucoup la promenade que nous effectuons le soir au bord du Niger lorsqu'il fait moins torride et que les gens vaquent à leurs occupations. Après le repas du soir nous regagnons nos chambres. Les portes et les fenêtres restent ouvertes pour favoriser le moindre souffle d'air, certains dorment sous la véranda. Le matin de bonne heure nous regagnons l'avion. Nous devons avoir décollé avant que le soleil ne transforme la carlingue en autoclave. Lorsque nous entrons dans la cabine du DC3 l'odeur « Cuir de Russie », des sièges, mêlée à des relents de vomissements me soulève le cœur à chaque fois. Vite le décollage pour avoir de l'aération.



Figure 40 : DC3 au décollage à Bouaké, début des années 50

Sur le trajet de retour des vacances passées à Saulzais, lors d'une étape à Gao, malgré les exhortations de Papa, il faut attendre un long moment avant que la cage de *Minou* sorte de la soute surchauffée de l'avion. Le pauvre chat est complètement aplati, inerte, respirant difficilement. Nous sommes très inquiets pour lui. Aussitôt arrivés dans notre chambre d'hôtel le chat est plongé dans le lavabo plein d'eau, la tête posée sur le rebord seule dépasse. Lui qui déteste l'eau, comme tous les chats, ne bouge pas, il est occis. Petit à petit nous le voyons renaître, d'abord sa respiration devient moins haletante, puis il ouvre un peu les yeux. Nous sommes rassurés et heureux. Après plusieurs heures de repos, notre minet retrouve sa vigueur et son aversion pour les bains. Ce chat, né en Afrique, mourra quelques années plus tard en France, à Saulzais.

En général les voyages se passent sans histoire notable. Une fois pourtant, traversant une tempête de sable l'avion est si bousculé par les turbulences d'air que presque tout le monde est malade. Les petits sacs de papier utilisés par les *vomisseurs* sont si nombreux que l'équipage décide de s'en débarrasser en cours de route. Avant d'ouvrir la porte du DC3 en plein vol, l'hôtesse et un autre membre de l'équipage l'attachent avec un gros cordage amarré à proximité. Ensuite, ils entrebâillent la porte et lancent les sacs encombrants dans le vide. Le bruit de l'air est impressionnant, mais nous avons été bien informés que la manœuvre était sans danger.

Une autre fois, alors que nous regagnons la Côte d'Ivoire pour la rentrée scolaire, nous voyageons dans un DC3 affrété spécialement pour des enseignants et leurs familles. Tout le monde se connaît, c'est bien sympathique. A l'escale de Marseille, après le plein d'usage, le personnel nous invite à remonter dans l'avion. L'équipage est déjà à son poste, procédant aux contrôles techniques d'usage. Nous attendons patiemment le décollage, c'est le soir. Nous sommes sanglés dans nos sièges, nous suçons les bonbons à la menthe offerts par notre hôtesse de l'air. Le temps passe, nous sommes toujours à l'arrêt. Après un long

moment on nous informe que l'avion a une petite panne. Comme il va être réparé rapidement nous devons rester dans l'appareil. Pour rendre l'attente plus agréable certains racontent des histoires drôles, les adultes s'amuse beaucoup, c'est moins le cas pour les enfants. La faim commence à me tenailler, je commence à gémir en réclamant. Bientôt d'autres sont assaillis par les affres de la faim. Des réclamations fusent à destination des membres de l'équipage. Certains veulent quitter l'avion, d'autres veulent manger, les plus exigeants veulent débarquer et manger. Avant d'avoir une révolution l'équipage nous sert les repas prévus pour le soir, nous aurions même dû l'avoir plus tôt sans cet incident. Le temps passe et vers 23 heures les passagers posent un ultimatum : ou nous partons dans la demi-heure, ou la compagnie d'aviation doit nous loger dans des hôtels pour la nuit en attendant que l'avion soit changé ou réparé. Peu après nous quittons l'avion et sommes acheminés dans différents hôtels.

Nous passons une bonne nuit et la journée se passe calmement. En fin d'après-midi des autocars nous conduisent à Marignane où nous retrouvons notre équipage et notre avion. Cette fois, après le point fixe traditionnel en bout de piste nous décollons. Peu après nous sommes prévenus que nous ferons une escale supplémentaire à Alger, car notre appareil n'est pas complètement dépanné. Nous prenons ce nouveau contretemps avec philosophie, il est seulement demandé aux autorités d'Alger de faire prévenir Abidjan de notre retard important. A Alger nous logeons à l'hôtel *Aletti*, le plus luxueux de la ville d'Alger. Pour nous six, nous disposons d'un véritable appartement. Le cabinet de toilette est immense, la baignoire aussi. Le long d'un mur de la salle de bain pendent deux chaînettes terminées chacune par une magnifique poignée de porcelaine. L'une est marquée *valet de chambre*, l'autre *femme de chambre*. J'ai la tentation de tirer dessus, mais le veto maternel me retient. Nous passons deux jours dans le palace à presser sur la terrasse ombragée, ou à nous promener à proximité. L'équipage de notre avion est logé comme nous et l'ambiance est chaleureuse. A la fin, le DC3 est déclaré bon pour la suite du voyage, nous embarquons et nous terminons notre trajet normalement.

## En voiture

Les grands déplacements ne sont pas faits en voiture, sauf une fois pour un voyage de nuit entre Abidjan et Bouaké.

Cette fois c'est parce que Papa devant descendre voir son ami Jo, très malade et hospitalisé à Abidjan, profite de l'opportunité pour nous accueillir à notre descente d'avion à notre retour en Côte d'Ivoire. Le véhicule est une « cabine avancée » Renault sans sièges à l'arrière. Le début est agréable, car la route est goudronnée, le progrès, et aussi, car nous traversons la forêt vierge de la basse Côte d'Ivoire, impressionnante cette végétation immense, épaisse et luxuriante. Cela doit finir par être oppressant de ne pas voir plus loin que le bout de son nez. Moi, je préfère notre brousse de Bouaké, ses herbes à éléphants de la saison des pluies puis la savane herbue parsemée de nombreux arbustes de la saison sèche. Pendant une courte période, lorsque les herbes de la saison sèches sont encore petites, minuscules orchidées roses au bout de longues tiges poussent dans des endroits connus de ma mère. J'aime, car c'est l'occasion de prendre notre camionnette 203 et d'accompagner Maman pour faire quelques bouquets qui orneront notre salle de séjour. C'est encore mieux quand François et Malou peuvent nous accompagner. Ces escapades se font en général le matin avant la grosse chaleur.

La voiture sert beaucoup pour aller au centre de Bouaké faire des courses rue du Commerce dans des comptoirs qui se voient ensuite concurrencés par des boutiques « à la française » (librairie et journaux, boucherie, épicerie). J'aime aller chez *Pociello*, la librairie où je trouve mon journal Tintin favori. Un jour je deviens, même, membre du Club Tintin. Il faut aussi aller régulièrement à la poste, à la banque, chez le coiffeur. Les dernières années passées à Bouaké, nous allons chez le coiffeur homme installé dans l'*Hôtel Gabrielli*. Un jour où Papa nous accompagne mon frère et moi et, profite de l'occasion pour se faire coiffer, je remarque avec étonnement, et un peu de moquerie, que le coiffeur lui coupe des poils qui lui sortent du nez et des oreilles. Bizarre. Maintenant, à plus de 70 ans, je réalise que ce geste n'est pas exceptionnel.

Lorsque Riquet rentre définitivement en France pour rentrer en seconde à l'E.N.P. de Vierzon, me voilà bien seul à la maison. Pour me distraire, Maman me propose de m'apprendre à conduire notre voiture, une 203 camionnette. Pendant deux ans, chaque fois que c'est possible, je conduis Maman au centre-ville pour faire les courses. Ce n'est pas bien compliqué, il y a 2 à 3 kilomètres, aucun feu rouge, pas de stop, pour se garer il y a tout le temps de la place, alors pas de garage en créneau. Quelques fois je fais un peu de marche arrière juste pour le plaisir.



Figure 41 : Nos parents et la 203.  
Il faut laisser le moteur refroidir chaque fois que c'est possible, on ne sait jamais.

---

## La mine de diamants (Tortiya)

J'ai déjà parlé de Marcel Suisse qui a découvert en 1947-48, sous la direction de René MALAURENT géologue, une mine de diamants au Sud de Korhogo. MALAURENT est directeur de la SAREMCI, société créée pour prospecter en Côte d'Ivoire et exploiter les découvertes.

Le site est baptisé *Tortiya* et figure maintenant sur les cartes de Côte d'Ivoire.

Au démarrage de l'exploitation, monsieur Suisse est nommé responsable du site. Ensuite, un ingénieur A.M. étant arrivé pour se charger des équipements et de la partie technique, Suisse se consacre aux finances, à la comptabilité et à la direction du personnel. MALAURENT étant le plus souvent en France et à Abidjan, où il gère les relations avec les autorités ivoiriennes, la logistique, les contacts avec les actionnaires, l'acheminement de la production jusqu'à Paris.



Figure 42 : Mine de diamants (vers 1956)

Il est décidé de visiter cette mine pendant des vacances de Pâques. Le voyage se fait avec notre 203 camionnette. Un apprenti nous accompagne au cas où il faudrait changer ou réparer une roue. Il faut prendre la route de Katiola, passer à Niakaramandougou, traverser le pont sommaire sur le Bandama,

après on atteint Tortiya. La route est en latérite et les zones de tôle ondulées sont quasi permanentes, en partant de bonne heure le matin on arrive pour le repas de midi chez les Suisses.

Le village de Tortiya<sup>60</sup> a été construit pour loger les travailleurs de la mine. Difficile de les appeler des mineurs, car l'exploitation se fait à ciel ouvert et il s'agit surtout de terrasser des quantités monstrueuses de terre, car la mine est de type alluvionnaire.. Le travail est effectué par des scrapers, des bulldozers, les alluvions sont acheminés par wagonnets jusqu'à la station de lavage et de tri. Le lavage s'effectue dans un gros tuyau qui ressemble à un petit four de cimenterie. Après le lavage on obtient une masse de petits graviers, parmi lesquels se trouvent les diamants. Des hommes munis d'une batte agitent par secousses circulaires dans l'eau ces graviers, ensuite ils retournent leur « galette », s'asseyent jambes écartées et prélèvent les quelques diamants de la battée et les enfournent dans un vieux tube d'aspirine.

Pas facile de reconnaître un diamant brut au milieu des gravillons de quartz. Des nattes protègent des rayons du soleil pour éviter que toutes les pierres scintillent. Après le premier prélèvement, les graviers sont repassés à la battée pour trouver quelques carats supplémentaires.

Lors d'un passage de l'ami Suisse, descendant à Abidjan pour poster la récolte du mois, celui-ci nous montre son trésor. Dans un flacon il y a presque le volume d'un paquet de sucre de 1 kg. C'est le soir, nous allons manger la soupe, il verse une poignée de diamants dans une assiette creuse ce qui nous permet de voir ces pierres précieuses. Un peu décevantes, les pierres ne sont pas taillées et les reflets sont faibles, de toutes les formes. Il y en a même des noirs, des couleur rouille, ce sont en général des diamants destinés à l'industrie.

---

## Au cinéma

A Bouaké les cinémas sont en plein air, dès la saison des pluies cela pose problème.

Le Rex, le plus ancien, se trouve près du passage à niveau de la ligne Abidjan-Bobo-Dioulasso. Je me souviens d'interminables films allemands d'horreur.

Le second, le Vox, est limitrophe avec le grand marché. Il est construit en « dur » avec une partie est couverte de tôles ondulées, les sièges sont en bois, il fait chaud, nous sommes en short. Quand la pluie tombe sur les tôles le bruit devient assourdissant, il nous reste les images. Une barrière sépare cette partie de celle plus populaire, mais lorsqu'une tornade éclate, le « peuple » enjambe joyeusement la barrière pour se mettre à l'abri. C'est une bruyante pagaye. Lorsque l'averse cesse, la foule fait le chemin inverse, en général.



Les séances sont longues avec deux grands films plus des actualités et l'entracte. A cette époque les films de dépassent pas une heure un quart. Les westerns sont particulièrement appréciés, Zorro est le héros, les folles courses de chevaux enthousiasment les spectateurs, les bagarres déchainent des encouragements et des cris, quelle ambiance !

Un de mes premiers film en couleur est *Rose Marie*, c'est aussi ma première comédie musicale. L'action se passe au Canada, le héros appartient à la *Police montée*, elle est *soprano* dans Roméo et Juliette. Ils deviennent amoureux, c'est évident, et passent tout le temps à se serrer tout en chantant. Il n'y a pas assez d'action pour moi. Mais aujourd'hui, je me souviens encore des airs serinés dans ce film.

A partir du moment où les parents ont une camionnette Peugeot, souvent le samedi soir, des collègues viennent l'emprunter pour aller au Vox, à quelques kilomètres de chez nous. Lorsque le film le permet, nous sommes invités à partager le spectacle. Nous invitons régulièrement les enfants Casonova à se joindre à nous.

---

<sup>60</sup> Chronique de la Sarenci 1945-1962 ou le diamant en Côte d'Ivoire – René MALAURENT 09.1983

---

## Lamine



Lamine c'est Le Cuisinier de la famille Beys. Depuis nos débuts à Korhogo et tout le temps que la famille à passé à Bouaké, Lamine nous a fait tous les jours la cuisine, ou presque. Il savait déjà cuisiner en 1946, je crois aussi que Maman lui a appris de nombreuses recettes, en particulier celle du clafoutis aux cerises en boîte.

C'est un excellent cuisinier. Nous avons tous le souvenir sucré de ses mokas au chocolat. Il nous a aussi gavés de crèmes à l'ananas, souvent tièdes et qui nous ont dégoûtés.

Il aime faire plaisir, par exemple il sait que Maman aime boire son café à la crème dans la matinée. Chaque jour de classe, à la récréation, il apporte à Maman au sortir de sa classe, un bon café chaud avec une dose généreuse de crème fraîche.

L'été, alors que nous sommes à Saulzais pour 3 mois, Lamine trouve du travail dans une famille européenne. Une année c'est chez le commissaire de police, chargé également de la prison. Celui-ci est très content et aimerait le garder. Alors qu'il déjeune avec des amis, il fait part de son regret de devoir laisser partir Lamine. Un des invités suggère alors au policier d'accuser Lamine de vol ce qui permettrait de l'emprisonner et de l'avoir à disposition gratuitement. Ignoble ! Heureusement Lamine entend la conversation, inquiet jusqu'à notre retour. Un soir il raconte cette histoire, mes parents décident alors de lui verser son salaire tout le temps des vacances d'été afin de lui éviter une mésaventure.

Par son travail, par sa présence, par sa gentillesse, il contribue à ce que notre vie africaine soit si belle et si inoubliable.

---

## La vie au village

J'aime beaucoup les promenades qui nous mènent dans les villages, c'est l'occasion voir la vie des habitants et d'admirer leurs maisons et greniers. Le spectacle est garanti. Les cases aux toits de paille, les greniers où l'on pénètre en enlevant la toiture ronde, les marmites posées sur trois pierres chauffant au-dessus de quelques tisons. Ici, tout est beau, coloré, et surtout c'est vivant, car les habitants sont partout.

J'admire le geste élégant des femmes qui pilent le mil dans un grand mortier en bois. Elles lancent leur pilon en l'air pour claquer des mains, cela donne du rythme. Lorsqu'elles sont plusieurs pour piler dans le même mortier, on dirait une danse joyeuse. Par moment, le contenu du mortier est versé dans un plateau circulaire en vannerie, une jeune fille projette vers le ciel le contenu qui fait comme un nuage, le vent fait voler au loin l'écorce, les grains retombent dans le panier, des poules picorent à proximité. Ce geste élégant est recommencé plusieurs fois, le pillage aussi. Quelques voisines discutent bruyamment à proximité.

Maman engage toujours la conversation, de femme à femme c'est facile, même si on ne parle pas la même langue. Discuter des plus jeunes enfants c'est magique. Ceux-ci jouent dans la poussière, rien ne leur est encore interdit, c'est la grande liberté. Les rires fusent et Maman est fière de montrer ses deux filles et ses deux garçons.

Le soir les hommes rentrent des champs, la daba sur l'épaule. Ils rapportent quelques légumes, une belle igname, ou du manioc, des arachides, des fruits, etc. Parfois ils ont piégé un agouti<sup>61</sup>, un gros rongeur de brousse, il y aura de la viande au repas. Les agriculteurs sont contents de retrouver leurs épouses. On les sent fatigués.

---

<sup>61</sup> Nom scientifique *aulacode* - Sa chair est appréciée, mais c'est aussi un prédateur dans les plantations.

Sous un arbre, quelques anciens palabrent, assis sur de petits tabourets, parfois des exclamations bruyantes s'échappent. Bien souvent, les hommes mâchent des noix de cola qui colorent leurs dents en rouge, ou bien ils fument ou chiquent. Par moment, un jet de salive fuse au loin. C'est le soir, avant la tombée du jour. Quelques chiens faméliques rôdent, des cochons fouillent des détrit, des cabris se juchent sur quelques murets écroulés, les plus jeunes passent leur temps à se défier, les petites cornes s'entrechoquent.

Au bord de la route ou du chemin, quelques tables branlantes servent d'étals. Sur les unes sont alignés de petits tas de cacahuètes grillées. En général je supplie Maman de nous en acheter, des fois elle prétend n'avoir pas d'argent. On découvre aussi quelques sucreries colorées. Ces « commerces » sont en général tenus par des femmes. A côté on offre à la vente, des cigarettes à l'unité, quelques boîtes d'allumettes, des noix de cola, c'est le domaine des hommes. Souvent l'un d'eux détaille au litre un bidon du pétrole, c'est pour alimenter les lampes des villageois.

Ce minuscule marché est aussi un lieu de rencontres et de discussions. Voir deux hommes s'aborder attire toujours mon attention. D'abord quelques exclamations joyeuses fusent, ils se prennent la main. L'un commence les salutations, l'autre ponctue par de longs « Uhum ». Ensuite, le second parle à son tour, l'autre l'accompagne de « Uhum ... uhum .... Uhum ». Après ces discours d'usage, la vraie discussion peut commencer.

---

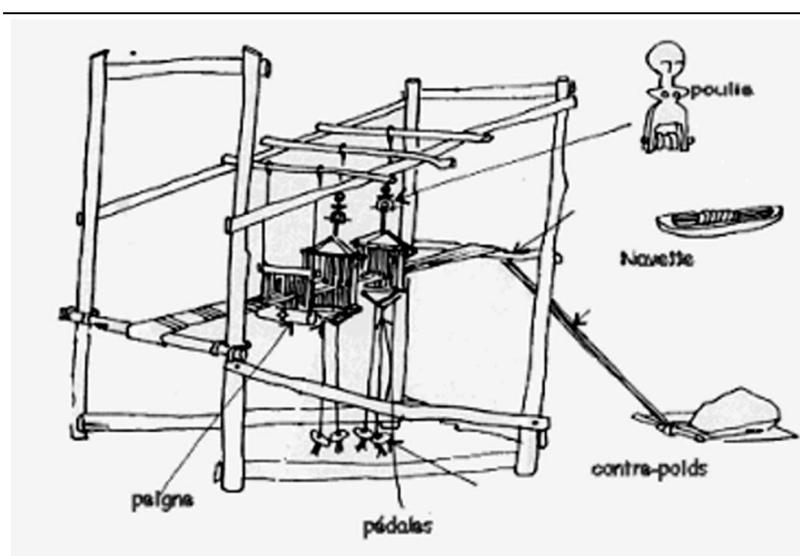
## Le tisserand

Il arrive de rencontrer, au détour d'une case et de préférence à l'ombre, un tisserand. Son métier à tisser consiste en une armature, en branches de bois brut, supportant les peignes. La trame en coton mesure environ 30 cm de large, longue de plusieurs mètres elle s'étend devant le métier, lestée d'une grosse pierre à son extrémité pour assurer la bonne tension. Les deux peignes sont activés aux pieds, à l'aide de deux cordages terminés par des boucles dans lesquelles l'artisan passe ses gros orteils. L'homme travaille assis. Il semble que ce soit un travail d'homme.

Le tisserand lance sa navette en bois de gauche à droite, puis dans l'autre sens, il l'attrape au vol, car il n'y a pas de banc pour supporter la navette, pendant ce temps ses pieds s'agitent en cadence. Cette « dextérité » avec les mains et les pieds me sidère. Là encore on pourrait croire à une danse.

Le coton pousse à proximité du village, il est cardé manuellement. Des femmes, souvent les plus vieilles, s'installent par terre avec leur quenouille et filent inlassablement.

Lorsque les bandes sont terminées, elles sont assemblées pour faire des habits, des couvertures. A Korhogo, des artisans créent des tableaux de toile décorés de motifs traditionnels à base d'animaux, le plus souvent.



---

## Le forgeron

C'est un artisan que l'on rencontre très occasionnellement, il a toujours au moins un jeune assistant. Il fabrique ou répare des outils, des ustensiles, parfois des armes (pointes de lance ou de flèches).

Le forgeron est le *maître du feu*. Sa forge est installée en plein air, au ras du sol, un peu à l'écart des pailotes. Au centre de son « atelier » se trouve le foyer à charbon de bois installé dans une petite enceinte en terre battue, deux petits conduits y apportent l'air venant des soufflets. Ce sont deux grosses poches en cuir que l'apprenti actionne à la demande du forgeron. Une grosse pierre plate ou une enclume fichée dans le sol, un ou deux marteaux, un burin, des pinces, un canari contenant une eau noire, constituent le gros de l'outillage.

Je passe peu de temps à le regarder travailler, car on me presse souvent d'avancer. Pour satisfaire mon plaisir de voir se transformer le fer incandescent en objet, nous avons par chance le *petit Louis* OVITU dont la forge est près de chez nous, à Saulzais. Avec Riquet nous y passons chaque été des heures. Nos études à l'E.N.P. de Vierzon y trouvent peut-être leur origine.

---

## Le bijoutier

Dans un des villages de Bouaké se trouve un quartier des bijoutiers. Maman s'y rend quelques fois pour commander un bijou, toujours au même artisan, car il travaille bien. Après avoir choisi un modèle et ses motifs, une longue discussion permet de parler poids de l'or et prix du bijou.

L'atelier du bijoutier est installé dans une cave. Son organisation ressemble un peu à celle d'un forgeron, en miniature : un petit foyer, une minuscule enclume et quelques outils, un petit établi. Dans un coin un apprenti étire un fil d'or à travers une filière pour le rendre très fin. Créer des bijoux en filigrane est une des spécialités de cet atelier. C'est un travail très délicat et minutieux d'assembler de minuscules brins d'or. Une fois l'assemblage réalisé le patron utilise une petite lampe alcool et un chalumeau, pour souffler, afin souder le bijou. Il faut chauffer suffisamment pour que les fils d'or se soudent, sans fondre et faire des paquets. Plus le filigrane est fin, plus c'est délicat, il faut être un maître.

Quelques semaines après la commande, nous retournons chez le bijoutier pour récupérer la bague, le bracelet ou la broche. En général le bijou est prêt, avant d'être emballé dans un modeste papier, il est pesé à l'aide d'un petit trébuchet puis les billets changent de main. « Au revoir » dit le bijoutier avec un grand sourire.

---

## Nuits africaines

---

<sup>62</sup> Source Internet : <http://claudefrique.pagesperso-orange.fr/metiertisser.htm>

Le soir en Afrique, la nuit surtout, c'est magique. Pendant que les parents mènent leur vie dans le salon, il nous arrive de faire des soirées « étoiles filantes ». Nous profitons des larges rebords de la balustrade de la terrasse pour nous allonger dessus. L'air est doux et, dans la nuit presque noire, nous pouvons admirer le ciel étoilé. Certaines nuits de juin, je crois me souvenir, les étoiles filantes sont nombreuses. C'est à celui qui en comptera le plus.

Comme à cette époque nous ne sommes pas envahis par les appareils de radio ou de télé, nous avons la chance d'avoir les bruits de la nature pour rêver. Souvent, nous avons droit à des concerts de crapauds. Ils vont jusqu'à monter sur la terrasse. De l'autre côté de la route commence la brousse, là les bruits sont plus mystérieux.

Certaines nuits c'est la fête dans un des villages voisins. Si le vent vient de la bonne direction, nous avons droit à la musique et aux chants. Tout commence par les rythmes des tam-tams, d'abord intermittents, car les batteurs chauffent, devant un feu de paille, la peau de chèvre de leur instrument. Les batteurs entrent un par un dans le jeu et commencent par montrer leur talent. Peu à peu le groupe s'accorde, le rythme s'accélère, le son enfle. Les joueurs de balafons entrent action à leur tour. Puis les chants des femmes et des filles retentissent, les mains battent en cadence.

Nous, sur notre rebord de terrasse, avons les oreilles grandes ouvertes. Tantôt, seules les plus jeunes filles chantent, les voix qui nous arrivent sont alors aiguës et criardes.

Il est facile d'imaginer la scène. En bordure d'une place, en arc de cercle sur un ou deux rangs, les tam-tams et les balafons sont déchaînés. Au centre, les femmes jeunes ou vieilles et les fillettes dansent, soulevant de la poussière. Pour certaines danses elles tournent en rond, pour d'autres elles restent sur place. Des jeunes hommes, des ados, pénètrent au centre du cercle, c'est à celui qui fera la danse la plus acrobatique et la plus délirante.

Dans la brousse, la nuit est mystérieuse et oppressante. Les rares fois où j'ai le bonheur de participer à une chasse de nuit, je suis impressionné, conquis aussi. Lorsqu'un gibier est repéré, la camionnette s'arrête, le chasseur pénètre lentement dans la végétation, peu après le conducteur coupe le moteur et les phares. Tous nos sens sont en alerte, on vibre avec la nature. D'abord on s'entend un peu respirer, à cause de l'émotion. Ensuite de nombreux bruits et cris non identifiés nous enveloppent, et ça dure un long moment. Dans la camionnette nous sommes silencieux, attentifs. Le temps prend son temps. Le chasseur s'éloigne, le mince faisceau de sa lampe frontale nous montre brièvement les buissons denses et les arbustes, on se croirait dans un film en noir et blanc. Attente. Enfin le chasseur revient, il casse son fusil pour enlever les cartouches avant de remonter dans le véhicule. Le gibier a réussi à s'esquiver. Nous repartons.

---

## 1958

En devenant collégien, je réalise rapidement qu'après la classe de 3<sup>e</sup> j'irai au lycée en France, mes aînés ont montré le chemin.

A l'automne, dans notre Berry, j'assiste à la rentrée de mes sœurs comme internes à Bourges. Je ressens douloureusement leur enfermement, leur perte de liberté. Ensuite avec, mes parents, c'est le retour à Bouaké. Pour moi la vie y est joyeuse, insouciant, ponctuée de lettres de France que nous recevons régulièrement. Maman, plusieurs heures par semaine, écrit pour donner de nos nouvelles.

Un jour, c'est au tour de Riquet de rentrer en avance en France. Il vient d'être reçu premier de la région au Brevet, Papa le fait savoir avec fierté. Mon frère passe un concours à Vierzon, il est reçu. Cette année-là, 1956, mon frère devient pensionnaire à l'ENP.

Il me manque souvent.

... Mon tour arrive, en juin 1958 je prends l'avion au départ de Bouaké. L'aéroport vient d'être inauguré, il est magnifique. Jean-Loup m'attend au Bourget. Je passe le concours d'entrée à l'E.N.P.<sup>63</sup> de Vierzon.

Je retrouve mes deux sœurs et mon frère.

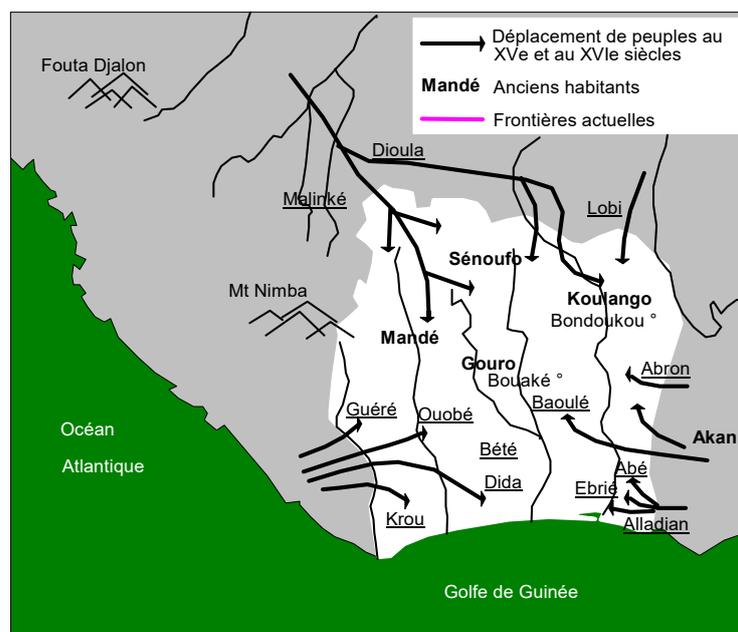
Adieu l'Afrique !

---

<sup>63</sup> Ecole Nationale Professionnelle.

# Un peu d'histoire

## La reine Pokou<sup>64</sup>



Les habitants actuels de la Côte d'Ivoire sont les descendants des populations locales primitives et des peuplades ayant migré au cours des siècles. Ces mouvements d'individus étaient provoqués par des nécessités économiques, des envies d'expansion ou de conquête, ou le recul devant des assaillants, comme partout, comme toujours. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, le puissant groupe des *Ashanti* vit au *Ghana*. Un de ses rameaux, les *Abron* quitte la région de *Koumassi* et arrive à *Bondoukou* dans l'est du pays actuel. Ils soumettent sans difficulté les *Koulango*, et aussi les *Dioulas* qui les avaient précédés.

Plus au Sud un autre rameau des *Ashanti*, le groupe *Akan* va renouveler la même migration. Les *Agni* se fixent entre *Aboisso* et *Abengourou*. Au XVII<sup>e</sup> siècle le dynamique et puissant peuple *Akan* est contraint par une lutte de succession de quitter son territoire. Ils trouvent les régions proches déjà occupées, par leurs cousins. Ils sont donc obligés de poursuivre leur marche vers l'ouest, guidés par la Reine *Abla Pokou*<sup>66</sup>.

Un jour, le fleuve *Comoë* barre le chemin des fuyards, coûte que coûte ils doivent aller de l'avant, car ils sont poursuivis. Tous les *Akans* se tournent vers leur Reine, attendant d'elle une solution. Respectant l'usage, elle consulte les anciens de son entourage et sollicite le sorcier. Ce dernier officie longuement, sous les regards attentifs et inquiets. Enfin, le *Fétiche* révèle à la Reine qu'elle doit se concilier les dieux du fleuve. Il lui faut offrir en sacrifice ce qu'elle a de plus cher : un enfant. Personne ne veut sacrifier un fils, alors la Reine, qui porte son fils sur le dos, s'avance lentement vers les flots tenant

<sup>64</sup> op. cit. Mylène Rémy, p. 53.

<sup>65</sup> Les Peuples Noirs - Histoire à l'usage des élèves Africains, par André Clérici et René Parisse, éd. CEDA, Abidjan 1964, pp. 54-55.

<sup>66</sup> La reine Pokou serait née au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et décédée vers 1760.

son bébé dans ses bras, puis, entourée par tout son peuple, elle élève le nourrisson et le donne au fleuve en disant *Baouli*<sup>67</sup>, ce qui signifie *l'enfant est mort*, d'où le nom actuel de ce peuple : *Baoulé*.

Certains prétendent que les Dieux de la Comoë, satisfaits par ce présent, ordonnent aux crocodiles et aux hippopotames de former un pont flottant. Hommes, femmes, enfants, animaux domestiques peuvent finalement traverser le fleuve, la Reine Pokou passant la dernière. La marche reprend et les Baoulés s'installent dans le centre du pays, dans une zone de savane. Ayant besoin de terre, ils refoulent les Sénoufos vers le nord, jusqu'au niveau de *Katiola*.

La Reine Abla POKOU serait morte vers 1760 dans le petit village de Niamonou, près de Bouaké.

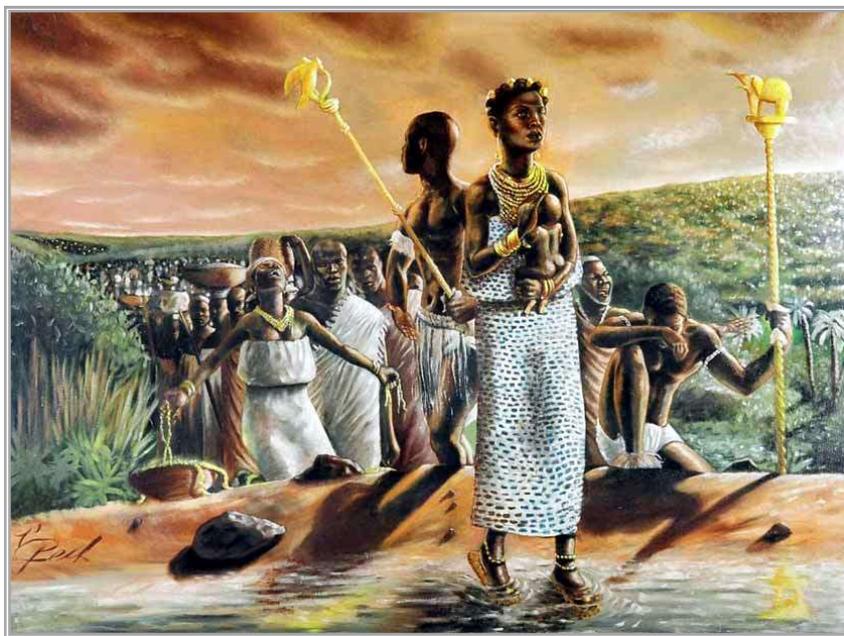


Figure 45 : Abla Pokou - <http://afrikhepri.org/la-reine-pokou>

---

## La traite des noirs et la colonisation de l'Afrique.

L'installation de comptoirs français en Afrique remonte au début XVI<sup>e</sup> siècle, elle s'intensifie avec la traite des Noirs. Le négoce d'esclaves noirs n'est ni une invention moderne ni le fait des seuls Européens. En Afrique, l'esclavage d'origine musulmane existait depuis des temps immémoriaux. Mais la conquête des Amériques et leur mise en exploitation demandent beaucoup de main d'œuvre, aussi ce honteux commerce d'humains prend une ampleur considérable. Heureusement l'esclavage est aboli en 1848 grâce au député français Schœlcher<sup>68</sup>. C'est la fin d'un crime contre l'humanité qui dure depuis 250 ans. Plus de 12 millions d'Africains ont été déportés.

Au XIX<sup>e</sup> siècle les Européens abandonnent peu à peu l'esclavage et le commerce des noirs. Ils souhaitent mieux connaître l'intérieur du continent africain. Ils se lancent alors dans de grandes explorations. Le Français René CAILLE part en 1827 de la côte de Guinée. Il est le premier blanc à rentrer dans *Tombouctou*, et à en revenir. Son périple s'achève au Maroc en 1828. Les Anglais sont plus actifs, les Allemands sont également présents.

Après la période des explorateurs arrive celle de la conquête. Celle-ci est menée à partir des premières implantations, c'est à dire des comptoirs côtiers, puis elle avance progressivement vers l'intérieur. Français, Britanniques, Portugais, Turcs, Egyptiens, Allemands, Italiens et Belges envahissent des territoires. L'effort de conquête s'intensifie à partir de 1880. *Après avoir atteint le Niger, les Français pénètrent en Côte d'Ivoire sous la direction de l'officier pacifique Binger*<sup>69</sup>.

---

<sup>67</sup> Bâ wouli.

<sup>68</sup> Op. Cit. Les Peuples Noirs, pp. 77-85.

<sup>69</sup> *ibid.* p. 100.

*Samory Touré* est considéré comme le plus grand résistant, d'Afrique de l'Ouest, à l'occupation française. Originaire de Guinée, doué pour le métier des armes, il entre en résistance contre la colonisation. Il constitue une petite armée et, pour mieux imposer son autorité, il se convertit à l'islam, il devient *Almany*. En 1880, Samory contrôle un grand territoire en Guinée et au Niger. Il est prêt à passer un traité de protectorat avec les Anglais et les Français. Ces derniers refusent et des batailles sont perdues par l'armée, moins bien armée, de Samory. Des trêves et des traités sont conclus, mais rien de solide.

En 1891 la guerre reprend. Bousculé, l'Almany pratique la politique de la terre brûlée, devant la pression des troupes françaises. Contraint, il cède du terrain et s'installe dans le Nord de la Côte d'Ivoire, il s'installe à Dabakala. En 1897 il prend d'assaut la ville de Kong et la détruit, accusant ses habitants d'avoir aidé les Français. Cet acte laisse des traces indélébiles dans la mémoire des Ivoiriens.

Le 29 septembre 1898, Samory est fait prisonnier par le capitaine Gouraud dans un lieu appelé Nzo. Il est déporté au Gabon et y décède le 2 juin 1900.

En 1900 toute l'Afrique de l'Ouest est tombée aux mains des Européens, à l'exception du Liberia<sup>70</sup> et de l'Éthiopie<sup>71</sup> qui restent indépendants. Mais il subsiste des résistances. En Côte d'Ivoire, dans « ma région », les Baoulés, les Gouros, les Attiés résistent jusqu'en 1914 et même sporadiquement jusque vers 1930.

Pendant ma scolarité à Bouaké, du C.P. à la 3<sup>e</sup>, c'est-à-dire de 1948 à 1958, toute cette histoire est édulcorée. On passe sous silence l'esclavage, la brutalité des conquêtes. On insiste sur la volonté de fer de *René Caillé* et sur le pacifisme de *Binger*. La totalité du programme d'histoire porte sur la France. Dans la classe, africains et européens, nous récitons debout et en chœur la vie des Gaulois et de Vercingétorix, les rois de France, sans oublier Jeanne d'Arc. Il n'y a pas de livre spécifique sur l'histoire coloniale. L'enseignement de la géographie fait une part plus large à la Côte d'Ivoire et à l'Afrique de l'Ouest.

---

## Le Berrichon conquis par l'Afrique<sup>72</sup>

En 1870 naît à Sancergues, dans le département du Cher, Ernest François Maurice DELAFOSSE dans une maison à l'entrée du bourg, à gauche en venant de la Charité. Il termine ses études secondaires avec un baccalauréat de philosophie mention bien et un baccalauréat es sciences. Après un parcours en université où il cherche sa voie, Maurice découvre sa vocation : il va s'employer à découvrir l'Afrique. Il s'inscrit à l'École des langues orientales à Paris et y apprend l'arabe.

Plus tard il obtient de Binger, le premier gouverneur de Côte d'Ivoire, un poste de *commis des affaires indigène de 3<sup>e</sup> classe*. Il s'embarque à Marseille le 24 août 1894 et nous le retrouvons à *Bassam* en septembre. Son premier poste est en pays Baoulé, à Kouadiokofi-krou<sup>73</sup>, il est nommé 2<sup>e</sup> adjoint de l'administrateur. Maurice effectue une partie du voyage avec le *lieutenant Baratier et quelques spahis sénégalais qui vont rejoindre l'expédition Monteil*<sup>74</sup>. La marche se fait à travers l'épaisse forêt tropicale, sans routes ni pistes, la progression est lente et difficile. *A chaque pas surgit un obstacle : tantôt des arbres abattus par la vieillesse ou étouffés par l'excès de vie qui les entoure, tantôt des lianes semblables à des bras tendus en travers du sentier, tantôt des fondrières aux abords des ruisseaux invisibles dont on entend le murmure derrière la muraille de verdure qui vous enserme de tous côtés. On escalade les troncs les plus petits; sous les plus gros - ils ont parfois 3 ou 4 mètres de diamètre - on se glisse, on rampe, le dos raclant l'écorce, les mains plongeant dans la pourriture de feuilles, de débris végétaux, d'où sortent des myriades d'êtres grouillants, fourmis noires, rouges ou blanches, scolopendres, araignées, vermines de toutes nuances et de toutes dimensions. Quand l'arbre tombé ne laisse pas entre la terre et lui un espace suffisant, on le contourne, et si nul n'est encore passé depuis sa chute, il faut creuser une trouée*<sup>75</sup>.

---

<sup>70</sup> Première république libre d'Afrique créée en 1847 par d'anciens esclaves, libérés ou enfuis, et de retour sur leur continent natal.

<sup>71</sup> Les Éthiopiens ont résisté au Musulmans et conservé leur religion chrétienne.

<sup>72</sup> Maurice Delafosse - le Berrichon conquis par l'Afrique, par Louise DELAFOSSE, éd. Société française d'histoire d'outre-mer, Paris 1976.

<sup>73</sup> Aujourd'hui *Didiévi*, au nord-est de Yamoussoukro.

<sup>74</sup> L'expédition Monteil est chargée de soumettre *Samory* qui lutte au nord, dans la région de Kong, contre l'expansion coloniale.

<sup>75</sup> op. cit. Louise Delafosse, p. 98 : récit du colonel Baratier dans un ouvrage publié en 1912 sous le titre *Epopées africaines*

Le long du sentier, Maurice Delafosse peut, être émerveillé par le tronc d'un colosse, en admirer les racines tordues, réjouir sa vue de l'orchidée piquée sur une écorce. Dans les villages, son esprit curieux a le temps de s'intéresser à tout, au type des indigènes, à leurs mœurs, à leur langue<sup>76</sup>.

Le lieutenant Baratier s'arrête à Tiassalé ; Maurice continue seul avec son interprète Valentin Akoni, d'Assinie. Parti de Bassam le 29 septembre 1894, ils arrivent à Kouadiokofi-krou le 19 octobre, ayant parcouru environ trois cents kilomètres. Fin 1894 et début 1895 des troubles importants apparaissent, provoqués en partie par les exigences des militaires en matière de portage, ou de travaux de fortification. Les combats sont sanglants. Maurice est nommé chef de poste à Toumodi. En 1899, après bien des péripéties, dont une affectation au Liberia, nous retrouvons Maurice Delafosse commandant du cercle du Baoulé. Il est alors confronté directement avec les événements inhérents à la colonisation et à la résistance des peuples locaux.

A l'est du pays, les frontières de la Côte d'Ivoire et de la Gold Coast<sup>77</sup> ne sont toujours pas définies d'un commun accord entre Français et Anglais. Deux missions sont désignées par les deux pays colonisateurs, grâce à Maurice Delafosse elles travailleront en parfait accord. Les deux équipes explorent les zones mal connues, relèvent les données topographiques pour dresser les cartes, recensent les villages et les tribus. Maurice est tout particulièrement attentif à interroger les populations pour savoir quel rattachement elles préfèrent. L'histoire ancestrale locale, les rivalités ou les amitiés des communautés villageoises ou des ethnies sont prises en considération. Après des milliers de kilomètres parcourus le plus souvent à pied, le 19 octobre 1902 les chargés de mission se retrouvent à Bondoukou pour rédiger la carte définitive de la région frontrière. Ils fabriquent aussi les bornes en ciment qu'ils vont placer à tous les endroits où la frontière coupe un chemin. Le 1er février a lieu l'échange de signature sans aucune réserve de part et d'autre. Ce qui n'empêchera pas l'Angleterre de faire beaucoup de difficultés pour ratifier cet accord.

Après un séjour en France Maurice est administrateur du cercle de Korhogo à partir du 25 mars 1904. Il y est rejoint par *Amouï*, sa compagne baoulée, et le fils qu'elle lui a donné en son absence : Kouamé Henri. Il assure plusieurs fois par intérim le commandement de la région de Kong. En 1906 naît à Korhogo un deuxième fils : Jean.

Le 11 novembre 1907, lors d'un séjour en France, Ernest François Maurice Delafosse épouse Alice HOUDAS qu'il connaît de longue date. De leur union naissent en 1908 Charles Louis et Louise Arlette Octavie en 1910. Quatre jours avant son mariage, Maurice reconnaît les deux fils qu'il a de sa compagne africaine, ils portent désormais le nom de Delafosse.

En septembre 1908 Maurice Delafosse repart pour Korhogo. Le 8 octobre, il est presque arrivé et fait étape à *Gbandélé Dougou*. Il y est reçu par le chef *Niapole*, un homme *rendu horrible par un coup de hache qui lui a fendu la bouche sur le côté*. Ce chef aime beaucoup Maurice et le reçoit avec faste. Le lendemain il arrive à destination et est accueilli en grande pompe. Le chef de Korhogo, le *roi G'bon*, et les chefs de canton sont venus au-devant de lui *en grand tralala, costumes de fête, orchestre de flûtes et de tambours*. (...) *L'arrivée à Korhogo, musique en tête, les griots criants, les chevaux caracolant, est triomphale. Tous les Européens, fonctionnaires, commerçants et missionnaires, l'attendent au poste de la garnison le conduisent à sa demeure dans un grand concours de peuple*. (...) *Le soir les chefs viennent lui apporter des cadeaux de bienvenue : quatre bœufs et cinq moutons*<sup>78</sup>. Maurice ne peut les refuser sans les décevoir.

Parfois Maurice Delafosse prend un peu de détente en allant chasser, ou plutôt se promener. Ainsi dans une de ses nombreuses lettres il raconte à sa femme la marche qu'il fit un 15 novembre.

*Je suis allé loin ce matin : j'étais parti à 5 h 1/4, le soleil n'était pas levé, et même l'aube n'avait pas commencé, mais il faisait un beau clair de lune et l'air était vif et frais. Je suis allé d'abord par la route de Tombougou, dans un petit bois où le chef de Korhogo a organisé une belle plantation - réserve de lianes à caoutchouc. (...) De là par un sentier (qui n'est guère agréable en cette saison où les herbes sont très hautes) j'ai gagné (...) une immense colline faite d'un seul bloc de granite allongé, sur laquelle se dressent d'énormes blocs de pierre, hauts de 4 à 5 mètres et larges de 2 à 3 mètres, reposant sur une sorte de pied étroit. Les indigènes les considèrent comme sacrés (...). L'une d'elles sert de pierre à sacrifices : les gens du pays viennent immoler devant elles des poulets et des pintades, versent le sang sur le pied de la pierre et collent les plumes sur les parois. C'est un lieu consacré très célèbre dans la région, et où les indigènes ne s'aventurent pas la nuit. L'endroit est assez curieux, non seulement à cause de ces*

---

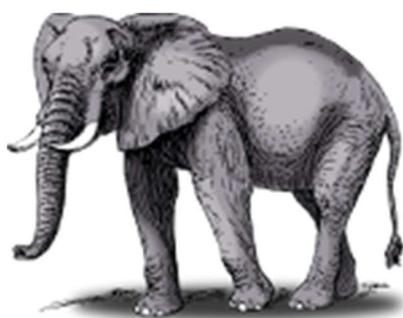
<sup>76</sup> *ibid.* p. 99.

<sup>77</sup> De nos jours : Ghana.

<sup>78</sup> *ibid.* pp. 260-261.

*blocs énormes de granit rose et de l'usage religieux qui les a consacrés, mais aussi par la vue que l'on a de là sur les montagnes environnantes et de la plaine lointaine.* Cet endroit décrit par Maurice Delafosse est l'endroit où mon père et le père Konaté allaient chasser.

Maurice DELAFOSSE quitte la Côte d'Ivoire en 1909.



**Fin**